

**VETAGRO SUP
CAMPUS VETERINAIRE DE LYON**

Année 2012 - Thèse n°

***LA RELATION AFFECTIVE ENTRE LE PROPRIETAIRE ET
SON CHIEN ET LES CONSEQUENCES POUR LE VETERINAIRE
COMPORTEMENTALISTE DANS LA PRISE EN
CHARGE DES TROUBLES DU COMPORTEMENT***

THÈSE

Présentée à l'UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON I
(Médecine - Pharmacie)

et soutenue publiquement le 9 novembre 2012
pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire

par

Emilie VINCENT

Née le 24 octobre 1986
à Grenoble (38)



VetAgro Sup



ENSEIGNANTS CAMPUS VETERINAIRE DE VETAGRO SUP

NOM	Prénom	Grade	Unité Pédagogique
ALOGNINOUIWA	Théodore	Professeur 1ere cl	Pathologie du bétail
ALVES-DE-OLIVEIRA	Laurent	Maître de conférences hors cl	Gestion des élevages
ARCANGIOLI	Marie-Anne	Maître de conférences cl normale	Pathologie du bétail
ARTOIS	Marc	Professeur 1ere cl	Santé Publique et Vétérinaire
BECKER	Claire	Maître de conférences cl normale	Pathologie du bétail
BELLI	Patrick	Maître de conférences associé	Pathologie morphologique et clinique
BELLUCO	Sara	Maître de conférences cl normale	Pathologie morphologique et clinique
BENAMOU-SMITH	Agnès	Maître de conférences cl normale	Equine
BENOIT	Etienne	Professeur 1ere cl	Biologie fonctionnelle
BERNY	Philippe	Professeur 1ere cl	Biologie fonctionnelle
BONNET-GARIN	Jeanne-Marie	Professeur 2eme cl	Biologie fonctionnelle
BOULOCHER	Caroline	Maître de conférences cl normale	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
BOURDOISEAU	Gilles	Professeur 1ere cl	Santé Publique et Vétérinaire
BOURGOIN	Gilles	Maître de conférences cl normale	Santé Publique et Vétérinaire
BRUYERE	Pierre	Maître de conférences Contractuel	Biotechnologies et pathologie de la reproduction
BUFF	Samuel	Maître de conférences cl normale	Biotechnologies et pathologie de la reproduction
BURONFOSSE	Thierry	Maître de conférences hors cl	Biologie fonctionnelle
CACHON	Thibaut	Maître de conférences Contractuel	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
CADORE	Jean-Luc	Professeur 1ere cl	Pathologie médicale des animaux de compagnie
CALLAIT-CARDINAL	Marie-Pierre	Maître de conférences cl normale	Santé Publique et Vétérinaire
CAROZZO	Claude	Maître de conférences cl normale	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
CHABANNE	Luc	Professeur 1ere cl	Pathologie médicale des animaux de compagnie
CHALVET-MONFRAY	Karine	Maître de conférences hors cl	Biologie fonctionnelle
COMMUN	Loic	Maître de conférences cl normale	Gestion des élevages
DELIGNETTE-MULLER	Marie-Laure	Professeur 2eme cl	Biologie fonctionnelle
DEMONT	Pierre	Professeur 2eme cl	Santé Publique et Vétérinaire
DESJARDINS PESSON	Isabelle	Maître de conférences Contractuel	Equi
DJELOUADJI	Zorée	Maître de conférences stagiaire	Santé Publique et Vétérinaire
ESCRIOU	Catherine	Maître de conférences cl normale	Pathologie médicale des animaux de compagnie
FAU	Didier	Professeur 1ere cl	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
FOURNEL	Corinne	Professeur 1ere cl	Pathologie morphologique et clinique
FRANCK	Michel	Professeur 1ere cl	Gestion des élevages
FRIKHA	Mohamed-Ridha	Maître de conférences cl normale	Pathologie du bétail
GANGL	Monika	Maître de conférences Contractuel	Equi
GARNIER	François	Professeur 1ere cl	Biologie fonctionnelle
GENEVOIS	Jean-Pierre	Professeur cl ex	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
GILOT-FROMONT	Emmanuelle	Professeur 2eme cl	Biologie Fonctionnelle
GONTHIER	Alain	Maître de conférences cl normale	Santé Publique et Vétérinaire
GRAIN	Françoise	Professeur 2eme cl	Gestion des élevages
GRANCHER	Denis	Maître de conférences hors cl	Gestion des élevages
GREZEL	Delphine	Maître de conférences cl normale	Santé Publique et Vétérinaire
GUERIN	Pierre	Professeur 2eme cl	Biotechnologies et pathologie de la reproduction
GUERIN-FAUBLEE	Véronique	Maître de conférences hors cl	Biologie fonctionnelle
HUGONNARD	Marine	Maître de conférences cl normale	Pathologie médicale des animaux de compagnie

NOM	Prénom	Grade	Unité Pédagogique
JUNOT	Stéphane	Maître de conférences cl normale	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
KECK	Gérard	Professeur 1ere cl	Biologie fonctionnelle
KODJO	Angeli	Professeur 2eme cl	Santé Publique et Vétérinaire
LACHERETZ	Antoine	Professeur 1ere cl	Santé Publique et Vétérinaire
LAMBERT	Véronique	Maître de conférences cl normale	Gestion des élevages
LE-GRAND	Dominique	Maître de conférences hors cl	Pathologie du bétail
LEBLOND	Agnes	Professeur 2eme cl	Santé Publique et Vétérinaire
LEFRANC-POHL	Anne-Cécile	Maître de conférences cl normale	Biotechnologies et pathologie de la reproduction
LEPAGE	Olivier	Professeur 1ere cl	Eq
LOUZIER	Vanessa	Maître de conférences cl normale	Biologie Fonctionnelle
MARCHAL	Thierry	Maître de conférences hors cl	Pathologie morphologique et clinique
MIALET	Sylvie	Inspecteur de la santé publique vétérinaire (ISPV) faisant fonction de MC	Santé Publique et Vétérinaire
MOUNIER	Luc	Maître de conférences cl normale	Gestion des élevages
PEPIN	Michel	Professeur 1ere cl	Santé Publique et Vétérinaire
PIN	Didier	Maître de conférences cl normale	Pathologie morphologique et clinique
PONCE	Frédérique	Maître de conférences cl normale	Pathologie médicale des animaux de compagnie
PORTIER	Karine	Maître de conférences cl normale	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
PROUILLAC	Caroline	Maître de conférences cl normale	Biologie fonctionnelle
REMY	Denise	Professeur 2eme cl	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
ROGER	Thierry	Professeur 1ere cl	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
SABATIER	Philippe	Professeur 2eme cl	Biologie fonctionnelle
SAWAYA	Serge	Maître de conférences cl normale	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
SERGENTET	Delphine	Maître de conférences cl normale	Santé Publique et Vétérinaire
THIEBAULT	Jean-Jacques	Maître de conférences hors cl	Biologie fonctionnelle
VIGUIER	Eric	Professeur 1ere cl	Anatomie Chirurgie (ACSAI)
VIRIEUX-WATRELOT	Dorothée	Maître de conférences Contractuel	Pathologie morphologique et clinique
ZENNER	Lionel	Professeur 2eme cl	Santé Publique et Vétérinaire

Remerciements

À Monsieur le Professeur Claude GHARIB,

De la Faculté de Médecine de Lyon,

Qui m'a fait l'honneur d'accepter la présidence de mon jury de thèse,

Sincères remerciements et hommages respectueux.

À Monsieur le Professeur Jean-Luc CADORE,

Du campus vétérinaire de VetAgro Sup,

Qui a accepté d'encadrer ce travail,

Pour sa disponibilité et ses conseils précieux,

Sincères remerciements.

À Madame le Professeur Jeanne-Marie BONNET-GARIN,

Du campus vétérinaire de VetAgro Sup,

Pour avoir accepté de participer à ce jury et pour avoir jugé mon travail,

Sincères remerciements.

Sommaire

Remerciements	5
Table des illustrations.....	11
Introduction.....	12
La relation affective entre le propriétaire et son chien	15
I) La première relation : l'attachement du nouveau-né à la mère	16
A) L'attachement de l'enfant à la mère	16
1) La théorie du narcissisme primaire	16
2) La théorie de la pulsion secondaire.....	17
3) La théorie de l'attachement de BOWLBY	18
4) La « situation étrange » de Ainsworth (1979).....	19
B) Le développement comportemental du chiot	20
1) Période prénatale.....	21
2) Période néonatale	21
3) Période de transition.....	22
4) Période de socialisation.....	22
5) Etude expérimentale de la relation d'attachement chiot-mère	24
6) Période juvénile.....	26
7) Conséquences de l'attachement du chiot à la mère.....	26
C) Une première relation déterminante pour les deux espèces	27
II) L'homme et le chien, une relation interspécifique	28
A) Historique de la domestication du chien	28
1) Du loup au chien.....	29
2) L'utilité du chien à la préhistoire.....	30
3) Du chien primitif aux différents morphotypes	31
4) Evolution du chien de l'antiquité au XIX ^{ème} siècle et la naissance des races	32
B) La communication interspécifique	34
1) La communication olfactive	34
2) La communication auditive	35
3) La communication visuelle	37
4) La communication tactile	39
III) Les moteurs de la relation entre le propriétaire et son chien	40

A)	Intérêt social.....	41
B)	Intérêt affectif	43
C)	Intérêt de rapprochement avec la nature.....	44
D)	Intérêt esthétique.....	44
E)	Le chien de compagnie : objet de valorisation.....	45
IV)	Le deuil du chien : un exemple de la force de cette relation	46
A)	Les circonstances de la mort	46
1)	La mort naturelle.....	46
2)	L'euthanasie	47
B)	Mise en place d'un processus de deuil.....	48
1)	Facteurs compliquant le processus de deuil	48
2)	Deuils pathologiques	50
3)	Le chien de remplacement.....	51
V)	Qu'en est-il de la relation qui lie le chien à son maître ?.....	52
Les conséquences de cette relation affective sur le comportement du chien		54
I)	Etude expérimentale de la relation entre le propriétaire et son chien et l'incidence des troubles du comportement	55
A)	Résultats	55
-	<i>Les raisons d'acquisition</i>	55
-	<i>L'expérience du propriétaire</i>	55
-	<i>Problèmes de comportement et obéissance</i>	56
-	<i>L'heure du repas du chien par rapport à celui des propriétaires</i>	56
-	<i>Lieu de couchage du chien</i>	56
B)	Interprétation	56
II)	Les interactions entre le propriétaire et son chien et les conséquences sur la santé de l'animal	58
A)	L'anthropomorphisme.....	58
B)	Les conséquences sur la santé physique du chien.....	60
1)	L'alimentation.....	61
2)	L'entretien et l'esthétique.....	61
3)	La néoténie	61
4)	La sexualité	62
C)	Les problèmes de communication	62
1)	Lien entre les représentations que le propriétaire se fait de son chien et l'affection qu'il lui voue	63

2)	Lien entre l'affection du propriétaire pour son chien et les réactions anthropomorphiques	63
3)	Lien entre les réactions anthropomorphiques et les troubles du comportement	64
III)	Les troubles de comportement en lien avec la relation affective du propriétaire avec son chien	68
A)	Le syndrome de privation.....	68
1)	Définition et étiologie.....	69
2)	Symptômes.....	69
3)	Evolution et complications.....	70
4)	Rôle de l'homme dans la prévention de ce trouble	70
B)	La sociopathie.....	72
1)	Définition et étiologie.....	72
2)	Symptômes.....	72
3)	Evolution.....	73
4)	Rôle du propriétaire dans la sociopathie	73
IV)	Etats pathologiques associés.....	74
A)	L'anxiété	74
1)	Définition et étiologie.....	74
2)	Symptômes.....	75
3)	Evolution.....	75
4)	Rôle du propriétaire dans l'anxiété	76
B)	L'hyperattachement secondaire	76
1)	Définition et étiologie.....	76
2)	Symptômes.....	77
3)	Rôle du propriétaire	77

Les conséquences pour le vétérinaire comportementaliste dans la prise en charge des troubles du comportement

I)	Le déroulement d'une consultation comportementale.....	81
A)	Matériel et objectifs	81
1)	Matériel	81
2)	Objectifs lors d'une première consultation.....	81
B)	L'observation directe.....	82
C)	L'examen somatique	82
1)	Objectifs.....	82

2)	Moment de réalisation.....	83
3)	Éléments cliniques à recueillir.....	83
D)	L'entretien avec les propriétaires.....	85
1)	Objectifs.....	85
2)	Recueil des symptômes comportementaux.....	85
3)	Le développement comportemental.....	87
E)	Diagnostic et traitement.....	87
II)	La consultation comportementale et sa charge émotionnelle.....	88
A)	La prise en charge d'un client plein d'inquiétude.....	89
1)	Les circonstances d'une première consultation.....	89
2)	Les conséquences pour le vétérinaire comportementaliste.....	90
B)	L'annonce du diagnostic.....	91
1)	Les différents niveaux de diagnostic.....	91
2)	La communication du diagnostic.....	91
C)	L'annonce du traitement et le contrat thérapeutique.....	93
1)	Le contrat thérapeutique.....	93
2)	Le traitement.....	93
3)	Les difficultés rencontrées par le vétérinaire.....	94
III)	Typologie du propriétaire et sa relation affective avec son chien.....	95
A)	Le propriétaire.....	96
1)	Typologie du client selon sa personnalité.....	96
2)	Typologie du client selon ses besoins.....	98
3)	Découvrir la démarche du propriétaire.....	100
B)	La relation affective du propriétaire avec son chien.....	102
1)	Ce qui se voit lors de la consultation comportementale.....	102
•	Avant l'entrée dans la salle de consultation.....	102
•	En consultation.....	103
2)	Ce qui se déduit de l'entretien.....	103
C)	Quelques techniques d'entretien.....	105
1)	Le « commérage organisé ».....	105
2)	L'écoute interprétative.....	105
3)	La méta-communication.....	105
4)	La règle des 4 R.....	105
IV)	La mise en place d'une thérapie comportementale.....	107

A)	L’alliance thérapeutique.....	108
B)	Installer un climat de confiance	108
1)	Le cadre de la consultation.....	108
2)	Le comportement du vétérinaire	109
C)	Principe de la thérapie comportementale	110
V)	Les clés d’une thérapie comportementale réussie	111
A)	Première étape : informer.....	112
1)	Les besoins éthologiques du chien.....	112
2)	La relation affective : d’obstacle à alliée	112
B)	5 règles de la communication en faveur d’un changement.....	113
1)	Les différentes positions	114
2)	Les deux types de relation.....	114
3)	Les différents types de langage.....	114
4)	Les logiques	116
5)	L’action	116
C)	Les étapes de l’initiation au changement.....	117
D)	Les axiomes du changement	118
E)	« Guide de conduite » vis-à-vis du changement	120
VI)	Du suivi à la fin de la thérapie	121
	Conclusion	123
	Bibliographie.....	124

Table des illustrations

Tableaux :

Tableau I : Les étapes du développement du chiot.....	21
Tableau II : Evaluation d'un jeune homme avec ou sans chien.....	42
Tableau III : Type de chien idéal en fonction du type de personnalité.....	95
Tableau IV : les 5 règles de la communication.....	113

Figure :

Figure 1 : Les 8 types de personnalités de LE SENNE.....	94
--	----

Introduction

Depuis une quinzaine d'années, le domaine du comportement canin prend une place de plus en plus importante dans le monde vétérinaire. Le diplôme de vétérinaire comportementaliste voit le jour en 1998 et petit à petit le grand public est sensibilisé à la notion de trouble du comportement ; par exemple à travers la consultation vaccinale du jeune chiot, où la part de conseils d'éducation est aussi importante que la vaccination elle-même. Le comportement canin prend aussi de l'importance au sein de la société et des médias avec l'apparition de la loi sur les chiens dangereux en 1999. L'éducation canine et les clubs d'agility se sont aussi développés, que ce soit pour le chien de travail ou pour le chien de compagnie. Malgré tout, force est de constater qu'aujourd'hui les troubles de comportement représentent la première cause d'abandon et d'euthanasie chez le chien de moins de 2 ans.

A la lumière de ce constat, nous déduisons que la prise en charge des troubles du comportement est capitale et ne doit pas être négligée. Si un trouble du comportement amène dans un certain nombre de cas le propriétaire à envisager l'euthanasie, le défi du vétérinaire comportementaliste est de l'en dissuader et de lui montrer qu'une autre solution peut être possible. Et la raison qui pousse le propriétaire à envisager une prise en charge plutôt que l'abandon ou l'euthanasie est en général la relation affective qui le lie à son chien. Lors d'un stage chez un vétérinaire comportementaliste, je me suis rendue compte que la relation affective liant le propriétaire à son chien était très importante à prendre en compte dans la prise en charge des troubles du comportement. Nous allons donc dans cette étude explorer les différentes raisons qui doivent inciter le vétérinaire comportementaliste à prendre en compte cette relation et à l'utiliser comme une alliée pour la guérison.

Nous verrons dans une première partie que cette relation affective ne doit pas être négligée car **l'homme est une espèce sensible, c'est-à-dire douée d'émotions, et qu'il est donc capable de se lier d'affection pour un autre être vivant, comme par exemple le chien**. Nous explorerons l'importance de l'attachement nouveau-né/mère chez les 2 espèces et dans quelle mesure une relation inter-spécifique peut exister. Nous aborderons aussi les différentes raisons qui motivent l'homme à adopter un chien aujourd'hui, la force de cette relation à travers l'exemple du deuil et nous terminerons cette partie en abordant cette relation affective du côté du chien cette fois ci.

Nous verrons dans une deuxième partie que **cette relation affective peut aussi être la cause de troubles du comportement**. Cette partie regroupera les différents troubles auxquels le vétérinaire comportementaliste devra faire face en lien avec la relation affective que le propriétaire noue avec son compagnon.

Enfin, nous démontrerons dans une troisième partie qu'en plus d'être une des caractéristiques de l'homme et d'être parfois la cause de problèmes de comportement, **cette relation affective peut aussi être une force à utiliser par le vétérinaire comportementaliste, pour mener à bien la thérapie comportementale qu'il proposera au**

couple propriétaire-chien. Nous explorerons donc quelques pistes permettant au vétérinaire de prendre en compte, de respecter et d'utiliser cette relation affective comme aide à la thérapie.

**La relation
affective entre le
propriétaire et
son chien**

I) La première relation : l'attachement du nouveau-né à la mère

L'attachement du nouveau-né à la mère peut se définir de manière stricte par un besoin primaire (donc inné) qui lie le jeune à sa mère chez les espèces nidicoles et qui lui permet de survivre, au même titre que l'alimentation (BOWLBY, 1969).

Pour mieux comprendre les liens affectifs que l'être humain peut lier avec son animal de compagnie, il est important d'étudier la toute première relation que met en place le nouveau-né : la relation d'attachement avec la mère.

Nous verrons ensuite que l'attachement se retrouve aussi dans l'espèce canine.

A) L'attachement de l'enfant à la mère

1) La théorie du narcissisme primaire

Freud, père de la psychanalyse, développe la théorie que le moteur de chacun de nos actes, à tout âge, est basé sur « la recherche du plaisir et l'évitement du déplaisir » (BIDEAUD, HOUDE, PEDINIELLI, 1993). Ainsi, il stipule que le bébé va dès son plus jeune âge, pleurer pour manifester son déplaisir et pour satisfaire ses désirs. Par contre, quelle que soit la source du plaisir, le bébé ne perçoit pas la différence entre le plaisir venant de l'extérieur (sa mère), ou de lui (son pouce). Il n'a pas conscience des limites de son corps, il vit dans un monde qui tout entier peut être source de plaisir, et ne fait pas de différence entre lui et l'extérieur. On parle de narcissisme primaire.

Selon Winnicott, la théorie du narcissisme primaire revient à dire que l'enfant vit dans l'illusion d'être omnipotent, notamment grâce à la mère qui, au tout début de sa vie, satisfait tous les besoins du bébé voire les anticipe. Winnicott qualifie d'ailleurs la mère de « mère suffisamment bonne » car elle permet au bébé de ne pas supporter « plus de défaillances qu'il ne peut tolérer ». De cette manière l'enfant se forge l'illusion positive de pouvoir créer et transformer le monde comme il le souhaite (BIDEAUD, HOUDE, PEDINIELLI, 1993).

Petit à petit l'enfant va passer d'un monde « subjectif » (où tout fait partie de moi) à un monde objectif (où il existe des objets différents de moi). Cette étape est capitale car l'enfant apprend qu'il existe des objets en dehors de lui. Et ceci lui permettra plus tard, de pouvoir avoir un lien avec ses objets, car ils ne font plus partie de lui-même.

L'enfant passe donc d'un stade où tout fait partie de lui, on parle de narcissisme primaire, à un stade où il est capable de distinguer le soi du non-soi, on parle de narcissisme secondaire. C'est à ce moment seulement qu'un lien pourra être créé avec les éléments du non-moi.

2) La théorie de la pulsion secondaire

Pour Freud, le bébé étant dirigé par ses pulsions, la relation d'attachement qu'il va lier avec sa mère sera la conséquence du fait que la mère peut satisfaire les pulsions de son bébé, en lui donnant à manger par exemple : «si le nourrisson manifeste un désir si vif de percevoir la mère, ce n'est que parce qu'il sait par expérience qu'elle satisfait tous ses besoins sans délai »(Freud, 1926) « l'attachement au sein nourricier est à l'origine de l'amour » (Freud, 1940) (BOWLBY, 2002). C'est la théorie de la pulsion secondaire.

Selon Hull, les besoins primaires sont : la nourriture, le liquide, la chaleur et les besoins sexuels. Par conséquent, tous les autres comportements en découlent par le biais d'un processus d'apprentissage (BOWLBY, 2002).

A cette époque, il n'y avait aucune théorie pour contredire la théorie de l'apprentissage de Hull et la théorie de la pulsion secondaire de Freud. La relation d'attachement mère-enfant n'était donc pas encore considérée comme un besoin en soi.

Les travaux de Lorenz sur le phénomène d'empreinte n'ont été reconnus qu'à partir de 1950 et ont permis de remettre en question ces théories. En effet, Lorenz a montré que les oisons pouvaient montrer un comportement d'attachement même s'ils ne recevaient pas de nourriture de la part de la figure d'attachement. Il a aussi démontré que dans les heures qui suivent leur naissance, ces jeunes oies ont tendance à suivre des yeux tout objet qui se déplace dans leur champ de vision, et ce, peu importe l'objet, puis à préférer cet objet à tous les autres et à n'en suivre aucun autre. On parle de phénomène d'empreinte.

Même si Lorenz a fait ses expériences sur les animaux, on sait aujourd'hui qu'il en est à peu près de même pour l'homme (BOWLBY, 2002).

D'autres expériences ont été réalisées pour contredire la théorie de la pulsion secondaire par Harlow dans les années 1950, sur des singes Rhésus (BOWLBY, 2002). Des bébés étaient

retirés de leurs mères dès leur naissance et on leur fournissait des mères mannequins. Une des mères mannequins était un cylindre en fil de fer, une autre un cylindre similaire recouvert de tissu moelleux. On nourrissait les bébés singes avec un biberon placé dans l'un ou l'autre des mannequins. Toutes les expériences ont montré que « le réconfort du contact » amenait un comportement d'attachement avec le mannequin recouvert de tissu alors que la nourriture ne le permettait pas. De plus, il a été constaté que quelle que soit la manière artificielle pourvoyeuse de nourriture, les bébés singes en venaient rapidement à passer la plupart de leur temps avec le mannequin en tissu (en moyenne 15 heures par jour sur le mannequin en tissu contre 1 heure ou 2 avec la mère en fil de fer). Certains bébés singes dont la nourriture venait du mannequin en fil de fer s'arrangeaient pour s'appuyer et téter tout en se maintenant agrippés au mannequin en tissu.

Harlow et Zimmermann concluent : « ces données rendent évident que le réconfort du contact est une variable d'importance critique dans le développement de la réactivité affective à la mère substitut (c'est-à-dire le mannequin) et que l'allaitement paraît jouer un rôle négligeable. En avançant en âge et ayant ainsi davantage l'occasion d'apprendre, un enfant nourri à partir d'une mère en fil de fer ne réagit pas plus à son égard, comme le prédit la théorie tirée de la pulsion, mais au contraire il réagit de plus en plus au mannequin de tissu qui ne l'allait pas. Ces découvertes divergent complètement de la théorie de la réduction à la pulsion du développement affectif » (BOWLBY, 2002).

3) La théorie de l'attachement de BOWLBY

A l'inverse de Freud, Bowlby défend que l'attachement est « un système primaire spécifique, c'est-à-dire qu'il est présent dès la naissance avec des caractéristiques propres à l'espèce. Aussi naturel que la respiration, l'attachement n'est pas dérivé d'un autre besoin primaire, tel que la satisfaction des besoins alimentaires » (MONTAGNER, 1988).

Ainsi, les contacts mère-enfant sont essentiels au bon développement de ce dernier au même titre que l'alimentation, la sécurité, etc... Ils permettent la réduction de la crainte et de l'anxiété et sont aussi importants que l'alimentation. Ce ne sont pas les pulsions qui dirigent le bébé, mais la satisfaction des besoins alimentaire, sexuel et d'attachement : « Selon nous, il a une fonction biologique qui lui est spécifique et qui, jusqu'ici, n'a guère été prise en considération » (BOWLBY, 2002).

A partir de la 3^{ème} année, les circonstances suscitant le comportement d'attachement sont différentes de celles que l'on pouvait observer la 1^{ère} année. L'enfant présente davantage d'assurance et peut se sentir de plus en plus en sécurité dans un lieu étranger s'il est en présence d'une figure d'attachement. Mais on pourra encore remarquer la recherche de contact au moment de la séparation quand les parents amènent leur enfant de 5-6 ans à l'école.

Au fil de l'adolescence, l'attachement aux parents diminue et d'autres adultes peuvent prendre une place importante dans la vie de l'adolescent. On parlera alors plutôt de relation affective.

Dans certaines situations difficiles de la vie, les liens affectifs deviennent encore plus forts. Les adultes deviennent alors très exigeants envers les personnes auxquelles elles sont liées affectivement. Dans de telles circonstances, on considère que l'accroissement du comportement affectif est naturel et ne doit pas être pensé comme régressif (BOWLBY, 2002).

Suite à la théorie de la pulsion secondaire de Freud, les travaux de Lorenz puis ceux de Harlow ont permis de mettre en doute la première théorie sur l'origine de l'attachement enfant-mère. Bowlby, pionnier de l'étude sur l'attachement, a permis de donner une définition éthologique de l'attachement qui reste celle valable aujourd'hui. L'attachement représente donc une fonction physiologique vitale au même titre que l'alimentation et la respiration, essentiel à l'équilibre du nouveau-né. Il devait probablement servir à l'origine à la défense contre les prédateurs et permet une diminution de l'anxiété du jeune.

4) La « situation étrange » de Ainsworth (1979)

Cette expérience de Mary Ainsworth a permis d'explorer les conséquences de cet attachement enfant-mère suite aux travaux de Bowlby (MONTAGNER, 1988). Elle est réalisée au domicile de l'enfant pendant sa première année.

Dans cette expérience l'enfant est placé dans une salle avec des jouets et subit 7 situations différentes de 3 minutes, qui se succèdent dans cet ordre :

- L'enfant est seul avec sa mère
- Un inconnu arrive, l'enfant est avec sa mère et un inconnu
- La mère part, l'enfant est seul avec l'inconnu
- La mère revient et l'inconnu quitte la pièce
- La mère quitte la pièce, l'enfant est seul
- L'inconnu revient, l'enfant est seul avec l'inconnu
- La mère revient et l'inconnu s'en va

Cette expérience a pour but de stimuler le comportement d'attachement et met en évidence trois groupes d'enfants selon leur comportement :

- **Attachement sécurisé :**

Ces enfants recherchent la proximité de la mère et à avoir des interactions avec elle, surtout lorsqu'elle revient.

Ceci montre que ce type d'enfants a reçu au cours de son développement des réponses adéquates de la part de la mère face à leurs signaux de communication. La mère est réactive

face à son enfant et fournit une réponse de qualité. Ceci a permis aux enfants de se construire une représentation rassurante de leur mère et ils appréhendent la nouveauté en l'absence de leur mère mais de manière confiante, elle représente une « base sûre » pour explorer l'environnement.

- Attachement non sécurisé type attaché-anxieux :

Ces enfants recherchent la proximité de la mère quand elle est là mais présentent en même temps de la colère ou de la résistance lorsqu'elle revient et ne cherchent pas forcément la proximité. Il y a alternance de phase de recherche de contact et de phase de résistance.

Les mères des enfants attachés-anxieux n'ont pas, contrairement aux enfants à attachement sécurisé, réussi à construire une base suffisamment rassurante pour leurs enfants car elles ont été moins sensibles aux signaux de communication. Face à une situation inconnue et en l'absence de leur mère, les enfants ne peuvent pas savoir si leur mère reviendra car elle n'a pas été assez réceptive par le passé, ils ont donc une tendance anxieuse.

- Attachement non sécurisé type évitant-anxieux :

Ces enfants expriment un comportement d'évitement au contact ou des interactions avec la mère lorsqu'elle revient dans la pièce.

Dans cette situation, la mère n'a pas été sensible aux signaux de communication de l'enfant par le passé, elle ne représente donc pas une figure d'attachement. L'enfant se tourne alors vers l'environnement pour chercher cette base sûre qu'il n'a jamais eu.

Cette expérience permet de montrer que selon la relation mère-enfant, l'enfant sera plus ou moins apte à explorer son environnement de manière sûre.

Ce lien d'attachement, qui se met en place dès la première année chez l'enfant, conditionnera ensuite sa relation avec le monde extérieur. Tous les liens affectifs une fois adulte dépendent de ce premier lien, mère-enfant.

Après l'attachement avec la mère, il faut laisser la place au détachement. Ce détachement permettra à l'enfant de devenir un individu autonome qui accepte la réalité telle qu'elle est et qui peut construire des relations affectives équilibrées.

B) Le développement comportemental du chiot

Nous avons vu la relation d'attachement liant le bébé à sa mère et son importance pour les relations futures. Voyons maintenant le développement comportemental du chiot et sa relation avec la mère.

Tableau I : Les étapes du développement du chiot

Période prénatale	Gestation (surtout le dernier tiers pour le comportement)
Période néonatale	De la naissance à 2 semaines
Période de transition	De la 2 ^{ème} à la 3 ^{ème} semaine
Période de socialisation	De la 3 ^{ème} à la 12 ^{ème} semaine
Période juvénile	De la 12 ^{ème} semaine à la puberté (6 à 18 mois selon le format du chien)

1) Période prénatale

L'influence de la période prénatale sur le comportement du chiot une fois adulte n'a pas été beaucoup étudiée dans cette espèce. Cependant on sait qu'à la fin de la gestation, les chiots ont une sensibilité tactile et gustative et on peut fortement présupposer qu'ils sont sensibles au stress de la mère.

Des études réalisées chez les rongeurs ou les primates ont montré que les fœtus en fin de gestation sont sensibles au stress et risquent de présenter des troubles de comportement tels que réduction des comportements de jeux, perturbation des comportements sociaux et sexuels, nouveaux nés plus émotifs...Ceci s'explique par la production d'hormones de stress telles l'adrénaline ou le cortisol par la mère lorsqu'elle est soumise à un stress important.

Chez les carnivores, le chat est l'espèce dans laquelle les études ont été les plus poussées jusqu'à présent. Mais on note aussi chez le chien l'existence d'une relation entre le stress de la mère et le comportement futur du chiot (PAGEAT, 1995).

2) Période néonatale

La période néonatale dure de la naissance à l'ouverture des paupières autour du 14^{ème} jour. Pendant cette période le chiot est aveugle et sourd, il est complètement dépendant de sa mère, se déplace peu et en rampant jusqu'au 10-12^{ème} jour et n'est pas autonome au niveau éliminatoire. Le chiot passe pendant cette période 90% de son temps à dormir et le reste du temps à téter.

Durant cette période la mère doit être très présente et avoir un bon instinct maternel pour éviter que les chiots soient stressés une fois adultes. C'est à ce moment-là que la mère va développer un attachement au chiot. A partir de là tout ce qui éloigne les chiots de la mère va déclencher une détresse profonde chez elle (PAGEAT, 1995).

Certaines chiennes n'ont pas un instinct maternel très développé, par exemple les jeunes chiennes, les chiennes primipares ou les chiennes mal socialisées à leur espèce qui peuvent

aller jusqu'à délaisser complètement leurs chiots. Cette dernière situation est rare mais peut arriver lorsqu'on a des chiennes hyperattachées à leur propriétaire. En cas d'absence de maternage on peut alors voir apparaître des troubles tels que la dépression de détachement précoce pendant les 4 premières semaines. Ceci survient par exemple en cas de chiots nés par césarienne, de chiots nés d'une mère hyperattachée à l'homme ou lorsque la mère est morte pendant la mise bas. On a alors des chiots dépressifs, peu actifs et qui ne communiquent pas.

3) Période de transition

La période de transition dure de la 2^{ème} semaine, où les chiots ouvrent les yeux, à la 3^{ème} semaine, où ils acquièrent l'audition. Les chiots peuvent alors se déplacer, deviennent ouverts sur le monde extérieur, le sommeil ne représente plus que 60 à 70% de leur temps et ils commencent à explorer leur environnement.

Cette période est capitale car c'est à ce moment-là que débute le lien d'attachement entre le chiot et sa mère. En effet, si la mère présente déjà un comportement maternel envers ses chiots depuis leur naissance, l'attachement du chiot vers la mère débute entre la 2^{ème} et la 3^{ème} semaine. On peut remarquer qu'en l'absence de ses chiots, une mère peut paniquer, alors qu'avant la 2^{ème} semaine, une simple source de chaleur peut apaiser les chiots en l'absence de leur mère. C'est donc entre la 2^{ème} et la 3^{ème} semaine que le chiot devient attaché à sa mère (DILLIERE-LESSEUR, 2006).

Grâce à ce lien d'attachement, la mère devient une base rassurante autour de laquelle les chiots explorent leur environnement en étoile : ils s'éloignent et reviennent vite vers leur mère avant de repartir à nouveau. La mère devient la référence du chiot et permet sa stabilité émotionnelle.

C'est aussi pendant cette période qu'on trouve le début du processus de socialisation à l'espèce. On parle aussi de phénomène d'imprégnation. Le chiot apprend qu'il est un chien et à identifier son espèce.

En l'absence d'attachement à la mère, il n'y a pas de phénomène d'imprégnation à l'espèce.

4) Période de socialisation

La période de socialisation s'étend de la 3^{ème} semaine au 3^{ème} mois du chiot et représente une clé dans le développement comportemental du chiot (MALDONADO, 1996).

A partir de la 4^{ème} semaine le chiot entend parfaitement et est autonome sur le plan éliminatoire. L'allaitement se termine entre la 5^{ème} et la 6^{ème} semaine et le sevrage débute.

Dès la 7^{ème} semaine le chiot sort et dort seul à l'extérieur du nid pendant de courtes périodes de sommeil.

La période de socialisation est marquée par la mise en place des comportements sociaux et exploratoires. Le chiot est curieux, explore tout ce qui est nouveau, renifle, joue, remue la queue et porte souvent les objets à la gueule.

A cinq semaines les chiots apprennent la morsure inhibée lors de jeux. C'est l'apprentissage de l'arrêt d'une séquence comportementale, étape clé dans le développement. Apparaissent aussi à cet âge l'apprentissage des postures de jeux, de soumission, le début du comportement sexuel avec la monte.

Comme son nom l'indique la période de socialisation est la période où survient un processus essentiel dans le développement du chiot : la socialisation ou socialisation primaire. C'est pendant cette période que le chiot apprend la notion d'espèce, se reconnaît en tant qu'appartenant à l'espèce chien et apprend la communication intra et interspécifique. Cet apprentissage se fait pendant la période dite « sensible » qui se divise en 2 phases successives (MALDONADO, 1996) :

- **Une phase d'attraction** (de la 3^{ème} à la 5^{ème} semaine) où le chiot est attiré par tous les individus quelque-soit l'espèce. Il mémorise alors les caractéristiques spécifiques de chacune et peut les intégrer dans son répertoire d'espèces « connues » en généralisant ces caractéristiques à l'espèce. C'est à ce moment-là par exemple qu'il est important de présenter des enfants aux chiots car ils ne sont pas forcément capables de catégoriser les jeunes enfants comme appartenant à l'espèce humaine en raison de leur taille et de leur immaturité sexuelle.
- **Une phase d'aversion** : entre la 5^{ème} et la 7^{ème} semaine l'attraction pour tout ce qui est nouveau va diminuer petit à petit. La fin de cette période sensible se situe autour de la 12^{ème} semaine. Au-delà de cette période, toute nouvelle espèce rencontrée sera plus longue à intégrer dans le répertoire des espèces connues du jeune puis du chien adulte. Les apprentissages sont donc facilités pendant cette période dite sensible et plus délicats après.

Ce qui est appris pendant cette période sensible n'est pas acquis définitivement et il convient de faire régulièrement des rappels tant dans la communication intra que interspécifique pour éviter toute désocialisation.

C'est donc à cette période que le chiot deviendra une espèce sociable, socialisée à son espèce et à d'autres, notamment l'homme. Une bonne socialisation permettra au chien de nouer des relations avec l'homme plus tard.

Un autre événement important dans le développement du chiot se produit pendant la période dite sensible, c'est l'acquisition des seuils d'homéostasie sensorielle.

L'homéostasie sensorielle se définit comme l'équilibre qui existe entre un organisme et l'environnement qui l'entoure à un moment donné. Cet équilibre est possible parce que

pendant la période sensible, le chiot acquiert un seuil de tolérance en fonction de son environnement, une « base de données » qui lui permettra d'affronter le monde sans stress une fois adulte. Plus l'environnement du chiot est riche pendant la période sensible, plus son seuil d'homéostasie sensorielle est élevé, et plus une fois adulte il sera capable d'être équilibré dans toute situation. Ainsi, plus le chiot est stimulé pendant sa période sensible, plus il pourra s'adapter en toute circonstance une fois la période sensible passée. L'apprentissage est quand même possible après grâce à l'habituation, en présentant de façon répétée un nouveau stimulus.

Il est important de souligner que pendant cette période sensible, la mère a un rôle important de par l'attachement que le chiot lie avec elle. Elle représente la figure rassurante qui lui permet d'aborder les nouveautés du monde sans stress, sous réserve qu'elle-même est acquies un seuil d'homéostasie sensorielle suffisamment élevé.

5) Etude expérimentale de la relation d'attachement chiot-mère

L'étude de MAY a pour but d'analyser la relation du chiot de 8 semaines avec sa mère et de voir si cette relation remplit les 6 critères d'attachement de Gubernick (MAY, 2009).

Gubernick (1981) propose en effet 6 critères pour mettre en évidence un lien d'attachement dans une espèce :

- La préférence pour un individu
- La recherche de proximité vers cet individu
- La réaction à une brève séparation
- La réaction à une longue séparation
- La réaction à la réunion
- L'effet base sécurisante de cet individu

Les tests expérimentaux utilisés sont de 3 types :

- Deux tests individuels de choix :
 - o Choix entre la mère et une chienne étrangère
 - o Choix entre la mère et la portée
- Un test individuel de séparation et de réunion avec la mère où s'alternent 5 phases de 2 minutes pendant lesquelles le chiot est dans un enclos, est mis en présence de sa mère, puis isolé, puis mis en présence d'une chienne étrangère, puis isolé, puis mis de nouveau en présence de sa mère.
- Un test concernant la portée : la portée et la mère sont laissées une minute dans un enclos, puis la mère est enlevée pendant 5 minutes, puis remise avec les chiots pendant 5 minutes.

Les résultats selon les différents tests indiquent :

- Pour les tests de choix :
 - Mère-chienne étrangère : la zone de la mère est significativement plus occupée que la zone étrangère (réponse aux 2 premiers critères de Gubernick)
 - Mère-portée : la zone de la mère est significativement plus occupée que la zone de la portée (réponse aux 2 premiers critères de Gubernick)
- Pour le test individuel de séparation et de réunion : il existe une augmentation très significative des vocalisations pendant les 2 périodes d'isolement total, phases qui apparaissent alors très stressantes pour le chiot (réponse au 3^{ème} critère de Gubernick). Mais on observe une diminution significative des vocalisations lors de la présence de la chienne étrangère ou de la mère sans qu'il y ait de différence significative. Par contre les contacts sont significativement plus longs et plus variés avec la mère qu'avec la chienne étrangère.
- Pour le test de séparation et de réunion de la portée : il n'y a pas d'effet significatif de la présence ou de l'absence de la mère vis-à-vis de l'agitation de la portée.

L'exploration du 4^{ème} critère de Gubernick est réalisée par un questionnaire proposé aux propriétaires de chiots un mois après leur adoption et concernant les vocalisations du chiot lors des premiers jours de l'adoption. A la question « votre chien a-t-il vocalisé durant les premiers jours de l'adoption ? » 5% des propriétaires rapportent que les chiots émettent de courts gémissements, seulement durant le premier jour, 43% vocalisent durant la première nuit et 19% de ces vocalises nocturnes continuent au-delà de 2 nuits pour des chiots qui se trouvent en condition d'isolement social pendant la nuit (garage, chenil).

Ces expériences soulignent différents points :

- Il existe une préférence pour la mère mais la recherche de proximité reste variable entre les portées et au sein d'une même portée
- Il existe une réaction du chiot à la courte séparation mais uniquement en cas d'isolement social complet car la présence d'un congénère (autre chienne, portée) atténue les effets de la séparation
- Lors de longue séparation (adoption), il y a peu de protestation de la part du chiot sauf en cas d'isolement social, en particulier pendant la nuit où le chiot avait l'habitude de se retrouver avec la mère et ses congénères.

Pour conclure on peut dire qu'à 8 semaines, les caractéristiques soulevées par ces expériences ne répondent pas entièrement aux 6 critères de Gubernick, la relation chiot-mère ne peut donc pas être considérée comme un lien d'attachement tel que le définit Gubernick. Néanmoins ces expériences soulignent quand même un lien fort liant le chiot et la mère, lien qui se veut rassurant, mais qui peut aussi être substitué par la présence d'un semblable de la même espèce ou par l'existence d'un groupe social après l'adoption.

6) Période juvénile

La période juvénile s'étend de la 12^{ème} semaine à la puberté (6 mois pour les petites races, 18-24mois pour les grandes races). Cette période se caractérise par 2 moments importants : le détachement et la hiérarchisation.

- **Le détachement** commence en réalité dès la 5^{ème} semaine par la chienne qui commence à repousser ses chiots et à passer de moins en moins de temps avec eux. Si les chiots restaient avec leur mère après 2-3 mois, on pourrait constater que le détachement dure jusqu'au 4-5^{ème} mois pour les mâles, un peu plus tard pour les femelles. Cette étape permet au chiot de devenir autonome et de s'intégrer dans le groupe social en entier.

Lorsqu'un chiot est adopté dans une famille, en général à 2-3 mois, le détachement avec la mère a commencé mais n'est pas fini, le chiot se retrouve donc seul et en général en détresse. Mais cette détresse va être apaisée par la famille qui l'aura adopté et surtout par une personne qui s'occupera plus particulièrement du chiot. Il est très important à ce moment-là que la nouvelle personne d'attachement procède comme la mère à une période de détachement avec le chiot, en éloignant le lieu de couchage du chiot, en ne répondant pas à ses sollicitations et en évitant les rituels de départ et de retour.

Sans période de détachement, le risque est que le chiot développe de l'anxiété de séparation, c'est-à-dire l'apparition de manifestations anxieuses (vocalises, destruction, etc...) dès qu'il se retrouvera seul.

- **La hiérarchisation** est le 2^{ème} élément important de la période juvénile. Le chiot va apprendre le concept de meute avec une hiérarchie et que sa place est celle de dominé.

La hiérarchie se met en place autour de 4 éléments :

- L'accès à l'alimentation
- L'organisation spatiale et territoriale
- La hiérarchisation sexuelle
- La gestion des contacts

La famille qui adopte le chiot représente la meute et le chiot doit être considéré comme le dominé. Tout flou hiérarchique pour le chiot peut favoriser le développement d'un chien adulte dominant et sociopathe.

7) Conséquences de l'attachement du chiot à la mère

Le développement comportemental du chiot peut se résumer en plusieurs étapes clés pour la vie future du chien :

- La période néonatale où le chiot est complètement dépendant de sa mère et où le comportement maternel de celle-ci joue un rôle important pour le bon développement du chiot
- La période de transition où le chiot s'attache à la mère
- La période de socialisation où on peut noter le phénomène d'imprégnation à l'espèce, la période sensible et l'acquisition du seuil d'homéostasie sensorielle
- La période juvénile où ont lieu le détachement et le début de la hiérarchisation

Mège distingue trois conséquences importantes directes ou indirectes de l'existence d'un comportement d'attachement de qualité chez le chiot (MEGE et al, 2003) :

- La capacité à établir des relations affectueuses :
Un chien de compagnie étant en général choisi pour pouvoir lier avec lui une relation affective de qualité, on oublie souvent que cette relation n'est pas une évidence. Elle dépend en effet de la relation d'attachement du chiot à la mère pendant les premiers mois. Si cet attachement était de mauvaise qualité et n'avait pas l'effet apaisant nécessaire, le chien adulte construira difficilement des relations harmonieuses avec ses futurs propriétaires.
- L'apprentissage de la communication sociale :
Un attachement de qualité permettra au chiot l'apprentissage par imitation des rituels de communication intraspécifique. On a en effet pu remarquer que les chiots d'une mère dominante ont plus de chance de devenir dominants à leur tour par imitation des postures de dominance.
- La construction d'une base de données (homéostasie sensorielle) :
Une bonne relation d'attachement rassurante permettra une base de données de qualité et une bonne capacité d'adaptabilité du chiot. Cela suppose que la mère ait acquis elle-même une bonne base de données.

En conclusion, un développement comportemental de qualité permet d'avoir un adulte sociable et apte à avoir une relation interspécifique de qualité, soit un « bon chien de compagnie ».

C) Une première relation déterminante pour les deux espèces

Nous pouvons constater que chez l'homme comme chez le chiot, la première étape du développement comportemental est la mise en place d'une relation d'attachement. Dans les deux cas, cette relation d'attachement est nécessaire pour que le nouveau-né explore d'une

manière rassurante son environnement, prenne conscience de son individualité et de son espèce et puisse, suite au détachement, se tourner vers de nouveaux groupes sociaux.

Lorsque la relation d'attachement est de mauvaise qualité, on pourra voir apparaître des troubles du comportement dans la vie d'adulte du chien ou de l'homme, notamment dans l'élaboration des relations avec autrui.

En ce qui concerne l'homme, nous allons voir qu'en tant qu'être sensible, capable de ressentir des émotions et des sentiments, celui-ci pourra nouer des relations de nature affective avec d'autres êtres vivants tels l'homme ou le chien.

En ce qui concerne le chien, la question reste en suspens sur la nature de la relation qu'il pourra lier notamment avec l'homme. Peut-on aussi parler de relation affective ? Nous développerons ce point plus tard.

Pour conclure nous pouvons dire que nous sommes face à deux espèces qui vont, suite au détachement d'avec la mère, spontanément se lier avec d'autres êtres vivants. Ce sont des espèces sociables. Pour les raisons que nous développerons plus bas, l'homme sera facilement attiré par le chien et nouera une relation forte avec celui-ci, que l'on qualifiera d'affective car il éprouvera de nombreuses émotions vis-à-vis de son compagnon. Le chien, devenu un animal sociable, se liera aussi avec l'homme avec qui il a appris à vivre. Nous sommes donc face à deux espèces sociables qui vont établir une relation, que l'on qualifiera d'affective pour l'homme.

II) L'homme et le chien, une relation interspécifique

A) Historique de la domestication du chien

Le chien est aujourd'hui considéré comme un animal domestique c'est-à-dire selon THEVENIN (1960) « Un animal domestique [est] celui qui, élevé de génération en génération sous la surveillance de l'homme, a évolué de façon à constituer une espèce, ou pour le moins une race, différente de la forme sauvage primitive dont il est issu. ». (DIGARD, 2006).

1) Du loup au chien

Pendant longtemps plusieurs espèces se sont disputées la place d'ancêtre du chien. En effet Lorenz pensait que le chacal était au moins pour partie un ancêtre du chien, certains américains pensaient plutôt au coyote... Mais depuis une quinzaine d'années, grâce à la biologie moléculaire, on sait que le loup est l'espèce la plus proche de chien.

Le genre *Canis* apparaît en Amérique vers 5-7 millions d'années puis s'étend via l'isthme de Behring en Eurasie et en Afrique. Le loup gris, *Canis lupus*, apparaît en Eurasie il y a environ 1 million d'années. A cette époque, le loup est une espèce extrêmement adaptable, qui a colonisé tous les continents et s'est divisée en de nombreuses sous-espèces. Mais malgré ces diversités morphologiques et ses différentes sous-espèces, le loup est une espèce relativement stable d'un point de vue génétique.

En 1993, Wayne a effectué une analyse d'une séquence d'ADN mitochondrial dans 7 races de chiens et 26 populations de loups gris. Il a alors montré que le chien était extrêmement proche du loup car il n'a relevé que des différences nulles ou inférieures à 0,2% entre les 2 ADN mitochondriaux. En comparaison, le loup diffère de son plus proche parent, le coyote, par 4% d'ADN mitochondrial.

Vila et al. en 1997 ont confirmé ce résultat pour 162 loups appartenant à 27 populations d'Europe, d'Asie et d'Amérique du Nord, 140 chiens appartenant à 67 races (du Basenji à l'Irish Wolfhound), 5 coyotes, 2 chacals dorés et 8 chacals d'Abyssinie. On constate que les séquences du chien diffèrent de celles du chacal ou du coyote en 20 loci au minimum alors qu'elles ne diffèrent de celles du loup que de 12 loci ou moins, ou même pas du tout dans un cas (LIGNEREUX, 2006).

On sait donc maintenant de façon certaine que le chien descend du loup. Mais comment s'est déroulé le passage du loup au chien ?

Au paléolithique, de nombreux ossements ou empreintes de loups ont été retrouvés sur les sites d'occupation humaine, et cela, en divers lieux : Europe, Proche-Orient, Sibérie, Japon, Amérique...Le passage du loup au chien est difficile à dater et seule la prise en compte des différences de squelettes entre le chien et le loup peut permettre de différencier à coup sûr le chien du loup et donc de témoigner et dater le passage du loup au chien. Ceci n'est pas facile et le cas se présente rarement vu que les restes de squelettes sont le plus souvent fragmentaires. Mais cette méthode a permis de fixer la période comprise entre 15000 et 10000 ans comme période de domestication du chien. Certains ossements de loups associés à des vestiges humains et datés de plus de 14000 ans peuvent correspondre à une longue période où le loup cohabitait avec l'homme sans pour autant être domestiqué. En effet, il aurait pu suivre pendant longtemps des groupes d'hommes chasseurs-cueilleurs qui ne lui trouvaient pas spécialement d'autre utilité que celle de voisinage ou de bonne compagnie. Les loups gardaient alors leurs distances, puis de moins en moins, devenant petit à petit les

premiers chiens, mais on ne peut pas les reconnaître tout-à-fait encore comme des chiens à l'aide de leur squelette.

Mais sachant qu'aujourd'hui le chien présente une très grande variabilité génétique, encore plus que dans toute autre espèce domestique, il est difficile de se satisfaire d'une période de domestication de 14000ans. On pourrait supposer alors que « le lien définitif » entre le chien domestiqué et l'homme remonte à cette époque mais que ce n'est que la date de l'aboutissement d'un long rapprochement entre le loup et l'homme (LIGNEREUX, 2006).

2) L'utilité du chien à la préhistoire

Pour essayer de savoir pourquoi le chien a été domestiqué à la préhistoire et quelle était son utilité, DIGARD propose la notion de « l'ethno-archéologie » qui consiste à « rapporter la situation préhistorique, non aux utilisations modernes, mais aux utilisations indigènes qui restent observables de nos jours » et à « utiliser des descriptions ethnographiques pour aider à l'interprétation des résultats de fouilles archéologiques » (DIGARD, 2006).

De là il distingue différentes fonctions du chien de la préhistoire :

- **Chasse** : plusieurs hypothèses partent du principe qu'il y a dû avoir une coopération implicite entre les comportements de prédation des canidés qui forçaient les proies à la course et les comportements humains qui s'embusquaient sur le chemin des proies. A force de chasser sur les mêmes terrains, avec des techniques complémentaires et les mêmes gibiers, les canidés et les hommes préhistoriques ont fini par coopérer, les uns et les autres comprenant qu'ils avaient tout à y gagner. Toutefois, l'analogie avec les aborigènes d'aujourd'hui souligne que le chien devait plutôt jouer le rôle de compagnon de chasse, partageant les proies avec l'homme, que de véritable aide à la chasse (DIGARD, 2006).
- **Curiosité** : On peut aussi fortement penser, comme cela se pratique aujourd'hui dans certaines sociétés d'Asie du Sud-Est, d'Amérique du Sud ou d'Océanie, que les hommes préhistoriques ont dû s'emparer de très jeunes chiots ou de louveteaux et les garder vivants par curiosité, les élever et les apprivoiser (DIGARD, 2006 ; BOUVRESSE, 2010). C'est la première étape d'une relation à dimension affective entre l'homme et le chien ainsi que le début de la sélection artificielle par l'homme (BOUVRESSE, 2010).
- **Objet de culte** : Dès la préhistoire le chien est présent dans l'art et la religion et a pour fonction la protection et la surveillance du défunt (DIGARD, 2006 ; BOUVRESSE, 2010). De plus, de nombreuses tombes ont été retrouvées contenant un chasseur et un chien ce qui laisse à penser que le chien pouvait aussi être un objet sacrificiel dès la préhistoire (BOUVRESSE, 2010).
- **Elimination des déchets** : en dehors du temps consacré à la chasse il est fort probable que les chiens pouvaient divaguer et avaler tous les déchets tels restes de

repas, détritiques, charognes... Les chiens avaient alors la fonction d'éboueurs comme cela arrive encore dans certaines grandes villes aujourd'hui (DIGARD, 2006).

- **Réserve de viande** : A la préhistoire, la cynophilie pouvait être présente, plus particulièrement dans les périodes de disette (BOUVRESSE, 2010).
- **Peau, fourrure** : leur utilisation reste hypothétique mais fort probable (DIGARD, 2006).

3) Du chien primitif aux différents morphotypes

Les premiers loups qui ont commencé à vivre avec les hommes chasseurs-cueilleurs étaient physiologiquement capables, grâce à leur profil hormonal particulier, de supporter le stress de la proximité humaine. On a alors vu apparaître, de part cette différence hormonale, des individus matures à un stade de développement équivalent à celui de jeunes loups, on parle alors de néoténie (LICARI, 2006).

Le phénomène de raiation a obéi aux mêmes règles : les variations individuelles dans les profils hormonaux ont permis d'obtenir des individus variés à partir du chien primitif et s'est mis en place le phénomène de sélection naturelle. Les différents morphotypes sont alors apparus, découlant de la sélection à partir de différentes caractéristiques liées au processus de développement (LICARI, 2006).

Le chien primitif du mésolithique a été représenté sur plusieurs continents. Les représentations montrent un chien de taille moyenne, au fouet tombant ou enroulé et les oreilles dressées, parfois tirées vers l'arrière, ce qui suggère que les 2 morphotypes ont pu coexister (BOUVRESSE, 2010). On parle alors de morphotype primitif non spécialisé. On retrouve au fil de l'histoire ces caractéristiques dans le chien de chasse, de garde, de troupeau et dans diverses races nordiques.

Dans certains contextes, le chien primitif subit une pression sélective dirigée vers des utilisations plus exclusives. On voit alors apparaître une spécialisation morphologique (LICARI, 2006 ; BOUVRESSE, 2010) :

- **Le morphotype graïoïde**, autrement dit lévrier, correspondant à la fonction de chasseur à vue, dans les régions à faible couverture végétale. On observe un allongement des membres, des flancs plats et secs, une musculature développée et un allongement de la face. C'est un chien adapté à la course, tant dans sa musculature que dans ses capacités cardio-respiratoires. Le lévrier sera ensuite une figure incontournable du Proche-Orient Ancien et de l'Égypte antique. Dès 3700 avant JC une forme de lévrier à oreilles tombantes apparaît en Mésopotamie.
- **Le morphotype molossoïde**, apparu avec le besoin de protection des troupeaux. Il fallait un chien capable de défendre le troupeau contre des prédateurs agressifs et nombreux mais qui n'ait pas de comportement de chasse vis-à-vis du troupeau. Une forte pression de sélection a été nécessaire et a mis en évidence un chien aux traits

néoténiques plus marqués, une tête large, un crâne arrondi, un museau court et un développement disproportionné de l'ossature par rapport à la taille. Cette sélection a aussi favorisé une grande taille allant avec des aboiements puissants pour impressionner le prédateur.

4) Evolution du chien de l'antiquité au XIX^{ème} siècle et la naissance des races

A l'antiquité, les races de chiens sont principalement définies de par leur origine géographique et leur utilisation. Dans les écrits antiques, on peut différencier 30 races de chiens. On en distingue 4 groupes principaux, surtout liés à leur fonction (PETERS, 1994 ; BOUVRESSE, 2010) :

- **Les chiens de garde et de ferme** : souvent des chiens noirs, pour être plus effrayants, puissants, avec une grosse tête, les oreilles pendantes et le poitrail large. Les propriétés romaines avaient souvent une plaque à l'entrée indiquant « Cave canem » (Prends garde au chien) et ce type de chien servait souvent de compagnon aux femmes seules à Athènes. Beaucoup de mosaïques représentent ce type de chien, notamment sur les sols de Pompéi.
- **Les chiens de berger** : ils étaient le plus souvent blancs, pour ne pas être confondus avec un loup par le berger, avec une tête plutôt longue. Ils devaient être rapides, défendre le troupeau, faire fuir les voleurs de fourrage et portaient un collier doublé de fourrure et de pointes acérées à l'extérieur pour se protéger des attaques de lion, ours, ou autres félins.
- **Les chiens de chasse** : les principaux chiens de chasse étaient les chiens courants (chiens de chasse d'Asie mineure, d'Inde, de Molossie, de Crète et de Sicile) et les chiens pisteurs dont faisait partie le célèbre Laconien, chien de chasse le plus réputé de l'Antiquité, prisé plus particulièrement pour la chasse au lièvre mais aussi aux cerfs et aux sangliers. Il était de grande taille, puissant, à poil ras et de couleur rousse, noire ou blanche, un fouet recourbé vers le haut, une tête mince et des oreilles pointues.
- **Les chiens de compagnie** : des chiens de petite taille sont souvent représentés sur les fresques de l'antiquité, jouant avec les enfants ou autour des tables lors de banquets. Ces chiens avaient une belle fourrure, portaient un fouet relevé sur le dos, des extrémités fines et une taille réduite.

Mais à côté de ces 4 catégories, certains chiens n'appartenaient pas à une race précise et se différenciaient surtout par leur utilisation. On avait par exemple des chiens utilisés pour la guerre ou des chiens de combats au cirque (PETERS, 1994).

C'est à partir du Moyen-Age que le statut du chien commence à évoluer. Le chien devient signe de noblesse, assimilé d'une part à la chasse et à l'aristocratie, et d'autre part

compagnon des dames de salons (CARIOU, 1965). C'est chez les chiens de chasse que l'on retrouvera le plus de diversité du fait de la multiplicité des techniques de chasse (BOUVRESSE, 2010).

A partir de cette époque, on verra émerger la notion de sélection des races en fonction de la performance des reproducteurs dans le but d'améliorer les caractéristiques (TUCOO-CHALA, 1994).

Entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècle, le terme de « chien de compagnie » émerge. A cette époque, le chien recherché est de petite taille et de couleur variée. La mode du chien de salon débute avec Henri III et le nombre de races naines en Europe augmente considérablement entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècle. Louis XIV créa même un emploi de « valet de chambre des petits chiens ». Les races qui vont se développer à cette époque sont (CARIOU, 1965) :

- Le carlin et le bouledogue français au XVII^{ème} siècle
- La levrette et le whippet très appréciés depuis l'antiquité égyptienne
- Le loulou, du XVIII^{ème} au début du XIX^{ème} siècle
- Le caniche à partir du XX^{ème} siècle
- Le bichon du VII^{ème} siècle avant JC jusqu'à Louis XIV
- Les épagneuls nains à partir du XVI^{ème} siècle, chiens favoris de nombreuses personnalités au pouvoir

La sélection des races commence à rentrer dans les mœurs à partir de 1850 où les premières expositions canines apparaissent en Irlande et en Angleterre et avec elle la volonté de sélectionner des races et de bons reproducteurs. Petit à petit, les races naines ne sont plus réservées à l'aristocratie et les chiens à la base « utilitaires » comme les chiens de bergers ou les chiens de chasse sont devenus à leur tour chien de compagnie. C'est l'émergence du chien de compagnie.

De nos jours, nous pouvons supposer que l'émergence du chien de compagnie répond à un phénomène de société faisant suite à une urbanisation, un changement du mode de vie et une diminution des relations humaines. « L'être humain se trouve en conséquence éloigné de la nature et sevré de contacts sociaux et affectifs » (CARIOU, 1965). Le chien de compagnie permet alors autant un rapprochement de la nature qu'un moyen de combler un vide affectif.

Nous sommes donc passés d'une espèce sauvage, le loup, à une espèce qui s'est petit à petit façonnée et adaptée à l'homme pour devenir une espèce domestique, le chien. Suite à cette différenciation, l'homme a modelé le chien selon les différentes utilités qu'il allait avoir, puis a sélectionné des races à profils esthétiques différents pour donner le chien de compagnie, utilisé exclusivement pour la compagnie qu'il apporte à l'homme.

Au cours de domestication puis de la sélection des races, l'homme a aussi cherché à avoir un chien avec lequel il était capable de communiquer. On parle alors de communication interspécifique.

B) La communication interspécifique

Si beaucoup de propriétaires disent à leur vétérinaire « il ne leur manque que la parole », c'est qu'il existe d'autres moyens de communication que le langage entre le chien et son propriétaire. Le chien, animal de compagnie intelligent, a trouvé beaucoup de moyen de communiquer avec l'homme et de se faire comprendre, et inversement de comprendre ce propriétaire souvent complexe. On parle de communication interspécifique.

1) La communication olfactive

Ce mode de communication est permis grâce aux phéromones et est bien plus développé chez le chien que chez l'homme. Il met en jeu chez le chien les chémorécepteurs situés dans les cavités nasales ainsi que l'organe voméro-nasale via le flehmen. A eux deux, ces récepteurs représentent une surface d'échange de 17 à 160m² contre 5cm² pour les récepteurs olfactifs de l'homme (PAGEAT, 1995).

Ces phéromones ont pour but d'induire des modifications hormonales ou émotionnelles chez l'organisme receveur. On suppose que de nombreuses molécules interviennent, par conséquent ce mode de communication est encore difficile à étudier.

Les phéromones sont émises par de nombreuses structures anatomiques chez le chien : les sacs anaux, les glandes hépatoïdes périnéales et les glandes faciales ou podales. En ce qui concerne l'homme, même s'il n'est pas capable de capter ces signaux de communication, ou du moins, pas consciemment, il en produit et le chien y est réceptif.

Une expérience de Millot *et al* (1993) (KELLY, 2008) a mis en évidence que les chiens sont capables de discriminer les odeurs de leurs propriétaires. L'expérience mettait en jeu des mannequins vêtus de sous-vêtements portés au préalable par un enfant inconnu du chien, un enfant familier ou des sous-vêtements qui ne véhiculent aucune odeur corporelle. Le

mannequin présentait une posture affiliative. Les auteurs ont mis en évidence que le chien flaire principalement la tête (lèvre et front) et les membres supérieurs (la main droite plus que la main gauche), et ceci que le mannequin porte des vêtements de l'enfant familier ou de l'enfant inconnu. Par contre le nombre de flairages à l'égard du mannequin familier est significativement plus important. Les comportements socio-positifs (flairages des diverses zones corporelles en remuant la queue, comportements ludiques, frottements sous la main en supination) sont significativement plus fréquents que les comportements socio-négatifs avec le mannequin familier. Par contre, avec le mannequin inconnu, il n'y a pas de différence significative sur la fréquence des comportements socio-positifs et des comportements socio-négatifs.

Si le mannequin est dans une position agonistique les chiens flairent significativement moins.

En conclusion les chiens utilisent des informations visuelles et olfactives de la part du mannequin et expriment des réactions émotionnelles en fonction des signaux envoyés par le mannequin. On a une modulation des réactions du chien selon qu'il est en présence d'odeurs connues ou non et en fonction de signaux visuels. De plus les comportements de flairage privilégient certaines zones corporelles telles la tête ou les mains.

Ainsi, sans s'en rendre compte, l'homme envoie des signaux olfactifs de communication que le chien comprend. Ce dernier est notamment capable de connaître notre état émotionnel.

2) La communication auditive

Le chien possède une ouïe très fine qui lui permet de percevoir des fréquences comprises entre 65Hz et 15kHz (PAGEAT, 1995). Cette large perception de fréquence est utile pour la communication intraspécifique.

Les humains utilisent naturellement le langage pour communiquer avec le chien. Or celui-ci ne perçoit pas le langage en tant que tel mais en fonction des caractéristiques structurales des sons du langage (DEPUTTE, 2010).

- Chien émetteur-homme récepteur

Les vocalises du chien servent initialement soit à la communication à distance, soit au renforcement d'une posture, et sont principalement utiles pour la communication intraspécifique.

L'aboiement est l'un des signaux de communication le plus varié et correspond surtout à des états d'excitation. Mais la diversité des types d'aboiement peut aussi beaucoup varier selon la race, l'âge du chien et les propriétaires. En effet, on constate que les chiots éduqués par l'homme gardent une fréquence d'émission de vocalises plus élevée que celle qui est observée chez des chiots vivants en meute. Cela dépend de l'intérêt que les maîtres manifestent aux vocalises du chiot (PAGEAT, 1995).

PONGRACZ et al. (2005) (KELLY, 2008) ont réalisé différentes expériences entre des humains et des chiens de berger hongrois. Les humains devaient catégoriser les aboiements de chiens en fonction de leur contexte (l'approche d'un étranger, l'approche d'un individu menaçant, être attaché à un arbre, le maintien d'une balle au-dessus de la tête du chien et le jeu) et de leur contenu émotionnel (agressivité, peur, désespoir, jeu, bonheur). Les résultats montrent que quelle que soit leur expérience avec les chiens, tous les répondants classent les aboiements dans une classe similaire en ce qui concerne le contenu émotionnel et que dans la majorité des cas la réponse était correcte. On constate de plus que le contenu émotionnel de l'aboiement est caractérisé principalement par la fréquence de l'aboiement, et non par sa tonalité.

PONGRACZ et al. concluent que les humains « peuvent tirer des informations de l'aboiement à la fois sur l'état émotionnel du chien et le contexte » (KELLY, 2008).

Dans la pratique, le contenu émotionnel des aboiements du chien est souvent décodé par l'humain grâce aux postures et mimiques du chien associées aux vocalisations. En effet le message est toujours plus facilement interprétable quand l'humain a à sa disposition différents canaux de communication (DEPUTTE, 2010).

- Homme émetteur-chien récepteur

En ce qui concerne le langage humain, on sait que suite à un apprentissage, le chien est capable de comprendre des mots mono- ou dissyllabiques. Mais le chien comprendra plus les mots grâce aux caractéristiques structurales du son que par le langage lui-même (DEPUTTE, 2010).

Un chien moyen peut comprendre une vingtaine de mots, un chien guide d'aveugle une centaine de mots et le record serait de 200 mots (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010).

Mitchell (2011) (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010) a étudié le mode de communication verbale homme-chien et il s'est aperçu qu'il y avait de grande similitude entre la façon dont l'homme s'adressait à un bébé et à un chien. Il rapporte que dans les 2 cas l'homme utilise une voix aiguë et l'usage répété de mots simples. Pourquoi parlons-nous à nos chiens comme à nos bébés ou inversement ? Mitchell en a déduit que les adultes s'expriment de cette façon envers les bébés et les chiens car ils ont une capacité de compréhension limitée. Mais on ne peut pas nier non plus qu'inconsciemment l'homme a tendance à effectuer un transfert de la relation adulte-bébé à la relation propriétaire-chien de par l'affectivité qu'il porte à ce dernier.

Mais c'est aussi tout simplement parce que le chien comprendra beaucoup plus facilement un mot simple et un certain type d'intonation qu'une longue phrase.

DEPUTTE rapporte qu'il y a deux caractéristiques qui semblent particulièrement importantes dans la communication entre l'homme et le chien. D'une part la répétition d'une note brève ou une émission continue et d'autre part une modulation brutalement ascendante ou décroissante de la tonalité. Une étude réalisée suite à l'observation des couples chien de berger-berger a confirmé que certaines structures acoustiques sont plus appropriées pour

déclencher certains types de comportements. Par exemple, l'action est plus facilement déclenchée par des signaux brefs, répétitifs et à modulation de fréquence ascendante (apparaissant plus aigus) alors que l'inhibition de l'action sera déclenchée par des sifflements longs, unitaires et à modulation de fréquence descendante.

De plus, l'avantage d'utiliser des sifflements pour donner des ordres est d'obtenir un stimulus acoustique stable, stéréotypé et insensible aux modifications acoustiques du langage liées aux émotions ressenties par l'humain (DEPUTTE, 2010).

Ainsi, en ce qui concerne la communication auditive et que ce soit du chien vers l'homme ou de l'homme vers le chien, ces 2 espèces arrivent relativement bien à communiquer et à se comprendre.

3) La communication visuelle

- Chien émetteur-homme récepteur

Chez le chien, différents éléments sont à prendre en compte dans la communication visuelle.

Dans un premier temps il est important de souligner que la diversité des races dans l'espèce canine entraîne une variété importante de caractéristiques morphologiques rentrant en compte dans la communication visuelle. Ces caractéristiques morphologiques représenteront des éléments de soutien ou d'orientation des signaux de communication. On peut citer par exemple :

- Les tâches de couleurs qui vont par effet de contraste, souligner plus ou moins certaines réponses émotionnelles ou postures.
- La musculature de la face qui contrôle les mouvements des lèvres, des paupières, des oreilles ou l'ouverture et la fermeture de la gueule. Ces différents groupes de muscles vont permettre différentes mimiques faciales et selon la race ils seront plus ou moins développés.
- Les oreilles peuvent être dressées ou tombantes.
- Les poils vont recouvrir plus ou moins la face masquant de manière plus ou moins importante les moyens d'expression.
- La queue peut être dressée, tombante, présente ou absente.

Ces caractéristiques morphologiques sont la conséquence de la sélection génétique et peuvent modifier considérablement la communication entre chiens chez certaines races. Par exemple les chiens à face peu mobile comme les Bull-Terrier ou les Boxer, qui sont en plus caudectomisés, seront très peu expressifs. Ou encore les races avec une pilosité faciale importante comme les Bobtails ou les Briards seront moins compris de leurs congénères.

Ces caractéristiques morphologiques sont surtout utiles pour la communication intraspécifique.

Mais ces différences entre les races, recherchées par la sélection génétique, peuvent parfois causer des incohérences dans la communication interspécifique. Par exemple chez des races comme les Labradors ou les Golden retrievers, les mouvements correspondant aux mouvements des sourcils chez l'homme et aux mouvements du front sont très développés et les contractions de ces muscles peuvent être asymétriques. Ceci confère à ces chiens une expression particulière souvent assimilée par l'homme à de la tristesse (DEPUTTE, 2010).

Chez le chien, on peut noter qu'il existe aussi des mouvements émotionnels participant à la communication visuelle. Ce sont les mouvements involontaires résultant de certains états émotionnels particuliers. Par exemple la piloérection, la mydriase ou le myosis, les mouvements des pavillons des oreilles ou de la queue, tremblement, sursaut...sont des mouvements involontaires qui traduisent un état émotionnel.

Enfin il faut aussi noter la présence de mouvements spécifiques qui se définissent comme des mouvements volontaires, postures et mimiques, participant à la communication visuelle. On peut citer par exemple dans ces mouvements les postures de jeux, de soumission, de dominance, les mouvements des oreilles, de la queue (sa position, sa fréquence de battement...). Ces mouvements varient beaucoup d'une race à l'autre, de la socialisation du chiot et de l'influence du propriétaire humain.

La compréhension par l'homme de tous les mouvements spécifiques du chien dépendra de sa connaissance en éthologie canine et de son interprétation.

Certains mouvements spécifiques seront modifiés par l'homme, on parlera alors de ritualisation.

Selon Pageat « un rituel est une séquence comportementale organisée autour d'un ensemble d'actes initialement associés à une fonction élémentaire (boire, manger...) et qui acquiert progressivement une fonction de communication. Le rituel a une fonction de cohésion dans le groupe social en levant les ambiguïtés, évitant les agressions. » (PAGEAT, 1995). La signification de ces rituels est importante, ils sont souvent exagérés et permettent de clarifier des situations qui peuvent être ambiguës pour le chien. Ils ont une valeur apaisante et anxiolytique pour le chien mais peuvent aussi devenir pathologiques.

- Homme émetteur-chien récepteur

Elle passe par 4 types de signaux que Pageat a répertoriés (DRUGUET, 2004) :

- La position du torse
 - Incliné vers l'avant : approche dominante
 - Vertical : neutre
 - Incliné vers l'arrière : approche dominée
- La vitesse de déplacement
 - Rapide : agression
 - Moyenne et constante : neutre ou dominant

- Succession d'avancée et d'arrêt : approche dominée
- La trajectoire
Elle peut être directe (approche du chien par la tête ou le flanc) et est plutôt associée à une approche dominante ou elle peut être détournée (approche en contournant le chien et abord par la croupe) et correspond plutôt à une approche dominée.
- Le regard
2 paramètres interviennent :
 - La direction du regard :
 - Dans les yeux : provocation au combat
 - Sur la croupe : regard du dominant
 - A côté : neutre ou dominé
 - La persistance du regard :
 - Continue : approche dominante ou recherche de combat
 - Avec interruption : apaisement ou soumission

Ainsi ces signaux de communication souvent involontaires de l'homme permettent au chien d'évaluer l'état émotionnel de l'homme qu'il a en face de lui.

Mais le chien étant très sensible aux positions de l'homme, il est aussi sensible aux différents faciès que peut prendre ce dernier et c'est un bon moyen pour l'homme de se faire comprendre en accentuant ses émotions sur son visage, par exemple lors de réprimandes.

4) La communication tactile

Le toucher est le premier sens qui se développe chez le chiot. Aujourd'hui on considère que les récepteurs tactiles se situent essentiellement au niveau de la truffe et des vibrisses implantées sur le museau, le menton et les sourcils. C'est par ces récepteurs que le chien explorerait le plus précisément le milieu extérieur mais leur localisation rend parfois difficile la discrimination entre communication olfactive et tactile. Des récepteurs sensitifs se situent aussi sur tout le corps sans que leur répartition soit parfaitement connue (PAGEAT, 1995).

La communication tactile entre chien et l'homme passe avant tout par les caresses de l'homme vers le chien et les demande de prise de contact du chien vers l'homme.

Comme le diront de nombreux propriétaires à leurs vétérinaires, « ils ne leur manque que la parole »... Malgré cette absence de parole, l'homme et le chien ont des moyens de communication à leur disposition, il suffit de savoir interpréter les signaux. Et c'est en général l'association de différents canaux de communication (olfactif, visuel, auditif et tactile) qui permet une communication optimale.

Nous verrons dans la suite de cette étude qu'une mauvaise interprétation des propriétaires peut parfois être responsable de certaines incompréhensions dans le couple propriétaire-chien et de troubles du comportement de ce dernier.

III) Les moteurs de la relation entre le propriétaire et son chien

Pour quelles raisons, depuis des siècles, le chien est-il le meilleur ami de l'homme ? Certes d'abord utile, le chien est aujourd'hui apprécié principalement pour sa qualité de compagnon. La question devient alors, pourquoi l'homme a-t-il tant besoin de ce compagnon ?

L'animal de compagnie est rentré dans les mœurs depuis longtemps aujourd'hui, mais l'accroissement du nombre de chien et le changement de statut est récent : « ce qui est nouveau en revanche, c'est leur nombre et leur omniprésence ; c'est aussi les sentiments passionnés que de nombreux Français leur vouent et le statut privilégié qu'ils leur accordent » (DIGARD, 1999).

Et pour accéder à ce caractère d'animal de compagnie, DIGARD rapporte un fait intéressant et encore assez méconnu. Il explique que pour accéder à ce statut, le chien doit être débarrassé de toute autre fonction et ne servir qu'à être animal de compagnie (BERNARD, DEMARET, 1997 ; DIGARD, 1999) « on sait que les animaux dits aujourd'hui « familiers » ne sont autorisés à accéder aux hautes fonctions de compagnons de l'homme que lorsque celui-ci n'a plus d'autre service à attendre d'eux. » (DIGARD, 1999). Cette citation est intéressante dans le sens où l'homme attend aujourd'hui uniquement de la compagnie. On peut alors se demander pourquoi aujourd'hui l'homme a-t-il besoin de cette compagnie ? Et en quoi le chien est l'animal idéal pour répondre à ce besoin ?

Pour explorer ces raisons d'acquisition de l'animal, on peut s'intéresser à la pyramide des motivations de Maslow (1943) (MULLER, 2009). Maslow distingue 5 niveaux de motivation qui nous poussent à agir :

- Couverture des besoins physiologiques
- Recherche de sécurité
- Recherche de l'intégration au groupe
- Recherche de l'estime des autres
- Accomplissement personnel

Chacun de ces niveaux peuvent être une motivation pour acquérir un animal de compagnie.

La couverture des besoins physiologiques était la première raison d'acquisition du chien, que ce soit pour la chasse, la protection des réserves ou la garde des troupeaux.

La recherche de sécurité est aussi une raison ancienne pour l'acquisition d'un animal de compagnie, rappelons-nous qu'à l'antiquité déjà les chiens de garde existaient.

La recherche de l'intégration au groupe est une raison que l'on retrouve aujourd'hui dans beaucoup de circonstances, par exemple l'intégration d'un club de race, d'un club d'agility ou autre. L'image que dégage un type de race peut aussi permettre l'intégration à un certain groupe. Par exemple MULLER cite l'engouement récent pour les Pitt Bull et l'image d'opposition sociale que ce chien renvoyait pour certains jeunes. Posséder tel ou tel type de chien aujourd'hui est une manière de renvoyer une image et d'exprimer la volonté d'intégrer un groupe ou une classe sociale.

Dans certains cas l'animal devient un objet de valorisation et permet ainsi d'acquérir l'estime des autres. L'animal implique une responsabilité, l'animal malade que l'on soigne est une manière de se valoriser, le fait de récupérer un animal dans la rue ou dans un refuge est aussi un acte valorisant... L'animal peut être dans de nombreux cas un prétexte pour « devenir quelqu'un de bien ».

Enfin l'animal devient aussi un objet d'accomplissement personnel par la responsabilisation et la valorisation qu'il entraîne.

Nous allons ici développer les raisons principales d'adoption d'un chien et nous verrons que la plupart recoupe les piliers de la pyramide de Maslow.

A) Intérêt social

Des études en psychologie sociale ont montré que la difficulté qu'il y avait à créer un contact avec un inconnu venait de l'appréhension de la première interaction. Il apparaît en effet que les premières secondes d'interaction sont décisives, tant sur la durée du contact que sur la qualité de celui-ci (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010).

De cette constatation Deborah L. Wells (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010) du Département de Psychologie de la Queen's University de Belfast a réalisé l'expérience de déambuler dans les rues piétonnes d'une grande ville d'Irlande en tenant en laisse un chiot Labrador, un Labrador adulte ou un Rottweiler adulte. Dans les mêmes conditions elle déambulait sans animal domestique ou avec un ours en peluche ou une plante verte. Pour chaque cas, Wells a relevé la proportion de regard, de sourire, de conversation et la proportion de non interaction.

Les résultats de cette étude ont montré que la présence d'un animal est sans aucun doute une source plus importante de contacts sociaux par rapport à la présence d'une peluche, d'une plante ou de rien du tout. De plus, on peut noter que la durée des conversations était plus longue lorsque l'expérimentatrice était accompagnée d'un chiot que du chien adulte de

même race. La durée était aussi plus longue lorsqu'elle était en présence du Labrador adulte que du Rottweiler.

Dans le cadre des relations sociales on peut aussi s'interroger sur l'effet du chien sur la séduction. Pour cela, GUEGUEN et CICCOTTI (2008) ont demandé à un garçon de 20 ans jugé « beau garçon » d'essayer d'obtenir des numéros de téléphone en abordant des filles dans la rue, soit avec un chien croisé avec une « bonne tête » soit sans chien (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010). Les résultats ont montré que le garçon a obtenu plus de deux fois plus de numéros avec le chien que sans. Il semblerait en plus que le contact avec les jeunes femmes était de meilleure qualité avec le chien que sans.

On peut constater une fois de plus que le chien facilite les contacts sociaux, y compris la séduction.

Mais est ce que l'amélioration des contacts sociaux par le chien est due à la présence du chien ou au changement de la perception de son propriétaire ?

Dans une autre étude une enquêtrice était chargée de demander à chaque jeune fille qui venait d'être abordée d'essayer d'évaluer le jeune homme à l'aide d'une grille graduée portant sur la beauté, la gentillesse, la tolérance et la capacité à bien s'occuper des enfants (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010). Voici les résultats :

Tableau II : Evaluation d'un jeune homme, avec ou sans chien (CICCOTTI, GUEGUEN, 2010)

	Avec chien	Sans chien
Beauté	7,32	7,28
Gentillesse	7,81	6,91
Tolérance	7,52	6,39
Soins aux enfants	7,37	6,12

Exception faite de la beauté, on constate une différence significative dans les évaluations du jeune homme selon qu'il était ou non accompagné du chien.

On peut donc conclure de ces expériences qu'un homme ou une femme (des expériences similaires ont été réalisées avec des femmes) accompagné d'un chien n'est pas perçu de la même manière que sans et plus précisément ses qualités personnelles ne sont pas perçues de la même façon.

De plus, certains préjugés négatifs pouvaient être activés lorsque la personne est accompagnée d'un chien réputé agressif (expérience avec le Rottweiler).

Le chien est donc un agent facilitant les relations sociales dans la mesure où il facilite la prise de contact et modifie la perception que l'on peut avoir d'une personne.
Dans le cadre des 5 niveaux de motivation de Maslow, le chien permet l'intégration au groupe.

B) Intérêt affectif

L'une des principales raisons d'adoption d'un chien est bien entendu la raison affective. En 1990, 34% des propriétaires d'animaux de compagnie déclarent être « passionnément amoureux » de ces derniers (DIGARD, 1999).

L'enquête de PICARD révèle que 60% des propriétaires qui regrettent un animal regrettent un chien plutôt qu'un chat et 91% regrettent un chien parce qu'ils le qualifient d'animal affectueux et gentil (PICARD, 1994). De plus 95% des sondés prennent un chien pour sa fonction de compagnon plus que pour sa fonction utilitaire et 71% des sondés place l'adjectif « affectueux » en première place pour qualifier leur chien. Enfin 54% des sondés demandent en priorité à leur chien d'être affectueux.

Il y a différentes fonctions que le chien peut remplir par l'intermédiaire de cette relation affective :

- **Le chien substitut d'enfant :**

Dans la majorité des cas, le chien est considéré comme un membre de la famille. Il est ainsi souvent pris au même titre qu'un enfant voire parfois comme substitut d'enfant. Dans ce cas-là, les déviances anthropomorphiques sont fréquentes et peuvent nuire à la santé du chien. Nous pourrions alors entendre des clients : « c'est le petit dernier » ou « c'est notre bébé ». Dans ce cas la relation affective est très forte et le chien est dans ce cas vu comme un enfant qui ne grandit pas.

Cette recherche de substitut d'enfant a conduit à la sélection de races de petite taille, comme les Pékinois, porteuses de caractéristiques répondant au 'schéma du bébé' décrit par Lorenz (1984) et responsables de comportements parentaux (BERNARD, DEMARET, 1997). Ce schéma repose sur l'existence de traits tels que la rondeur et la hauteur du front, de grands yeux, des extrémités courtes et potelées, des formes arrondies, et une certaine maladresse dans les mouvements de locomotion.

Cette recherche de substitut d'enfant s'observe aussi bien chez les couples qui n'ont pas d'enfant que chez les couples qui ont un ou plusieurs enfants, le chien prend alors la place de « benjamin permanent ». Dans notre société, il est d'usage d'avoir un nombre limité d'enfants mais il apparaît souvent, suite à des psychothérapies, que le désir d'avoir un enfant réapparaît. Le chien peut alors être le nouvel objet de maternage qui répond en partie au désir d'une nouvelle maternité et de pouponner. On retrouve aussi ce phénomène chez les hommes qui peuvent vouloir à nouveau avoir un rôle de père (BERNARD, DEMARET, 1997).

- **Le chien de compagnie des personnes âgées :**

De la même manière que chez le couple qui recherche un substitut d'enfant, le chien de compagnie a une place très importante dans la vie de la personne âgée (FABRE, 1992). Elle

ne travaille pas et est bien souvent exclue de la vie sociale donc vit en continu avec son animal et n'a parfois pas beaucoup de compagnie à part ce dernier. Ceci est encore plus marqué pour une personne veuve. L'animal de compagnie, et plus particulièrement le chien, lui permet d'avoir un contact affectif avec un autre être vivant et de réduire un sentiment d'isolement. L'animal permet aussi de lutter contre un sentiment « d'inutilité », la personne âgée n'a plus d'enfant à élever et ne travaille plus, l'animal de compagnie lui permet de continuer d'être indispensable pour quelqu'un et fournit une occupation et quelqu'un avec qui parler. C'est une relation facile qui permet de lutter contre le sentiment d'abandon et de solitude que certaines personnes âgées ressentent.

Mais indépendamment de ces 2 cas particuliers, le chien peut aussi tout simplement être là pour contrecarrer le sentiment de solitude d'une personne seule, lui fournir une occupation et une raison de donner de la tendresse à un être vivant.

Le chien répond donc au besoin de certaines personnes de nouer une relation affective simple et sans contrepartie. En effet, cette relation affective ne demande pas d'effort particulier, le chien est toujours disponible et disposé à répondre à ce besoin affectif, n'exige rien, ne parle pas et par conséquent ne juge pas et ne critique pas. C'est un substitut affectif idéal et la solution de beaucoup de personnes « en mal d'affection ».

C) Intérêt de rapprochement avec la nature

Pour certaines personnes, l'animal de compagnie représente la nature et comble un besoin de garder un certain contact avec celle-ci. On peut aussi avoir un simple besoin de vivre avec un animal dans cette société de plus en plus urbanisée (BERNARD, DEMARET, 1997).

L'animal peut alors aussi être un objet d'accomplissement personnel de par le désir de se rapprocher de la nature.

D) Intérêt esthétique

Dans les années 1990 on sait que 31% des chiens sont achetés et que 93% d'entre eux sont de race, à l'opposé des chiens cédés entre amis ou voisins qui sont plutôt des chiens issus de croisements (DIGARD, 1999).

Les races de chiens ont pour la plupart été fixées entre 1850 et 1930 (DIGARD, 1999). A chaque race est associé un « standard » qui énumère les critères de la race.

Posséder un animal de race signifie donc se distinguer des autres propriétaires de chiens croisés ou d'autres races et se rapprocher des gens qui possèdent un chien de même race, c'est donc se positionner socialement et se distinguer volontairement (DIGARD, 1999).

Il est possible d'étudier les profils des propriétaires de chien en fonction de la race mais cela semble difficile car la préférence d'une race par rapport à une autre est un caractère trop culturel et dépend aussi des « phénomènes de mode ». On a ainsi eu la mode du Berger Allemand, la mode du Golden Retriever et du Labrador, des chiens nordiques, etc... (BERNARD, DEMARET, 1997)

L'apparition des concours de races et le besoin des propriétaires d'exposer leur animal peut s'interpréter à la fois comme un besoin de se mettre en valeur à travers son animal mais aussi comme une envie de « contrôler » la nature en modelant un animal de race selon son envie, en le faisant se reproduire avec des reproducteurs choisis pour telle ou telle caractéristique...

E) Le chien de compagnie : objet de valorisation

Une des plus grandes caractéristiques de l'animal de compagnie, c'est qu'il est dépendant de son maître. Celui-ci lui donne à manger, le soigne, le sort... Et si pour beaucoup de personnes qui n'ont pas d'animaux cette caractéristique est une contrainte, c'est pour le propriétaire d'un chien une forme de valorisation : « cet être vivant dépend de moi ».

De plus, comme le souligne Montagner (2006), le besoin de nourrir les autres dès le plus jeune âge est une caractéristique de l'espèce humaine qui peut être assouvie par la possession d'un animal de compagnie (BERNARD, DEMARET, 1997).

L'animal de compagnie par cette forme de dépendance valorise son maître. Et en échange, le maître s'imagine que le chien de compagnie lui voue un amour inconditionnel indépendamment de la réussite sociale, du physique, ou autre caractéristique de ce dernier. Le chien représente le compagnon fidèle qui aimera toujours son maître et qui ne le jugera pas, à l'inverse des relations entre humains. Enfin, le chien n'a pas de rancœur, n'est pas exigeant, il représente au final un « amour facile ».

Mais tous ces sentiments ne sont en fait qu'une projection du propriétaire. Une enquête réalisée par Vitulli (2006) révèle que la majorité des sondés, qu'ils soient propriétaires d'animaux de compagnie ou pas, pensent que le chien ressent de l'amour pour son propriétaire, qu'il peut percevoir ce que ressent le propriétaire et qu'il éprouve de la compassion pour son propriétaire. Cette enquête révèle aussi que les sondés avouent que 64,5% de leurs réponses relèvent de l'anthropomorphisme, et donc ils admettent savoir que les chiens ne ressentent pas de l'amour. Finalement, nous sommes bien conscients que le chien ne ressent pas de sentiments humains, mais nous avons besoin, dans cette relation chien-propriétaire, de projeter nos sentiments sur nos animaux (KELLY, 2008).

Le fait que l'animal puisse être un être vivant dont on est responsable, dont on puisse prendre soin et qui en échange nous voue un amour inconditionnel, répond à beaucoup de besoins de l'être humain. En particulier des personnes âgées qui se sentent seules et sans but, l'animal leur permet de continuer d'être indispensables, d'aimer quelqu'un et d'être aimées.

La relation affective entre le propriétaire et son chien est donc entre autre liée au fait que le chien est un objet de valorisation et de projection de sentiments humains et permet une intégration au groupe social. De plus si l'on reprend les 5 niveaux de motivation de Maslow, le chien participe aussi à l'accomplissement personnel de son propriétaire. Enfin, cette relation affective est liée à la nature même de l'homme, être sensible, qui a besoin de se lier d'affection pour un être vivant et pour qui le chien représente un objet d'affection idéal.

IV) Le deuil du chien : un exemple de la force de cette relation

La mort du chien de compagnie est la plupart du temps mal vécue par le propriétaire. Cette peine est la conséquence d'une relation affective forte qui le liait à son compagnon et peut parfois dévier vers un deuil pathologique, témoin d'une charge sentimentale importante.

A) Les circonstances de la mort

A la différence de celle de l'homme, la mort de l'animal de compagnie peut être naturelle ou conséquence d'une euthanasie demandée par le propriétaire.

1) La mort naturelle

Elle peut faire suite à une longue maladie (30,8% des animaux de compagnie), un accident (11,6%) ou être due à la vieillesse (32,2%) (LE BAIL, 2003).

La mort naturelle suite à une longue maladie peut survenir lorsque les propriétaires ne veulent pas faire euthanasier leur animal. Certains propriétaires veulent tout tenter pour rallonger un peu la vie de l'animal ou ont du mal à accepter l'euthanasie (acte difficile à envisager, idéologie...).

Le vétérinaire est souvent appelé pour des explications lorsque l'animal meurt à domicile ou le cadavre est souvent amené au cabinet après la mort ou après un accident pour que le vétérinaire atteste de la mort ou l'explique.

D'une manière générale les propriétaires sont à la recherche d'explications et leur réaction, la décision d'euthanasie ou l'acharnement thérapeutique dépend de leurs expériences vécues et de leur rapport avec la mort.

2) L'euthanasie

Nous allons ici exposer les résultats d'une étude réalisée en Angleterre sur les principales causes d'euthanasie (LE BAIL, 2003).

Il y a 5 causes principales d'euthanasie, par ordre décroissant :

- La maladie au stade terminal : 59,6% des chiens euthanasiés

Dans la plupart des cas l'euthanasie permet d'abrèger les souffrances de l'animal. Les propriétaires estiment que la qualité de vie de leur animal ou la leur (changement de comportement de leur chien, malpropreté...) est devenue inacceptable.

- Les vieux animaux : 27,4% des chiens euthanasiés

Les raisons sont souvent les mêmes que citées précédemment, l'animal souffre ou ses conditions de vie sont devenues inacceptables pour les propriétaires. Les propriétaires peuvent aussi considérer que leur animal est trop vieux et qu'il faut « le changer » !

- Les problèmes comportementaux : 5,9% des chiens euthanasiés

Les causes principales sont l'agressivité, la malpropreté, les destructions, les vocalises, la dominance et la fugue. Soit les problèmes sont considérés comme incurables, soit ils nécessitent un trop grand changement dans la vie des propriétaires et ils ne sont pas prêts à le réaliser pour leur chien, soit ils sont fatigués, soit la thérapie est trop coûteuse et/ou trop contraignante.

- Le traumatisme (accident...) : 4,8% des chiens euthanasiés

- Euthanasie de convenance : 2,3% des chiens euthanasiés

Ce sont les euthanasies de chiens en bonne santé, euthanasiés pour des raisons sociales (divorce, enfant...), médicales (allergie...), déménagement, manque de temps, chiots nouveau-nés, propriétaire ne voulant plus d'animaux... Dans ce genre de situation le deuil de l'animal devient moins problématique car l'attachement est souvent moins fort.

B) Mise en place d'un processus de deuil

Lors de la mort de son animal de compagnie, on distingue 2 cas selon les circonstances de la mort (LE BAIL, 2003) :

- La mort souhaitée : lorsque la mort est choisie et apporte un sentiment de délivrance et non de tristesse. Il y a alors peu de réaction sentimentale. Le propriétaire souhaite la mort de son animal soit parce que la situation n'est plus vivable (pour son animal ou pour lui), soit parce qu'il y est peu attaché et souhaite s'en débarrasser (pour en prendre un autre ou pour ne plus avoir d'animal). En général lors de la mort, il n'y a pas besoin de processus de deuil ou il a déjà été réalisé pendant la maladie.
- La mort subie : ce sont les cas d'accidents, de maladies incurables, de mort naturelle inattendue... Cette mort met en jeu une réaction sentimentale et est dépendante du lien affectif qui existait entre le chien et son propriétaire. Après une mort subie, un processus de deuil se met en place, à l'inverse du premier cas.

Le cas de la mort par euthanasie faisant suite à une longue maladie n'est pas toujours facile à catégoriser. Les propriétaires ne supportent plus de voir l'animal souffrir et la situation est devenue aussi invivable pour eux que pour le chien. La mort peut être souhaitée et apportera une certaine forme de délivrance. Mais elle est aussi subie car les propriétaires se sentent victime de la maladie de leur chien et l'affection qu'ils avaient pour lui entrainera quand même un processus de deuil (LE BAIL, 2003).

En conclusion plus la mort est subie, plus elle est difficile à supporter et plus le processus de deuil est délicat à mener. Mais il n'y a processus de deuil que lorsqu'il existait un lien affectif.

Ainsi selon les maîtres, leur perception de la mort, et la part de mort « subie » et mort « souhaitée », le deuil peut ne pas avoir lieu ou peut se produire avec une intensité variable.

1) Facteurs compliquant le processus de deuil

- **Les caractéristiques de la relation propriétaire-chien :**
 - Le chien comme membre de la famille ou comme substitut d'enfant : il devient encore plus difficile de perdre son chien lorsque celui-ci était considéré comme un enfant car cela semble contre nature pour un être humain de perdre un être vivant que l'on considère comme un bébé ou un être jeune.
 - Beaucoup de propriétaires de chien considèrent que leur chien a toutes les caractéristiques qu'ils recherchaient chez un animal et que jamais ils ne

retrouveront un chien comme celui-ci. La perte d'une « utopie », d'un animal idéalisé à l'excès est alors difficile à vivre.

- Certains propriétaires ont une intimité particulière avec leur chien. Ce dernier est à la fois confident, meilleur ami et objet d'amour. Les propriétaires pensent que leur chien les comprend, qu'ils peuvent se confier à lui et qu'ils partagent un lien tout particulier avec leur compagnon. Le lien affectif est poussé à l'extrême.
- Comme vu plus haut, le chien permet au maître de se sentir utile et responsable et fournit une occupation importante à son propriétaire (souvent le cas chez les personnes âgées). La perte du chien laisse un maître désœuvré qui a l'impression de « ne plus avoir de sens à sa vie » et de perdre une partie de sa personnalité.

La puissance du lien affectif propriétaire-chien joue un rôle capital dans le processus de deuil et les raisons sous-jacentes au lien affectif peuvent être la cause d'un deuil encore plus difficile à vivre.

○ **Les facteurs propres au propriétaire :**

- Maître sensible et peu résistant à la douleur et à la tristesse. Le chien pouvait servir de « béquille émotionnelle » à un maître un peu fragile et la mort du compagnon peut être d'autant plus douloureuse.
- Maître qui a subi un deuil récemment et qui se voit contraint de revivre un deuil difficile et en même temps de se remémorer le précédent.
- Personne âgée qui n'avait plus que son chien. Cette personne âgée, souvent veuve, revit la mort de son conjoint à travers ce deuil et ce d'autant plus que le chien est parfois le dernier témoignage du couple.
- La mort de l'animal de compagnie chez l'enfant et l'adolescent est aussi une étape difficile à vivre. L'enfant ne comprend pas forcément la mort de son compagnon et même si l'adolescent comprend, elle peut être particulièrement difficile à vivre car le chien représentait le compagnon et confident de cette étape particulière de la vie.

○ **Les circonstances de la mort :**

On retrouve la théorie de la mort souhaitée et de la mort subie comme signalé plus haut. En général plus la mort est soudaine et plus le lien affectif était fort, plus elle est difficile à vivre. La phase de déni est plus longue quand la mort est soudaine et que le propriétaire n'est pas prêt.

Si le propriétaire n'est pas là lors de la mort de son animal cela peut le hanter longtemps et il peut se demander comment cela s'est passé et si son compagnon a souffert. A l'inverse assister à une mort douloureuse peut aussi rendre le deuil d'autant plus difficile.

○ **Absence de soutien et d'entourage compréhensif :**

Pour certains propriétaires l'entourage ne comprend pas la peine que peut engendrer la perte d'un animal de compagnie et ils entendent souvent des commentaires tels « ce n'était qu'un animal ». Certains culpabilisent d'éprouver autant de peine pour un animal que pour un être humain et cela peut ralentir le processus de deuil.

Les propriétaires seuls qui n'avaient que leur animal comme famille ou comme seul entourage se retrouvent complètement perdus à la mort de leur animal. Ils perdent alors un compagnon qui leur apportait de l'affection, une valorisation, une occupation et une responsabilisation, et parfois même une raison de vivre (LE BAIL, 2003).

La perte d'un animal de compagnie est toujours une étape difficile car le propriétaire entretient une relation d'affection avec lui. Mais certains facteurs vont rendre le deuil plus difficile pour certaines personnes, notamment l'existence d'une relation affective particulièrement fusionnelle, un propriétaire très fragile émotionnellement, seul, qui se sentait valorisé par son chien...

Toutes ces caractéristiques que l'on retrouve dans les différentes raisons d'adoption et l'équilibre affectif du maître sont d'autant d'éléments favorisant une relation affective fusionnelle et par conséquent un deuil difficile voire pathologique.

2) Deuils pathologiques

Dans la plupart des cas le deuil dure de quelques semaines à quelques mois. Mais dans certains cas le deuil prend une dimension pathologique. Une enquête de PAGEAT estime à 3% la proportion de deuils pathologiques. Dans la plupart des cas, ces deuils pathologiques sont dus à une pathologie affective du propriétaire compensée par un animal de compagnie (LE BAIL, 2003).

○ **Deuil du mélancolique**

Ce sont des personnes qui ne vivent pas pour elles et qui estiment que leur bonheur ne compte pas. Ces personnes vivent pour les autres et l'animal « masque une inexistence de l'humain » et dissimule une dépression importante. Ces personnes sont prêtes à tout faire pour les autres car elles présentent une grosse carence affective que l'animal comble en partie. Sa mort laisse un gros vide et en général le propriétaire n'ose pas avouer qu'il souffre ce qui ne l'aide pas à faire son deuil.

○ **Deuil des carences affectives**

Ce deuil survient chez les personnes qui, enfants, ont subi une carence affective. Chez ces personnes toute relation affective avec les hommes est compliquée car elles craignent les relations affectives avec autrui. La soumission à l'autre est leur seule manière de séduire et la relation à l'animal est la seule manière de séduire sans soumission. Le lien avec l'animal est très fort et sa mort ravive le processus d'abandon de l'enfance. Après la mort de l'animal des hallucinations de deuil peuvent être observées, le maître sent toujours sa présence.

○ **Deuils compliqués**

- Deuil différé : rallongement de la période de déni, le maître se comporte comme si le compagnon était toujours là (il prépare son repas, lui parle...).
- Deuil inhibé : le maître refuse d'exprimer tout sentiment de douleur.
- Deuil chronique : la durée du deuil est allongée voir illimitée.

○ **Deuil du chien jaloux**

C'est le cas chez les maîtres qui présentent la pathologie de ressentir le besoin de tout posséder lorsqu'ils aiment quelqu'un et qui sont par conséquent dans l'impossibilité de créer une relation d'amour avec un être humain car ils ne peuvent pas tout avoir. Le maître fusionne alors avec son chien car l'amour est total. Lors de la mort de l'animal, il peut y avoir jusqu'à refus de la perte car le chien représentait « l'homme ou la femme idéale ».

Comme on peut le voir, les deuils pathologiques sont une preuve évidente de la place que prend la relation affective propriétaire-chien dans la vie de l'homme. Cette relation affective peut devenir problématique pour l'homme dans certains cas extrêmes, et nous verrons qu'elle peut aussi nuire à la santé du chien.

3) Le chien de remplacement

On rencontre souvent le phénomène de « chien de remplacement » lors d'un processus de deuil pathologique.

Ce phénomène arrive quand les propriétaires ont l'impression de ne pas être autorisés à exprimer de la souffrance suite à la mort de leur ancien chien et préfère faire « l'économie » d'un deuil en prenant un nouveau chien. Le vide après la mort de l'ancien chien est énorme et il faut le combler.

Le nouveau chien sera alors aimé pour ce qu'il n'est pas, et comme l'ancien chien est souvent idéalisé après sa mort, le nouveau chien aura pour mission d'égaliser un chien idéal et ne pourra pas. Le propriétaire comparera sans arrêt le nouveau à l'ancien chien idéalisé, le nouveau chien sera sans arrêt critiqué et il se retrouvera face à des attitudes ambiguës de ses propriétaires et dans l'incompréhension. Le message n'étant pas clair, aucun rituel ne peut se mettre en place et le chien pourra développer des troubles comportementaux. C'est alors un cercle vicieux car cela renforce le sentiment d'idéalisation du chien mort et la dévalorisation du nouveau chien.

Pour aider le nouveau chien il faut alors soigner les propriétaires, les aider à entamer un processus de deuil et à accepter le nouveau chien.

V) Qu'en est-il de la relation qui lie le chien à son maître ?

Nous avons jusqu'ici surtout parlé de la relation qui lie le propriétaire à son chien et non l'inverse, et nous avons pu qualifier cette relation d'affective car l'être humain est un être vivant doué de sentiments.

Comme nous l'avons vu au début de cette partie, lors de son développement le bébé prend progressivement conscience qu'il existe des objets en dehors de lui et qu'il pourra nouer une relation avec eux. Ceci est possible car le bébé sera capable de se faire une représentation mentale de ces objets même lorsqu'il ne les voit pas. C'est grâce à cette capacité mentale que l'être humain peut nouer des relations affectives avec des objets ou êtres vivants (KELLY, 2008).

Qu'en est-il pour le chien ? Est-ce que ce compagnon se lie d'affection pour son propriétaire, ou est-ce l'idée que l'on veut se faire de notre compagnon idéal ?

Des études ont été réalisées pour voir si le chien avait la capacité de se faire des représentations d'objets qu'il ne voit pas. Les résultats montrent que les capacités cognitives du chien ne sont pas assimilables à celle de l'humain et qu'il n'y a pas de preuve scientifique démontrant que le chien serait capable de se représenter mentalement de manière complète un objet invisible. On ne peut donc pas attribuer au chien la capacité d'un amour objectal au même titre que l'humain (KELLY, 2008).

Il semble donc difficile d'affirmer que le chien peut nouer une relation de nature affective avec un objet de son environnement étant donné que ce n'est qu'à partir du moment où un être vivant est capable de se faire une représentation de cet objet qu'il est capable de ressentir une affection pour celui-ci.

Pourtant, nombreuses sont les manifestations comportementales de notre chien de compagnie que nous assimilons à de l'amour, de l'affection, ou même de la colère, de la jalousie ou de la tristesse... On ne peut que constater que la plupart des chiens font la fête à leurs maîtres lorsqu'ils rentrent à la maison, qu'ils semblent inquiets lorsque le maître part ou on pourra même voir certains chiens entrer en dépression suite à la mort de leur maître. Si l'on ne peut pas parler de relation affective chien-propriétaire il y a quand même un lien fort qui peut lier le chien à son propriétaire, sans que nous nous attarderons à le qualifier dans cette étude.

L'homme et le chien, espèces nidicoles, sont tous les 2 liés à leurs mères par un lien fort d'attachement. Si ce lien est de bonne qualité, ils pourront s'ouvrir au monde extérieur dans les meilleures conditions durant leur développement.

De par ses capacités cognitives, l'homme sera capable en grandissant, de lier des relations affectives avec les objets du monde qui l'entoure. De cette manière, il pourra établir une relation affective avec le chien, compagnon de l'homme depuis la préhistoire.

A force de vivre de plus en plus proche de l'homme, le chien a aussi appris à créer une relation forte avec l'homme et à être de plus en plus dépendant de ce dernier. En effet, depuis son origine le statut du chien a beaucoup évolué puisqu'il est passé de celui d'animal utilitaire à celui de meilleur ami de l'homme. Le besoin d'affection de l'homme et des raisons d'adoption variables font qu'aujourd'hui la relation entre l'homme et le chien peut devenir fusionnelle.

Par conséquent, le vétérinaire est de plus en plus confronté à des chiens présentant des problèmes de comportement, résultant parfois d'une charge affective trop importante et non adaptée à cette relation.

**Les conséquences de
cette relation
affective sur le
comportement du
chien**

I) Etude expérimentale de la relation entre le propriétaire et son chien et l'incidence des troubles du comportement

JAGOE et SERPELL (1996) ont réalisé une étude sur un échantillon de 737 chiens afin de mettre en évidence un lien entre les interactions entre des propriétaires et leurs chiens et la prévalence des troubles de comportement. Des questionnaires ont été envoyés chez des vétérinaires comportementalistes, des vétérinaires chirurgiens, à l'hôpital vétérinaire universitaire de Cambridge et au hasard au porte à porte (JAGOE, SERPELL, 1996).

A) Résultats

- *Les raisons d'acquisition*

La première raison d'adoption est la volonté d'avoir un chien de compagnie. Suivent ensuite le chien de travail, le chien de garde puis le chien d'élevage.

L'étude révèle que selon la raison d'adoption du chien, on aura plus ou moins d'agressions et que le type d'agression dépendra aussi de la raison d'adoption.

- *L'expérience du propriétaire*

La suite de l'étude porte sur la prévalence des problèmes de comportement selon que le propriétaire ait déjà eu un chien ou non.

Les chiens appartenant à des propriétaires n'ayant jamais eu de chien présentent significativement plus de problèmes de comportement associés à de la dominance et d'agressions lors de manipulation, dans des espaces réduits ou pendant le repas. Ces chiens présentent aussi plus de réactions de phobies (bruits, circulation, chien).

En ce qui concerne les problèmes survenant lors de séparation entre le chien et son propriétaire, l'enquête révèle que les propriétaires ayant déjà eu un chien auparavant sont confrontés à plus de problèmes de séparation et de malpropreté en l'absence du propriétaire que les propriétaires qui n'ont jamais eu de chien.

- ***Problèmes de comportement et obéissance***

L'enquête révèle que les agressions diminuent de manière inversement proportionnelle au niveau d'obéissance du chien. De plus les problèmes de malpropreté diminuent aussi lorsque le niveau d'obéissance est élevé.

- ***L'heure du repas du chien par rapport à celui des propriétaires***

L'étude n'a pas prouvé que les chiens mangeant tout le temps avant leurs propriétaires présentent plus d'agressions de type territorial que ceux mangeant tout le temps après ou parfois après leur propriétaire.

- ***Lieu de couchage du chien***

Les chiens dormant à proximité du lieu de couchage de leur maître présentent significativement plus d'agressions hiérarchiques que les chiens qui dorment ailleurs. La malpropreté est aussi plus importante chez les chiens qui dorment dans la chambre de leur propriétaire.

B) Interprétation

En conclusion, les chiens acquis pour le travail ou pour l'élevage présentent moins de troubles de comportement que les autres. Ceci peut s'expliquer par le fait que ces chiens nouent avec leurs propriétaires une relation basée sur l'exercice et l'obéissance pour les premiers et sont habitués à tolérer la manipulation pour les seconds.

En ce qui concerne les chiens adoptés pour la garde, la situation est plus complexe à interpréter car d'une part ce type de race est plus facilement sélectionné pour des comportements de garde du territoire et d'autre part on peut penser que les personnes adoptant ces chiens encouragent les comportements de garde et donc les agressions territoriales. Il semble donc difficile de séparer le comportement du propriétaire et les prédispositions du chien. Il semble aussi difficile d'interpréter les dires des propriétaires de chiens de garde car choisissant volontairement ceux-ci pour cette fonction, leurs propos sur le comportement de leur chien peuvent ne pas être objectifs.

Au final, il apparait clairement que la raison d'acquisition a un rôle important dans l'occurrence des problèmes de comportement.

Par la suite, l'étude montre qu'il y a significativement plus de troubles de comportement lorsque les propriétaires n'ont jamais eu de chien. Plusieurs facteurs peuvent être soulignés :

- Les propriétaires manquent d'expérience pour choisir un chien, ne connaissent pas bien les différentes races et leurs besoins.
- Les propriétaires manquent de connaissances sur le comportement du chien et sur la communication et présentent des réponses inappropriées face aux signaux du chien. Ceci peut, sans le vouloir, générer des troubles de comportement.

En ce qui concerne le lieu de couchage, il semble difficile à la suite de cette étude de déterminer si les troubles de comportement sont la conséquence ou la cause du rapprochement du chien du lieu de couchage de son propriétaire. On peut en effet penser qu'un chien autorisé à dormir près de son propriétaire peut développer un attachement pathologique avec ce dernier. De la même façon il semble aussi cohérent de penser que le propriétaire veuille que son chien dorme près de lui si c'est pour éviter des manifestations comportementales pathologiques comme la malpropreté qui survient si le chien ne dort pas près de son maître.

En conclusion il apparait dans cette étude que la relation entre le propriétaire et son chien a bien une influence sur le risque de développer des troubles du comportement. Dans le cadre de cette relation, différents paramètres sont à prendre en compte tels que l'éducation, l'heure du repas, le lieu de couchage, l'expérience du propriétaire et ses raisons d'acquisition d'un chien.

Mais il semble impossible avec ces données de spéculer plus amplement sur cette relation propriétaire-chien et la prévalence des troubles du comportement.

II) Les interactions entre le propriétaire et son chien et les conséquences sur la santé de l'animal

A) L'anthropomorphisme

Par définition, l'anthropomorphisme est la « tendance à attribuer à Dieu, à un dieu, les sentiments, les passions, les idées et les actes de l'homme » (Larousse). Par extension dans le cadre de la pratique de la médecine vétérinaire, l'anthropomorphisme est la tendance à attribuer à nos animaux de compagnie des caractères propres à l'homme.

Pour illustrer l'importance de l'anthropomorphisme chez les propriétaires de chiens, nous allons exposer les résultats de la thèse de PICARD qui a élaboré une enquête ayant pour objectif de « préciser les manifestations anthropomorphiques des propriétaires de chiens et chats à l'égard de leurs animaux et leurs conséquences sur les relations homme/animal » (PICARD, 1994). Des questionnaires ont été mis au point et les propriétaires d'animaux de compagnie étaient interrogés à la fin de la consultation chez leur vétérinaire. Ce questionnaire était divisé en 4 parties dont une différente selon si le propriétaire avait un chien ou un chat. 123 personnes ont été sondées dont 65 étaient propriétaires de chiens.

L'analyse des résultats de l'enquête auprès des propriétaires révèlent différents éléments :

- Les réactions anthropomorphiques sont principalement de type affectif. Lors de questions ouvertes, les mots affection, gentillesse, douceur, amour, présence, bonheur, chaleur, amitié sont les mots qui reviennent le plus, mots habituellement utilisés pour une relation affective entre êtres humains.
- L'animal est toujours considéré comme un membre de la famille et entre 9 et 20% des gens interrogés assimilent leur animal à un enfant ou un bébé.
- Le propriétaire a tendance à idéaliser son chien et les qualités qu'il lui octroie. L'animal apporte du bonheur (15%), de l'amitié (11%) voire de l'amour (11%).

A la question « êtes-vous de ceux qui pensent qu'on a plus de satisfaction avec les animaux qu'avec les gens ? » 32% répondent oui, 12% n'ont pas d'opinion et 8% ont répondu « parfois ».

- PICARD rapporte que les propriétaires ont tendance à juger l'intelligence de leur animal par rapport à des caractéristiques humaines. Les mots souvent entendus sont « il me comprend » ou « il enregistre la signification des mots ».
- L'auteur souligne le nombre important de cas où le propriétaire prête des sentiments humains à l'animal tels la jalousie, l'amour...ou des goûts humains lorsqu'on parle des repas du chien.

PICARD a réalisé une autre enquête pour sonder les vétérinaires sur ce qu'ils pensaient de l'anthropomorphisme, sa fréquence, les manifestations et les conséquences dans la pratique vétérinaire. Voici les réponses observées :

- 80% des vétérinaires affirment que le propriétaire assimile son animal à un être humain et plus particulièrement à un membre de la famille. Les vétérinaires interrogés rapportent des propos comme : « c'est le petit dernier !...c'est notre fille », « c'est notre bébé », ou « n'aie pas peur ! Maman est là ». Certains vétérinaires affirment même que certains propriétaires acceptent de la part de leur chien des choses qu'ils n'accepteraient pas de leurs enfants (caprices alimentaires, agressivité, dominance...)
- 74% des vétérinaires observent que le propriétaire projette sur son animal ses propres sentiments et idées comme :
 - Projection sur la sexualité de l'animal : refus de faire stériliser son animal car c'est mutilant, faire faire au moins une portée pour qu'elle soit heureuse...
 - Projection de sentiments : jalousie, amour (« mon chien est amoureux »), contrariété (« je ne veux pas le contrarier, j'ai peur de le vexer »)
 - Projection d'idées reçues : alimentation (beaucoup de propriétaires souhaiteraient un régime varié et non des croquettes toute la vie de son animal), propreté (donner le bain)...

Au-delà de cette enquête on peut citer un certain nombre de conduites qui relèvent de l'anthropomorphisme. Ainsi, LE FAUCHEUR a résumé dans sa thèse les conduites anthropomorphiques que l'on peut rencontrer et les conséquences sur la santé du chien (LE FAUCHEUR, 2008) :

- Le choix du nom du chien : pour PICARD, 24% des chiens portent un prénom humain et 47% ont un diminutif affectif.
- L'alimentation : de nombreux propriétaires souhaitent que leur chien ait bon appétit (effet gratifiant pour son propriétaire qui lui donne à manger) et mange varié car ils pensent que manger des croquettes tous les jours doit être lassant pour le chien. Certains industriels n'hésitent pas à jouer de ce penchant des propriétaires en donnant des noms très appétissants à leurs produits (« bouchée de lapin »...). On peut aussi ajouter que certains propriétaires font manger leur chien avec eux, sur une chaise ou sur leurs genoux et dans une assiette.

- La stérilisation et la reproduction : refus de stériliser son animal (mutilation) ou désir de faire faire une portée pour le bien de la chienne.
- La place du chien dans la maison : aujourd'hui la majorité des chiens dorment dans la maison. Certains chiens dorment dans une pièce dans un panier et d'autres sur le canapé ou dans le lit de leur maître (voire en excluant le conjoint !).
- Événement : certains propriétaires fêtent volontiers l'anniversaire de leur chien et leur offrent des cadeaux, ainsi qu'à Noël.
- Gestion du deuil : la perte de l'animal de compagnie est souvent très mal vécue par les propriétaires et aujourd'hui il existe de nombreux services pour la gestion du corps de l'animal après sa mort. On peut citer les cimetières pour animaux ou les compagnies d'incinération qui proposent des incinérations collectives ou individuelles avec restitution des cendres. On peut même citer que parfois des messes sont célébrées ou que la taxidermie peut aussi être réalisée.
- Le phénomène de néoténie : la sélection de certaines races de chiens qui conservent une fois adulte des caractères juvéniles : grands yeux, museau court, face plate et tête ronde. Ces races jouent parfaitement leur rôle de « substitut d'enfant ».

Les manifestations anthropomorphiques sont nécessaires et se retrouvent pratiquement dans tous les couples propriétaire/chien mais elles sont plus ou moins importantes en fonction du propriétaire. Dans certains cas, ce type de comportement est assez important pour influencer sur la santé physique et psychique du chien.

B) Les conséquences sur la santé physique du chien

Il ressort de l'enquête de PICARD que la cause des déviances anthropomorphiques est en général la relation affective qui lie le propriétaire à son chien. Cette relation est si forte qu'elle met le chien à la place d'un enfant, d'un bébé ou d'un membre de la famille, et non à la place d'un chien.

Comme le dit PICARD, on est passé de l'animal « utile » qui servait à la chasse, la protection et qui dormait dehors à l'animal « famille », avant tout compagnon, qui vit l'intérieur avec son propriétaire voire dort dans la chambre ou dans son lit.

Cet excès d'anthropomorphisme ne permet pas au propriétaire de considérer son chien comme tel et ne respecte souvent pas ses besoins éthologiques. Le chien peut alors être mal compris, ce qui peut induire un stress et des troubles du comportement. Sa santé physique peut aussi être mise en jeu sans que le propriétaire en ait conscience.

1) L'alimentation

Comme nous l'avons vu dans la première partie, devoir nourrir son animal est un des premiers besoins de l'enfant, et même une fois adulte ce besoin reste important car il implique une responsabilité et valorise le propriétaire.

De plus il tient à cœur au propriétaire que son chien mange bien et il pense souvent que comme nous, il a besoin d'une alimentation variée. On verra donc souvent en clinique des propriétaires qui aiment prendre des croquettes avec des goûts différents pour varier l'alimentation ou qui aiment faire une ration ménagère. Beaucoup de propriétaires aiment aussi féliciter ou gâter leur chien par des friandises. Or, l'importance donnée à l'alimentation de son compagnon peut augmenter le risque d'obésité chez celui-ci.

De plus, il n'est pas rare de constater que des chiens en surpoids ou obèses appartiennent à des propriétaires eux même en surpoids. Bien souvent ces derniers ne se rendent pas compte du problème de leur chien étant donné qu'ils minimisent souvent le leur.

Enfin, le repas étant souvent un moment convivial vécu en famille, il arrive de voir des chiens qui mangent à table, sur une chaise, près de leur maître. Le problème ici n'est plus seulement un problème de malnutrition mais surtout un problème de hiérarchie. Le chien n'est plus le dominé du groupe social et en mangeant à hauteur et en même temps que ses propriétaires il aura alors un rôle de dominant. A partir de là, des problèmes de type sociopathie et/ou agression hiérarchique autour de la nourriture peuvent survenir.

2) L'entretien et l'esthétique

Certains propriétaires pensent que de la même manière que l'homme, le chien doit être lavé régulièrement. Il peut s'en suivre des problèmes dermatologiques ou allergiques dus à des lavages trop fréquents ou avec des produits non adaptés.

De la même façon, les expositions canines imposent bien souvent, selon les races, un toilettage poussé.

Lavage et toilettage sont 2 conduites imposées par l'homme, contre nature pour le chien et pas toujours compatibles avec son bien-être et sa santé.

3) La néoténie

La sélection des races à aspect néoténique a regroupé certaines caractéristiques morphologiques susceptibles d'handicaper le chien. Ces chiens sont le plus souvent

brachycéphales et présentent un risque important de développer un syndrome brachycéphale et une occlusion respiratoire.

De plus leur museau raccourci laisse souvent peu de place pour les dents ou favorise la prognathie et les problèmes de mastication.

Enfin, ces races ont souvent des yeux globuleux, moins protégés des agressions extérieures, et souvent sujets à une insuffisance lacrymale et à des kératoconjunctivites sèches.

4) La sexualité

Comme nous l'avons déjà cité, la stérilisation est souvent mal acceptée par les propriétaires. La principale raison citée est que c'est un acte mutilant, bien avant des raisons telles que « il va changer de comportement » et « il va prendre du poids ».

Il apparaît que la stérilisation des chats est mieux acceptée que celle des chiens. FABRE cite différentes hypothèses pouvant expliquer ceci (FABRE, 1992) :

- Les marquages du mâle et les nombreuses portées des femelles représentent une gêne non négligeable.
- La composante anthropomorphique est moins présente dans la relation affective entre le propriétaire et son chat.
- Les organes génitaux du chat sont moins visibles que ceux du chien, la mutilation paraît moins importante et est mieux acceptée. De manière générale, on peut supposer que c'est aussi pour cette raison que la stérilisation des femelles est mieux tolérée que celle des mâles dont les organes génitaux sont visibles.

Les vétérinaires sont tous les jours confrontés au comportement anthropomorphique des propriétaires et aux problèmes de santé en découlant. Il est de son devoir de faire prendre conscience aux propriétaires qu'ils n'agissent pas toujours pour le bien-être de leur chien même s'ils pensent bien faire. Cette prise de conscience est une première étape avant d'initier un changement éventuel dans le couple propriétaire-chien.

C) Les problèmes de communication

Comme nous l'avons vu, l'anthropomorphisme peut dans une certaine mesure, influencer sur la santé physique du chien. Mais il influence aussi sur la santé mentale du chien dans la mesure où l'homme projette ses sentiments et sa vision « humaine » sur son animal de compagnie. Cette confusion est responsable de problèmes de communication entre le chien et son propriétaire.

Le chien ne comprend pas toujours son propriétaire qui n'envoie pas des signaux clairs pour un chien, et le propriétaire interprète à sa manière les signaux du chien. Ces problèmes de communication sont responsables d'un cadre flou pour le chien et bien souvent d'une anxiété et de troubles du comportement.

Nous allons voir dans quelle mesure l'affection que le propriétaire porte sur son chien est responsable de ses réactions anthropomorphiques et par conséquent de problèmes de communication.

1) Lien entre les représentations que le propriétaire se fait de son chien et l'affection qu'il lui voue

SERPELL a étudié la relation entre le comportement des animaux de compagnie et l'attachement de leur propriétaire à l'aide d'un sondage auprès de 37 propriétaires de chiens et 47 propriétaires de chats, réalisé un an après que ceux-ci aient acquis leur animal (SERPELL, 1996).

Il apparaît qu'il existe un lien entre la représentation que le propriétaire se fait de son chien et l'affection qu'il lui voue. En effet, le propriétaire a une certaine image du « chien souhaité » et plus le chien correspond à cette représentation, plus le propriétaire est attaché à son chien. Ainsi, plus les propriétaires considèrent leurs chiens comme intelligents, plus ils sont attachés à leur chien. En effet, dans le sondage, les propriétaires « très attachés » considèrent leur chien comme plus intelligents que les propriétaires « modérément attachés ».

L'affection que le propriétaire voue à son chien dépend donc de l'image qu'il a de ce dernier.

En conclusion, cette étude montre que le propriétaire projette une certaine représentation de son chien idéal sur son chien et s'il y a un écart important entre son chien et cette représentation, le propriétaire s'attache moins.

2) Lien entre l'affection du propriétaire pour son chien et les réactions anthropomorphiques

O'FARRELL réalisa une étude dans le but d'analyser le lien entre la relation affective que le propriétaire a pour son chien et les conséquences anthropomorphiques qui en découlent (O'FARRELL, 1995).

Elle interviewa 50 clients d'une université vétérinaire à l'aide d'un questionnaire portant sur leurs relations avec leur chien (par exemple comment se sentaient-ils lorsque leur chien était

absent, s'il leur manquait) et leurs comportements vis-à-vis de celui-ci (lieu de couchage, nourriture).

Cette étude a permis à O'FARRELL de mettre en évidence différents sentiments témoins de l'attachement des propriétaires :

- Le désespoir si le chien venait à disparaître
- Ne pas aimer être séparé du chien
- Etre dépendant de son chien tellement on l'aime

Ainsi que différentes réactions anthropomorphiques qui en découlent :

- Laisser son chien dormir dans le lit
- Nourrir le chien avec de la nourriture préparée maison
- Donner régulièrement des petits morceaux de nourriture

Parallèlement à ceci, elle a relevé différents comportements du chien qui pouvaient être problématiques et les a séparés en 2 catégories : les agressions et les comportements gênants (les comportements sexuels de monte sur des gens ou des objets, les destructions lorsque le chien est seul et les demandes d'attention).

Enfin, O'FARRELL a mis en relation les attitudes des propriétaires et les comportements problématiques.

Il ressort de cette étude que les comportements anthropomorphiques peuvent être associés à certaines formes d'agressions, en général des agressions hiérarchiques mais avant tout qu'il y a une corrélation entre l'attachement des propriétaires et leurs comportements anthropomorphiques vis-à-vis de leur chien.

3) Lien entre les réactions anthropomorphiques et les troubles du comportement

Finalement, ce sont les représentations que le propriétaire projette sur son chien qui sont responsables du lien affectif qu'il noue avec ce dernier et cette relation affective entraîne les comportements anthropomorphiques du propriétaire. Enfin, ce sont ces comportements qui sont responsables de problèmes de communication.

Comme DEHASSE l'a dit : « l'homme interprète de façon innée et culturelle les signaux émis par l'animal et cet anthropomorphisme induit des mésententes et des quiproquos qui façonnent la relation » (PICARD, 1994).

- **Anthropomorphisme et anxiété de séparation**

L'anxiété de séparation est due à une persistance de l'hyperattachement primaire et se manifeste entre autre par des vocalises et des destructions (DRAMARD, 2007). Bien souvent les destructions et les vocalises dues à cette pathologie sont mal interprétées par le

propriétaire qui comprend que le chien cherche à se venger de l'absence de son maître (PLUCHART, 2000).

Or la vengeance est une projection anthropomorphique d'un sentiment purement humain. Le maître interprète mal les signaux de communication de son chien et répond souvent par une correction que le chien ne comprend pas. Cette incompréhension ne fait qu'aggraver l'anxiété du chien.

De plus, le propriétaire peut avoir tendance à rassurer son chien en partant de chez lui avant de s'absenter. Il envoie ainsi inconsciemment différents signaux avant de partir (mettre ses chaussures, prendre ses clés...) que le chien comprend et anticipe comme signalant une absence et donc un moment anxiogène. L'ensemble de ces signaux forment un rituel que le chien détecte et qui favorise le comportement anxieux. Le propriétaire, pensant bien faire, a tendance à rassurer son chien avant de partir, comme on le ferait avec un enfant, ce qui ne fait qu'aggraver le processus anxiogène.

- **Anthropomorphisme et agression hiérarchique**

De nombreuses prérogatives de dominance sont accordées sans le savoir au chien. Par anthropomorphisme, le propriétaire pense que ce qui est bénéfique pour l'homme est bénéfique pour son compagnon.

Cette déviance anthropomorphique est dans la plupart des cas à associer à des agressions de type hiérarchique que le propriétaire n'interprète pas de la sorte et ne comprend pas.

Par exemple, PICARD cite le cas du chien qui vient se coucher sur les genoux de son maître. Ce dernier interprète cela comme une preuve d'affection, alors que ça peut tout aussi bien être une preuve de dominance.

Dans sa thèse, PLUCHART (2000) regroupe les différentes situations qui représentent un défi hiérarchique pour le chien. Si le chien est dominé, il répondra par la soumission, s'il est dominant, ces situations pourront être à l'origine d'un conflit :

- Fixer des yeux le chien
- Frictionner avec une serviette la tête, le cou, le dos
- Frictionner ou toucher les pattes
- Coucher ou pousser son dos, son cou ou sa tête
- Toucher la tête, le museau
- Mettre une laisse
- Pousser la croupe
- Enjamber le chien
- Déranger le chien quand il dort
- Pousser le chien du lit ou du fauteuil
- Correction verbale
- Correction avec la laisse

Toutes ces situations mettent le chien en situation de défi. Or le propriétaire n'en a pas forcément conscience. Si le chien est dominant, ces situations peuvent entraîner différents comportements de la part du chien :

- Grognement ou morsure
- Pousser les gens
- Placer les pattes/la tête sur les épaules des gens, sur leur tête, sur leur dos
- Chevauchement
- Bloquer les accès, particulièrement les portes
- Bloquer les instruments de correction (laisse, poignet de la personne)
- Fixer le regard, notamment avec une mydriase
- Aboier de dos
- Se coucher sur les pieds ou les jambes d'une personne
- Lécher le visage
- Taper la patte au sol lorsqu'on lui demande d'obéir

Les propriétaires qui ne connaissent pas bien le comportement canin ne comprennent pas toujours les signes de dominance et les prennent parfois à contresens, ce qui accentue la position de dominance du chien et de dominé du propriétaire.

Par exemple, après une morsure, le chien dominant va lécher la zone mordue du maître en signe d'apaisement. Le propriétaire voit ceci comme un signe « d'excuse » de son chien et va le caresser, ce qui encouragera le chien dans son comportement.

L'ignorance de certains propriétaires va faire que de multiples petites situations comme cette dernière peuvent se reproduire, confortant le chien dans sa position de dominance et le rendant de plus en plus dangereux au sein d'une famille.

- **Anthropomorphisme et ritualisation**

Deux types de pathologies peuvent survenir lorsqu'il y a une mauvaise compréhension des rituels du chien par le propriétaire (PAGEAT, 1995) :

- Anxiété de déritualisation :

Cette affection se retrouve chez les chiens adultes qui viennent de changer de groupe social. La nouvelle famille n'étant pas en mesure de comprendre les rituels du chien, celui-ci perd ses repères et n'a pas la possibilité de se faire comprendre. Le chien va développer une anxiété, présenter des réactions de retrait, montrer de plus en plus de signaux ambivalents pour la famille, des épisodes agressifs et parfois des stéréotypies. Ces chiens refusent le contact, tremblent et développent des activités substitutives comme des dermatites de léchage. Cette pathologie est due à l'impossibilité pour les propriétaires de comprendre les rituels du chien et donc à l'impossibilité de communication entre les 2 parties. En général les propriétaires n'arrivent pas à créer une relation affective avec ce nouveau chien par manque de communication.

- Syndrome du chien simulateur :

Dans ce syndrome le chien reproduit volontairement des actes qui ont accompagné un ancien état morbide et qu'il a ritualisé en raison de leur capacité à modifier le comportement de ses propriétaires. Le chien va ritualiser des comportements tels la toux, le léchage, le prurit, la prise de nourriture ou de boisson, la boiterie ou les vomissements. C'est la détresse affective des propriétaires qui donne naissance à ce rituel, le chien constate qu'il

obtient l'attention de ses propriétaires lors d'une affection qu'il a contractée et même une fois guéri, il continue d'utiliser ces symptômes pour attirer l'attention.

En conclusion, ces études montrent que chaque propriétaire se fait une certaine représentation son chien idéal. Ces représentations peuvent aller du simple chien de compagnie pour la famille à l'enfant qu'on attendait tant. Plus le chien réel est proche de cette représentation, plus le propriétaire noue une relation affective forte avec son chien et plus il aura un comportement anthropomorphique avec son chien. Enfin, on note que la prévalence des troubles du comportement est d'autant plus élevée que l'anthropomorphisme est présent.

Plusieurs problèmes ressortent lorsqu'on parle de la communication entre le propriétaire et son chien

- Le propriétaire ne connaît généralement pas bien le répertoire comportemental du chien. Il va donc mal interpréter certains signaux du chien et par conséquent l'encourager dans ses peurs, dans sa dominance ou accentuer un phénomène d'anxiété en le corrigeant alors que le chien n'est pas en mesure de comprendre ce qu'il a fait de mal.
- Le propriétaire envoie sans le savoir des signaux de communication inappropriés ou incompréhensibles pour le chien.

Toutes ces situations sont génératrices d'incompréhension dans le groupe social du chien et par conséquent de troubles du comportement.

Le vétérinaire se positionnera souvent en « avocat du diable » et pourra expliquer aux propriétaires pourquoi il ne faut pas donner à manger au chien à table, pourquoi on ne doit pas le laver tous les jours ou pourquoi il n'est pas bon pour lui de dormir avec ses maîtres. Mais une fois le statut de professionnel tombé, il est intéressant de constater que tout vétérinaire dans sa vie privée aura aussi des comportements anthropomorphiques avec son chien. En effet, le vétérinaire est aussi une personne sensible et même s'il connaît les besoins éthologiques du chien, il y aura selon sa personnalité un juste milieu entre son côté rationnel (ses connaissances) et son côté émotionnel (sa relation affective avec son chien).

Par conséquent, il ne faut peut-être pas trop diaboliser les comportements anthropomorphiques dans la mesure où ils sont normaux. A partir du moment où il y a des sentiments en jeu pour un animal, l'homme va naturellement rapprocher cette affection avec celle qu'il connaît pour les êtres humains.

Reste ensuite à l'homme de trouver un juste milieu entre des comportements anthropomorphiques qui vont être source de plaisir pour lui et son compagnon et des comportements anthropomorphiques exacerbés qui vont être à l'origine de troubles chez le chien car ils s'éloigneront trop des besoins éthologiques.

Nous parlerons ensuite des troubles du comportement résultant de l'anthropomorphisme mais gardons à l'esprit que l'anthropomorphisme n'entraîne pas systématiquement des troubles du comportement chez le chien.

III) Les troubles de comportement en lien avec la relation affective du propriétaire avec son chien

A) Le syndrome de privation

Avant d'aborder cette partie, il est important de se rappeler les étapes clés du développement comportemental du chiot :

- La période néonatale : le chiot est complètement dépendant de sa mère, le comportement maternel de celle-ci joue un rôle important dans le bon développement du chiot
- La période de transition : l'attachement du chiot pour sa mère commence
- La période de socialisation : se déroule le phénomène d'imprégnation à l'espèce, la période sensible et l'acquisition du seuil d'homéostasie sensorielle
- La période juvénile où ont lieu le détachement et le début de la hiérarchisation

Le déroulement de chacune de ces étapes aura des conséquences sur la vie future du chien. Autrement dit un problème lors d'une des phases pourra être responsable d'un problème de comportement.

1) Définition et étiologie

Le syndrome de privation se caractérise par des manifestations de peur ou de crainte vis-à-vis de certains stimuli et fait suite à un développement en milieu hypostimulant (DRAMARD, 2007 ; MEGE *et al.*, 2003).

Comme nous l'avons vu plus haut, la période dite sensible du chiot commence autour de la 4^{ème} semaine et s'étend jusqu'à 3 mois. Pendant cette période le chiot va mettre en place son seuil d'homéostasie sensorielle. Le syndrome de privation survient quand le chiot se développe dans un milieu peu stimulant et différent de celui dans lequel il va vivre par la suite. L'exemple le plus représentatif de ce syndrome est celui du chiot élevé dans un élevage calme à la campagne et qui se retrouve adopté dans une famille en ville.

2) Symptômes

On distingue différents stades dans le syndrome de privation (MEGE *et al.*, 2003) :

- **Stade I**

Les stimuli susceptibles de déclencher des réactions de peur sont peu nombreux et identifiables (voitures, pétards...). La peur peut se traduire par des réactions de fuite, d'inhibition, d'évitement, des manifestations neurovégétatives ou des agressions par irritation ou par peur.

- **Stade II**

Les stimuli susceptibles de déclencher des réactions de peur sont nombreux et difficiles à identifier. On peut observer certaines postures caractéristiques d'exploration statique (cou tendu, arrière du corps et oreilles en position basse, posture d'expectative : temps d'arrêt, antérieur levé, arrière du corps en position basse) et ceci avant toute phase d'exploration. De la même manière qu'au stade I, la peur peut se traduire par des réactions de fuite, d'inhibition, d'évitement, des manifestations neurovégétatives ou des agressions par irritation ou par peur. La prise de nourriture est en général nocturne. Le chien est incapable de s'adapter à toute modification de son environnement, la malpropreté est fréquente par peur de sortir et on observe des activités substitutives comme le léchage.

- **Stade III**

On a un tableau clinique correspondant à celui de la dépression, l'inhibition domine, il n'y a pas d'activité d'exploration ni de jeu, le chiot est prostré et se nourrit la nuit. On observe de la malpropreté voire de l'énurésie ou de l'encoprésie et des troubles du sommeil.

3) Evolution et complications

Dans quelques cas, les réactions de peur peuvent diminuer grâce au rôle rassurant des maîtres. Mais dans la plupart des cas, le syndrome persiste voire s'aggrave. Des troubles secondaires peuvent d'ajouter (MEGE *et al.*, 2003) :

- Troubles de l'apprentissage : il devient très difficile d'apprendre certaines choses aux chiens souffrant de ce syndrome. On ne pourra pas par exemple apprendre la chasse à un chien qui a peur des coups de feu, dans certains cas la propreté peut aussi être difficile à apprendre.
- Anxiété intermittente : elle est quasiment systématique dans ce trouble et se manifeste par :
 - Hypervigilance
 - Manifestations neurovégétatives
 - Agressions par peur et par irritation, elles peuvent être dangereuses car non contrôlées
 - Hyperagressivité secondaire (instrumentalisation des agressions par irritation) : c'est la complication la plus dangereuse car ces agressions peuvent être graves et l'euthanasie peut être envisagée.
- Anxiété permanente avec présence d'activités substitutives (léchage, boulimie). En vieillissant les chiens souffrant de syndrome de privation peuvent faire une dépression d'involution.
- Sociopathie : il n'est pas rare que les propriétaires de chien souffrant de syndrome de privation s'impliquent énormément pour essayer de rassurer leur chien et lui donnent de nombreuses prérogatives favorisant l'apparition de problèmes de hiérarchie.
- Désocialisation : principalement lors de la puberté, les propriétaires craignant les réactions de leur chien les privent de tout contact social.
- Hyperattachement secondaire : le maître constitue une « béquille émotionnelle » rassurante pour le chien et lui permet de s'équilibrer et de diminuer sa peur face aux dangers. Il ne faut pas chercher à rompre cette béquille émotionnelle avant d'avoir corrigé le problème initial.

4) Rôle de l'homme dans la prévention de ce trouble

Le syndrome de privation est un trouble du développement, dû à un manque de stimulation du chiot avant ses 3 mois.

En règle générale les propriétaires ne récupèrent pas leur chiot avant ses 8 semaines minimum. Par conséquent, l'éleveur et le propriétaire ont tous les deux des rôles importants à jouer dans la prévention de ce trouble.

En ce qui concerne l'éleveur, il doit être conscient que les chiots nécessitent pour leur développement d'acquérir un seuil d'homéostasie sensorielle le plus élevé possible (ROSSET, 2006). Le chiot doit être élevé dans un milieu au moins aussi stimulant que ses futures conditions de vie et avoir été mis en contact avec différents types d'individus dans le cadre de rencontres positives. PAGEAT conseille d'enrichir énormément l'environnement du chiot à l'élevage avec des objets variés, de couleurs différentes, différents bruits (poste de radio par exemple). Il conseille aussi, passé 3 semaines, d'amener les chiots en voiture, avec leur mère, pour les habituer aux bruits de la circulation. Ceci n'est possible que si la mère est elle-même familiarisée avec la voiture. Enfin, il peut être aussi bénéfique que l'éleveur mette en place des visites de l'élevage par des écoliers (PAGEAT, 1991).

Lorsque le chiot est adopté, il est important que ses propriétaires continuent de présenter une grande variété de stimuli au chiot et ne l'encouragent pas dans ses réactions de peur.

En effet, il n'est pas rare que le propriétaire, attendri par cette nouvelle « boule de poil » qu'il vient d'acquérir, ait plutôt tendance à la surprotéger. Le chiot étant mignon et petit, le propriétaire le considère comme un nouveau-né qu'il faut protéger du monde extérieur. La première erreur est souvent de limiter les sorties aux sorties hygiéniques si le chiot a peur des voitures et des bruits de la ville. Certains propriétaires cherchent aussi à protéger leur chiot des autres chiens par peur d'une bagarre ou de maladies si le chiot n'est encore pas parfaitement vacciné. Ils limitent alors la socialisation intraspécifique et interfèrent dans l'apprentissage d'une communication intraspécifique, d'autant plus que certains propriétaires ont le réflexe de porter leur chiot face à un autre chien (ce qui peut lui donner des prérogatives de dominant). Enfin certains propriétaires encouragent sans le savoir leur chiot dans des réactions de peur en le rassurant, le caressant, et en lui parlant d'une voix douce lorsque celui-ci a peur.

Le propriétaire ne pense pas agir à mal. Mais il ignore souvent qu'après 12 semaines le chiot est bien moins capable d'enregistrer de nouvelles informations dans sa banque de stimuli et il sera beaucoup plus difficile pour lui ensuite de s'adapter à de nouvelles situations.

C'est donc à la fois le rôle de l'éleveur d'informer le nouveau propriétaire lors de l'adoption du chiot, mais aussi celui du vétérinaire, lors de la première consultation vaccinale. Le vétérinaire doit poser les bonnes questions sur le comportement du chiot et essayer d'évaluer la relation qui lie le propriétaire à son animal. Une relation affective trop fusionnelle et une vision anthropomorphique du chien pousseront le propriétaire vers une surprotection de son chiot.

B) La sociopathie

1) Définition et étiologie

La sociopathie est une affection fréquente qui se définit comme étant un trouble de l'organisation sociale à l'intérieur du groupe dans lequel vit le chien (MEGE *et al.*, 2003). Elle est à relier aux troubles de la communication qu'il existe entre le propriétaire et son chien et à la nature du chien, animal social vivant en meute.

En effet, le chien vit dans un groupe social, à l'intérieur duquel est mise en place une hiérarchie stable ayant pour but d'apaiser les conflits. Le processus de hiérarchisation se met en place à partir de la 12^{ème} semaine chez le chiot et se termine à la puberté. En général à cette période-là le chiot a été adopté par une famille et la sociopathie apparaît à partir de la puberté.

La sociopathie est due à l'attribution par le maître de prérogatives de dominance au chien (alimentaire, espace, contact, sexualité) et à la conservation du contrôle de certaines situations hiérarchiques, ce qui provoque des conflits. On se trouve alors dans une situation d'incohérence sociale et hiérarchique responsable d'incompréhension et d'anxiété chez le chien. Ce dernier répond alors par des signaux de communication allant dans le sens d'une affirmation de sa place de dominant voire de l'agressivité.

2) Symptômes

Les symptômes de cette pathologie sont nombreux et peuvent être divisés en 2 catégories (MEGE *et al.*, 2003) :

- **Les conduites non agressives :**
 - Destructures en l'absence des maîtres, généralement localisées aux issues
 - Vocalises en l'absence des maîtres (en général aboiements)
 - Elimination à signification hiérarchique : selles ou urine laissées en évidence, les mâles urinent en levant la patte (parfois aussi en présence des maîtres)
 - Hypervigilance : le chien suit ses maîtres partout, semble sans cesse sur le qui-vive
 - Pseudogestation
 - Pseudo-phobie : elles ont pour but d'attirer l'attention des maîtres, les circonstances d'apparition des manifestations de peur semblent incongrues
- **Les conduites agressives :**

On parle de la « triade des sociopathies » lorsqu'on a les 3 types d'agressions suivantes :

- Agression hiérarchique : centré sur l'alimentation, le contrôle de l'espace, l'initiative des contacts et la sexualité
- Agression par irritation : le plus souvent lors d'un contexte de frustration ou de douleur (brossage, otite...)
- Agression territoriale : lorsqu'une personne étrangère entre ou sort du territoire (à différencier d'un cas de phobie sociale)

3) Evolution

Cette situation de flou voire d'incohérence hiérarchique va être à l'origine d'anxiété pour le chien. Cette anxiété va se manifester par 3 types de comportement :

- Une hypervigilance avec surveillance permanente des maîtres
- Des agressions par irritation dans un contexte de peur
- Des activités substitutives (léchage, boulimie...)

Une des évolutions possible de la sociopathie est le passage à des morsures instrumentalisées : la phase de menace n'existe plus et la morsure est plus violente (DRAMARD, 2007).

On distingue donc 2 stades de sociopathie (DRAMARD, 2007) :

- **Sociopathie de stade I ou stade réactionnel** :
 - Existence de prérogative de dominance
 - Au moins 2 des symptômes suivants :
 - Triade des agressions (hiérarchique+irritation+territoriale)
 - Marquage urinaire ou fécal
 - Chevauchement hiérarchique
 - Destruction des issues en l'absence des propriétaires
 - Pour une chienne agressions maternelles ou sur les enfants de la propriétaire
- **Sociopathie de stade II ou hyperagressivité secondaire** :
 - Mêmes éléments diagnostiques que le stade I
 - Agressions instrumentalisées

4) Rôle du propriétaire dans la sociopathie

Le propriétaire a clairement un rôle dans cette pathologie vue qu'elle est due à l'attribution de prérogatives de dominance au chien. Cette situation peut avoir lieu dans plusieurs cas :

- Méconnaissance du chien, de son organisation sociale et de son mode de communication
- Refus d'imposer des contraintes à son chien

- Chien longtemps malade que l'on cherche à protéger (la sociopathie est souvent une suite du syndrome de privation) ou chien adopté en refuge
- Peur de son chien

Voici quelques exemples où le propriétaire, sans forcément le savoir, laissera des prérogatives de dominance à son chien :

- Alimentation
 - Le chien mendie à table et obtient à manger.
- Contrôle de l'espace
 - Le chien qui dort sur le lit de ses propriétaires
 - Lieu de couchage stratégique du chien dans la maison, sur un canapé, au centre de la pièce
- Initiative des contacts :
 - Le chien vient lui-même demander les caresses et les obtient
 - Le chien pose sa patte sur les genoux de son propriétaire puis monte dessus
- Sexualité :
 - Le chien mâle qui dort dans le lit de sa maîtresse agresse le mari qui ne peut plus rentrer dans la chambre, le chien a pris la place de dominant au centre de la meute

La relation affective que le propriétaire voue à son chien peut être responsable de sociopathie. Le cas du chien substitut d'enfant en est un bon exemple. Le propriétaire donne des prérogatives de dominance à son chien car l'affection l'empêche de voir son chien en tant que chien.

IV) Etats pathologiques associés

A) L'anxiété

1) Définition et étiologie

L'anxiété est un trouble émotionnel caractérisé par un état réactionnel où l'apparition de manifestations neurovégétatives analogues à celle de la peur est fréquente et les activités substitutives exacerbées (DRAMARD, 2007).

L'anxiété se retrouve dans un grand nombre de pathologies de comportement comme l'Ha, le syndrome de privation, la dyssocialisation primaire, la sociopathie, la déritualisation ou dans un contexte de chien de remplacement. Certains troubles organiques peuvent aussi être à l'origine d'anxiété tels les dysendocrinies, la douleur ou le dysfonctionnement d'un organe sensoriel (troubles auditifs, visuels, tactiles). Mais il est parfois impossible de rattacher cette anxiété à une entité nosographique. Il faut alors chercher quels sont les différents paramètres responsables de l'anxiété. Dans les 2 cas, il faudra utiliser une thérapie comportementale et/ou des molécules appropriées pour soigner l'origine de l'anxiété.

2) Symptômes

Il existe 3 tableaux cliniques différents dans l'anxiété (DRAMARD, 2007 ; MEGE *et al.*, 2003) :

- **L'anxiété paroxystique** :
 - Manifestations neurovégétatives : tachycardie, tachypnée, diarrhées, vomissements, salivation, mictions émotionnelles
 - Crises de paniques accompagnées de manifestations périphériques de peur (tremblement)
 - Crises convulsives avec ou sans syncope
- **L'anxiété intermittente** :
 - Manifestations neurovégétatives : ptyalisme, mictions émotionnelles, symptômes digestifs tels que vomissement récurrents ou colite
 - Hypervigilance
 - Hypertrophie des comportements moteurs (chien décrit comme « agité »)
 - Agressions par irritation ou par peur
 - Activités substitutives (mais de moindre importance par rapport à l'anxiété permanente)
- **L'anxiété permanente** :
 - Diminution générale de l'activité du chien (inhibition), chien triste
 - Activités substitutives : léchage, mordillement, succion des flancs, boulimie, potomanie

3) Evolution

L'anxiété paroxystique est stable dans le temps alors que l'anxiété intermittente évolue par une instrumentalisation des agressions et une désorganisation progressive des autocontrôles. On évolue alors vers une anxiété permanente et/ou vers une dysthymie.

L'anxiété permanente peut rester longtemps stable, notamment grâce à un hyperattachement secondaire, ou évoluer vers une dysthymie ou une dépression.

Dans la plupart des cas, si la cause de l'anxiété n'est pas traitée, on observe un auto-entretien ou une aggravation de l'anxiété car les conséquences de celle-ci alimentent l'état anxieux. On observe en général une diminution des capacités d'apprentissage du chien, une altération de ses capacités de communication et un hyperattachement secondaire.

4) Rôle du propriétaire dans l'anxiété

Comme nous l'avons vu plus haut, l'anxiété est un état pathologique associé à de nombreux troubles de comportement. Mais c'est le plus souvent le propriétaire qui va générer cet état anxieux.

L'anthropomorphisme, qui comme on l'a vu est à la base de la majeure partie des problèmes de communication, va être responsable d'un cadre flou dans le groupe social du chien et va générer cette anxiété. Il n'y a rien de plus anxiogène pour un chien que de ne pas avoir de cadre et de statut hiérarchique arrêté.

Expliquer aux propriétaires quelle est la place du chien et comment mieux communiquer et lui fournir un cadre adapté est une première étape pour diminuer l'anxiété du chien, si elle n'est pas trop avancée.

B) L'hyperattachement secondaire

1) Définition et étiologie

L'hyperattachement secondaire est un attachement exagéré du chien à son maître en réaction à un autre trouble et qui agit comme une « béquille émotionnelle » pour préserver l'équilibre émotionnel d'un chien en situation de détresse (DRAMARD, 2007 ; MEGE *et al.*, 2003).

Il ne faut pas chercher à mettre en place une thérapie de détachement tant que le trouble initial n'est pas traité.

Les différents troubles pouvant être à l'origine d'hyperattachement secondaire sont (DRAMARD, 2007) :

- Le syndrome d'Hypersensibilité-Hyperactivité (Hs-Ha)
- Syndrome de privation
- Trouble de l'homéostasie sensorielle
- Dyssocialisation primaire

2) Symptômes

Les symptômes sont proches de ceux de l'anxiété de séparation et il est important de bien réaliser le diagnostic différentiel car l'origine et le traitement sont différents.

On distingue :

- **Les troubles en l'absence des maîtres** : (ils ne sont pas systématiques et peuvent être évités par la présence d'une tierce personne avec qui les contacts sont positifs)
 - Destructures : elles sont en général spectaculaires et ne concernent pas spécialement les objets touchés par la personne (anxiété de séparation) ou les issues (sociopathie).
 - Mictions, défécations : dispersées ou localisées. Elles sont conséquences d'un stress émotionnel : les selles sont souvent molles et les mictions ne sont pas réalisées contre un mobilier.
 - Vocalises : pleurs et aboiements de détresse

- **Les troubles en présence des maîtres** :

Le chien est collant, suit ses maîtres partout et demande beaucoup d'attention mais il n'a pas forcément besoin d'un contact physique permanent : la perception de la présence est suffisante pour l'apaisement.

De nombreux autres symptômes peuvent être présents selon la pathologie initiale.

3) Rôle du propriétaire

L'hyperattachement secondaire est un attachement exagéré du chien à son maître faisant suite à un autre trouble. Le chien s'appuie sur le rôle rassurant de son maître qu'il utilise comme une « béquille émotionnelle » face à un monde extérieur qu'il a du mal à appréhender sereinement.

Face à ce trouble on aura différentes réactions de la part du propriétaire. Certains propriétaires seront fatigués face à un chien qui détruit, qu'ils ne peuvent pas laisser seul et qui est toujours collant dans la maison. Dans ce type de cas le propriétaire va petit à petit se détacher de son chien et passera beaucoup de temps à le punir pour des destructions et de la malpropreté. Malheureusement cela ne fait qu'aggraver les désordres émotionnels du chien et on peut rapidement rentrer dans un cercle vicieux. D'autres propriétaires se retrouvent comme flattés de voir leur chien si attaché à eux et encouragent ce comportement en le surprotégeant. On retrouve ainsi chez certaines personnes seules des chiens souffrant de syndrome de privation sévère, agressifs, que le propriétaire va encourager dans sa pathologie en nouant une relation fusionnelle avec son chien par besoin affectif.

Dans tous les cas le propriétaire ne doit pas chercher à détacher son chien tant que le trouble initial n'est pas résolu. Mais le « recadrer » dans sa place de chien ne peut que participer à diminuer son anxiété.

Il apparaît clairement que la relation affective que le propriétaire noue avec son chien est à mettre en relation avec une vision anthropomorphique de l'animal de compagnie. Une mauvaise communication interspécifique associée à un manque de connaissance de l'éthogramme canin génère souvent des pathologies de comportement auxquelles les propriétaires ont du mal à faire face.

Mais si cette relation affective est à mettre en cause dans certains troubles de comportement, elle constitue aussi la force qui va permettre au propriétaire de s'engager dans un processus thérapeutique pour aider son chien (et parfois éviter l'euthanasie).

C'est donc au vétérinaire comportementaliste de savoir utiliser la relation qui lie le couple propriétaire-chien pour la guérison.

Une fois le propriétaire en consultation, le vétérinaire comportementaliste devra être un bon thérapeute pour faire prendre conscience au propriétaire du problème et de la nécessité de changer pour améliorer l'état de leur chien et leurs conditions de vie.

**Les conséquences
pour le vétérinaire
comportementaliste
dans la prise en
charge des troubles
du comportement**

I) Le déroulement d'une consultation comportementale

A) Matériel et objectifs

1) Matériel

La consultation doit avoir lieu dans une pièce fermée, peu encombrée. Celle-ci doit comporter des chaises pour les propriétaires et une pour le vétérinaire qui se place en face d'eux et d'une manière à voir l'ensemble de la pièce. Le chien doit pouvoir circuler librement dans la pièce et avoir à sa disposition une gamelle d'eau et des jouets.

Dans l'idéal le chien doit venir avec les différentes personnes qui vivent avec lui et ses propriétaires doivent apporter son dossier médical : carnet de santé, anciennes ordonnances, analyses... (DRAMARD, 2007)

2) Objectifs lors d'une première consultation

La première consultation doit durer au minimum 45 minutes voire une heure. Les différents objectifs de cette première consultation sont (DRAMARD, 2007) :

- Effectuer un bilan complet comportemental du chien grâce à une observation directe et un entretien avec les propriétaires
- Effectuer un examen somatique
- Tenter d'établir un diagnostic et expliquer aux propriétaires l'origine probable de ce trouble
- Présenter un pronostic en fonction du trouble et du chien, de sa taille et de l'avancée du trouble
- Convenir des objectifs d'évolution souhaités
- Proposer un traitement (thérapie et/ou médicament)
- S'assurer auprès des propriétaires de la compréhension du trouble et de leur adhésion au traitement

B) L'observation directe

L'observation directe a lieu tout le long de la consultation. Le vétérinaire doit demander aux propriétaires de lâcher leur chien pour qu'il soit libre de circuler dans la salle de consultation. Si le chien a une muselière, il faut voir s'il est possible de lui enlever pendant la consultation. Le vétérinaire doit demander aux propriétaires de ne pas interagir avec leur chien, ne pas donner d'ordre ou ne pas rechercher le contact.

Le but de cette étape est d'observer l'animal et de recueillir suffisamment d'éléments qui vont recouper l'entretien avec les propriétaires. Il faut par exemple observer (DRAMARD, 2007) :

- Les mouvements de l'animal, noter l'état de vigilance, la capacité à se poser et à s'apaiser
- L'exploration du milieu (exploration statique, non contrôlée, en étoile, sommaire...)
- Les postures
- L'état émotionnel du chien et noter les manifestations neurovégétatives de peur, leur type, leur intensité et leur durée
- Les interactions avec les propriétaires, le degré d'attachement et la prise de contact
- La prise de contact avec le vétérinaire, l'émotion et/ou l'excitation associée
- La capacité d'adaptation du chien dans un environnement nouveau
- Les autocontrôles et les mordillements

C) L'examen somatique

1) Objectifs

L'examen somatique est un temps obligatoire de la consultation comportementale car il permet de déceler une éventuelle affection organique qui contribuerait aux troubles comportementaux (affection hormonale, lésion algique, lésion neurologique...) (PAGEAT, 1995 ; DRAMARD, 2007). Cet examen doit forcément être réalisé, même si au fur et à mesure de l'entretien l'origine du trouble semble purement comportemental. Les antécédents médicaux du chien, les résultats d'éventuels analyses et examens doivent aussi être explorés lors de l'entretien.

L'examen somatique a aussi pour but de rechercher certaines affections intercurrentes qui représenteraient une limite pour l'utilisation de certains psychotropes (cardiopathies, affection rénale...) et enfin de rechercher certaines lésions témoignant de troubles émotionnels (dermatite de léchage).

Enfin, l'examen clinique est un moment de prise de contact avec le chien, il permet d'observer ses réactions avec le vétérinaire et avec ses propriétaires.

2) Moment de réalisation

Le moment de réalisation de cet examen somatique peut varier. Il peut être plus opportun de le réaliser en fin de séance pour ne pas gêner l'observation directe de l'animal si celui-ci est particulièrement anxieux (DRAMARD, 2007) ou au début de la séance si on est dans le cas d'un chien particulièrement dominant qui prend de l'assurance au fur et à mesure de la consultation (PAGEAT, 1995). Il peut aussi être réalisé à un moment où l'entretien prend une tournure improductive lorsque les propriétaires exposent un conflit affectif important sans apporter de nouveaux éléments intéressants pour l'avancement de l'entretien. L'examen du chien permet de recentrer la discussion sur le chien d'une manière neutre et de reprendre ensuite une discussion productive.

3) Eléments cliniques à recueillir

L'examen clinique se déroule normalement en examinant le chien de la tête à la queue. Certaines parties de l'examen clinique sont particulièrement riches en renseignements en comportement (DRAMARD, 2007) :

- **L'état d'embonpoint** : (à évaluer en fonction de la ration et de l'activité physique)
 - o Surpoids : boulimie, dysendocrinie
 - o Maigreur : hyporexie, dysendocrinie
- **Organes sensoriels** :
 - o Yeux : poils dégagés, affections oculaires, douleur, perception de l'environnement modifiée
 - o Oreilles : surdité, douleur lors d'otite
- **Peau** :
 - o Lésion de léchage ou de prurit : dermatose, douleur, dysendocrinie
 - o Qualité et épaisseur de la peau : dysendocrinie
 - o Qualité du pelage : qualité des soins, tolérance au brossage, dysendocrinie
- **Appareil locomoteur** : zones algiques
- **Système nerveux** : affections neurologiques

Une altération d'un de ces systèmes peut avoir des répercussions sur le comportement :

- Une dysendocrinie peut causer des troubles émotionnels
- Une altération des organes sensoriels peut engendrer une modification de la perception de l'environnement et des réactions de crainte, des agressions par irritation ou encore une modification dans les capacités de communication du chien

- Une zone algique peut entraîner des agressions par irritation
- Une affection neurologique peut entraîner une modification de la perception de l'environnement, une perte d'apprentissage, de la douleur...

L'entretien accompagnant l'examen clinique peut aussi permettre de révéler 2 types de manifestations organiques (PAGEAT, 1995) :

- **Les manifestations organiques directes**

Elles résultent de l'activation des différentes voies neurologiques qui accompagnent les réponses émotionnelles. Ces manifestations (à l'exception des mictions émotionnelles) sont pathognomoniques des états phobiques au stade préanxieux ou des états anxieux paroxystiques ou intermittents :

- **Tachycardie-tachypnée** : ce sont les 2 symptômes les plus fréquemment rencontrés dans les anxiétés paroxystiques chez le chien.
- **Dyspepsie** : elle s'exprime par des vomissements, de simples bâillements ou des éructations. Elle est associée à des anxiétés intermittentes.
- **Diarrhées** : elles sont caractérisées par une augmentation de la fréquence et du volume des selles et sont riches en mucus (type gros intestin). C'est une manifestation fréquente lors d'anxiétés intermittentes et de phobies au stade préanxieux.
- **Ptyalisme** : fréquent lors de phobies au stade préanxieux et lors de phobie des transports.
- **Mictions émotionnelles** : elles n'ont de sens que si les propriétaires rapportent qu'elles surviennent quasi quotidiennement dans l'environnement habituel du chien et peuvent être aussi bien associées au syndrome d'hypersensibilité-hyperactivité qu'à des états anxieux intermittents ou phobiques préanxieux. Ces mictions sont aussi un signe clinique classique de l'anxiété de séparation. Les dépôts d'urine observés ont toujours un volume limité (parfois que quelques gouttes), sont multiples et dispersés et toujours uniquement situés sur le sol (pas d'émission en levant la patte).

- **Les manifestations organiques indirectes**

Elles représentent les conséquences physiopathologiques des activités de substitution.

- **Granulome de léchage** : c'est une dermatose auto-infligée qui évolue avec le temps. On observe d'abord une alopecie localisée puis une lichénification et une hyperpigmentation associée à des lésions érosives et ulcératives. Cette lésion évolue ensuite en granulome. Ces lésions s'observent plus souvent sur le côté gauche, sur la face dorsale du carpe, sur le jarret voire les flancs.
- **Obésité** : dans certains cas l'obésité peut être associée à la sociopathie, à l'anxiété permanente, aux dysthymies lorsque des périodes d'anorexie, d'eurexie et de boulimie s'alternent ou lors de certains rituels. Il convient au praticien de distinguer l'obésité relevant d'un trouble du comportement ou d'autres pathologies.

- **Polyuro-polydipsie** : comme dans le cas de l'obésité, il convient pour le praticien de distinguer si ce symptôme est conséquence d'un trouble du comportement ou d'une autre pathologie à l'aide d'analyses appropriées. En comportement, ce symptôme peut être associé à certaines anxiétés permanentes, à des dépressions d'involution, à des dysthymies lorsqu'il y a alternance de normodipsie et de polydipsie ou à la mise en place de rituels gênants.

D) L'entretien avec les propriétaires

1) Objectifs

L'entretien avec les propriétaires est essentiel car il permettra de recueillir différents éléments importants (DRAMARD, 2007) :

- La description des troubles par le propriétaire, les commémoratifs et l'anamnèse.
- Les éléments relatifs aux conditions de vie du chien.
- Les éléments relatifs au développement comportemental du chien.

Pour obtenir ces informations, le vétérinaire devra savoir mener l'entretien et guider les propriétaires qui peuvent avoir tendance à manquer de précision et d'objectivité. Leur discours est souvent influencé par la relation affective qui les lie à leur chien et par l'émotion, souvent présente, lorsque les propriétaires consultent pour un problème de comportement. C'est le rôle du vétérinaire de les guider dans l'entretien, de recouper les informations et de réussir à temporairement mettre de côté le problème de comportement en question pour avoir accès aux conditions de vie du chien et à son développement comportemental.

2) Recueil des symptômes comportementaux

Le recueil des séquences comportementales doit être particulièrement précis et les éléments intéressants particulièrement le clinicien sont souvent discrets et concernent plus le déroulement d'une séquence comportementale que la nature d'un comportement isolé. Les comportements explorés peuvent être divisés en 3 groupes que nous allons décrire.

- **Les comportements centripètes**

Ce sont les comportements qui agissent directement sur le chien. « Les comportements centripètes sont des comportements qui peuvent être soit inhibés, soit hyperproduits lors de

perturbations émotionnelles ; dans ce dernier cas, ils correspondent à des activités de substitution » (PAGEAT, 1995).

Différents comportements sont à explorer :

- *Prise de nourriture :*
Elle permet aussi bien d'évaluer l'investissement affectif du propriétaire que la situation hiérarchique et l'état émotionnel du chien. Les éléments à relever sont la composition et l'heure du repas, l'appétit du chien, l'organisation du repas, l'influence de la présence des maîtres.
- *Prise de boisson :*
Les altérations de la prise de boisson sont toujours à mettre en relation avec des troubles émotionnels ou des rituels.
- *Comportements somesthésiques :*
On y retrouve les activités de substitution et les rituels.
- *Comportement éliminatoire :*
Le praticien devra relever le mode d'élimination, la quantité, la fréquence, la consistance des selles, le lieu et le moment d'émission.
- *Le sommeil :*
Le vétérinaire questionnera le propriétaire sur le lieu de couchage, la période pré-sommeil, l'organisation des cycles et la durée globale de sommeil.

- **Les comportements centrifuges**

Ce sont les comportements qui permettent au chien de modifier son environnement en agissant directement sur lui (agression) ou en recueillant des informations pour se le représenter (comportement exploratoire).

- *Les comportements d'agression :*
Le vétérinaire doit d'abord identifier le type d'agression, vérifier l'intégrité de la séquence (risque d'hyperagressivité secondaire) et vérifier le niveau de contrôle de la morsure.
- *Le comportement exploratoire :*
Le vétérinaire cherchera les modifications du comportement exploratoire telle une inhibition ou une exploration orale.

- **Les comportements mixtes**

Ces comportements vont permettre de relever des informations sur le niveau de socialisation du chien.

- *Le comportement sexuel*
- *Le comportement maternel*

3) Le développement comportemental

Il n'est pas toujours possible d'avoir ces informations en consultation, soit parce que le propriétaire ne s'en rappelle plus, soit parce que le chien a été adopté à l'âge adulte. Mais l'exploitation de ces informations est non négligeable pour établir un diagnostic.

Trois points doivent être exploités (PAGEAT, 1995) :

- **Les caractéristiques physiques du lieu de naissance :**

L'objectif sera de rechercher une discordance éventuelle entre les caractéristiques du lieu de naissance du chien et son environnement actuel. Le vétérinaire s'intéressera aux stimulations du chien pendant ses premières semaines pour évaluer son seuil d'homéostasie sensorielle, ainsi que la mise en contact avec d'autres chiens et avec les humains.

- **L'organisation des relations mère-chiots :**

Il est important de relever si les chiots ont été séparés tôt de leur mère pour déceler un éventuel trouble d'hypersensibilité-hyperactivité ou de dyssocialisation primaire.

- **Age d'acquisition du chiot :**

L'âge d'acquisition du chiot est une information capitale à obtenir dans le cas de troubles de l'attachement, de déficit d'autocontrôles et de problème d'imprégnation à l'espèce.

Tous les éléments observés pendant la consultation et les éléments recueillis de l'entretien devront être relevés sur une feuille au fur et à mesure de la consultation. Selon les vétérinaires ce peut être une feuille blanche ou une feuille pré-imprimée avec tous les éléments importants à recueillir pour ne rien oublier.

E) Diagnostic et traitement

A la fin de la consultation, le vétérinaire énonce le diagnostic ou les différentes hypothèses. Il est important de bien expliquer le trouble dont le chien souffre, les origines, la signification et les différentes évolutions possibles.

Ensuite il faut annoncer le traitement, qui peut se faire à l'aide d'une thérapie comportementale et/ou d'un traitement médicamenteux. Il faut toujours bien chercher à se faire comprendre, répéter si besoin, et voir avec les propriétaires si le traitement proposé leur semble possible. Il faut toujours bien expliquer que ce type de traitement est long, doit être maintenu sur des mois voire des années et que le rétablissement n'est pas toujours complètement possible.

Des rendez-vous de contrôle doivent être prévus régulièrement.

La consultation de comportement n'est pas une consultation de médecine classique. C'est une consultation qui dure un certain temps et où beaucoup de domaines doivent être explorés. Malgré un « schéma initial » identique à chaque consultation, le vétérinaire devra s'adapter à chaque client et poser les bonnes questions. Dès la prise de contact téléphonique, le vétérinaire devra être très attentif au discours des propriétaires et aux messages explicites et implicites qu'ils laisseront paraître. En effet, la consultation de comportement est souvent chargée en émotions et touche la vie privée du propriétaire, notamment sa personnalité et sa relation avec son chien.

II) La consultation comportementale et sa charge émotionnelle

Le propriétaire qui consulte pour un problème de comportement n'appréhendera en général pas la consultation de la même manière qu'une consultation de médecine classique. Bien souvent le client n'est pas dans son cabinet habituel mais référé par son vétérinaire et il consulte parce qu'il est face à un problème qui devient difficile voire impossible à supporter. De plus, il arrive que cette consultation soit la dernière chance du chien avant l'abandon ou l'euthanasie.

Ce sont donc des propriétaires bouleversés qui consultent car ils sont très attachés à leur chien. Les rôles d'écoute et d'empathie du vétérinaire sont donc encore plus importants que d'habitude pour avoir l'adhésion du propriétaire. En l'absence de ces qualités, le vétérinaire risque fort de faire fuir le propriétaire en le brusquant.

Lors de la consultation, trois phases plus particulièrement chargées en émotions sont à distinguer (nous nous plaçons ici dans le cadre d'une première consultation) :

- La prise de rendez-vous et le début de la consultation : le propriétaire a dû franchir un pas pour se décider à consulter et il ne sait souvent pas trop à quoi s'attendre.
- L'entretien : le propriétaire parlera de son chien et de sa relation avec lui (cette partie sera développée plus tard).
- L'annonce du diagnostic et du traitement : le propriétaire va pouvoir mieux comprendre le comportement de son chien et le changement qu'il devra effectuer pour améliorer ce dernier.

A) La prise en charge d'un client plein d'inquiétude

1) Les circonstances d'une première consultation

La présentation du client en consultation comportementale n'est pas une démarche anodine. Elle peut être conseillée par le vétérinaire traitant qui n'est pas en mesure de gérer un problème de comportement ou elle peut être de l'initiative du propriétaire directement. Bien souvent, l'initiative d'amener son chien en consultation de comportement est liée à l'affection que le propriétaire a pour son chien et au désir d'améliorer une situation difficile.

BORDIER rapporte que d'après DEHASSE on estime à 50% le pourcentage des couples « homme-chien » à problèmes et que seulement une faible part de ceux-ci font la démarche de se présenter en consultation comportementale. Ainsi, pour un même problème de comportement, la perception des familles sur l'importance de la gêne est différente. Dans certaines familles, le problème sera source d'une grande souffrance et dans d'autres il sera accepté ou diminué, consciemment ou non. Et même dans les familles où le problème du chien devient un grand handicap, la décision de consulter n'est pas systématique.

Donc même si en apparence la démarche d'aller consulter un vétérinaire spécialiste pour un problème de comportement peut être simple, elle ne l'est pas du tout en pratique.

Il faudra en premier lieu que le propriétaire se rende compte que son chien a un problème de comportement. Quand ce type de problème évolue sur une longue période, le propriétaire a tendance à nier ce problème et à se dire que son chien est comme ça et que c'est son « caractère ». Il préférera alors s'adapter lui-même et éviter les situations sources de problèmes.

Une fois le problème accepté, le propriétaire n'a pas forcément connaissance qu'il existe des vétérinaires spécialisés dans le comportement. Parfois il ira voir son vétérinaire habituel ou parlera de ce qui lui semble être un comportement anormal lors d'une consultation vaccinale. Ce dernier pourra le rediriger vers un spécialiste.

Lorsque le propriétaire sait qu'il existe des vétérinaires spécialisés, il peut nier le problème. Le fait d'aller voir un spécialiste peut concrétiser un problème que le propriétaire n'avait pas encore complètement réalisé. Il faudra alors qu'il fasse la démarche de prendre rendez-vous. Mais le fait d'aller voir un spécialiste nécessitera de mettre en place un traitement qui va changer le comportement du chien et le propriétaire devra lui-même changer de comportement. Or le changement est souvent source d'angoisse pour le propriétaire.

Enfin le propriétaire peut aussi avoir peur d'être jugé et d'être tenu responsable du comportement de son chien.

Toutes ces raisons expliquent que le vétérinaire doit avoir conscience que le propriétaire qui consulte pour un problème de comportement a souvent fait une longue démarche personnelle et qu'il peut être plein d'a priori sur la consultation ou simplement avoir peur de ce qu'on va lui dire ou du traitement proposé.

BORDIER résume en 5 points les différentes raisons qui poussent les propriétaires à passer du déni du problème à la prise de rendez-vous (BORDIER, 2000) :

- Les propriétaires ont découvert récemment l'existence de vétérinaire comportementaliste.
- Les propriétaires cherchent depuis un certain temps un vétérinaire spécialisé dans le comportement et viennent de trouver.
- Les propriétaires sont arrivés à la limite du supportable avec leur chien.
- Les propriétaires ont du faire mûrir pendant un certain temps cette idée de consulter un spécialiste.
- Les propriétaires sont contraints par une plainte officielle ou officieuse de consulter.

2) Les conséquences pour le vétérinaire comportementaliste

Au vu des circonstances entraînant la prise de rendez-vous, le vétérinaire devra faire face à différents états d'esprit :

- Des propriétaires conscients du problème et qui viennent de leur propre gré.
- Des propriétaires fatigués et désespérés face à une situation devenue intolérable.
- Des propriétaires réticents qui viennent contraints par une plainte.
- Des propriétaires réticents parce qu'on leur a dit que c'était la seule solution sans qu'ils en soient convaincus eux-mêmes.
- Des propriétaires pour qui cette solution est la dernière avant l'euthanasie, on peut alors parler d'urgence comportementale car s'il n'y a pas de résultat rapidement le chien peut être euthanasié.

Il est donc intéressant de demander en début de consultation ce qui a poussé les propriétaires à venir consulter maintenant et quel a été l'élément déclencheur. Ceci donne un premier indice au vétérinaire sur l'état d'esprit du propriétaire et lui permettra d'adapter son langage.

Pour préciser l'état d'esprit du propriétaire, la demande du motif de consultation permet aussi d'obtenir des indices. Cette partie sera développée un peu plus tard.

La prise de rendez-vous et le début de la consultation représentent une étape très importante pour le propriétaire. Par conséquent le vétérinaire devra être attentif à ses émotions et cerner rapidement son état d'esprit pour adapter son discours. Il ne faut pas perdre à l'esprit que cette émotion est à relier aux sentiments que le propriétaire a pour son chien et à la peur des conséquences de cette consultation.

Le vétérinaire devra être attentif dès le début de la consultation car c'est une étape clé et le propriétaire devra être mis le plus à l'aise possible.

B) L'annonce du diagnostic

1) Les différents niveaux de diagnostic

BORDIER distingue 3 niveaux de diagnostic différents (BORDIER, 2000) :

- Le diagnostic de premier niveau qui correspond à l'entité nosographique.
- Le diagnostic de second niveau qui représente les caractéristiques réactionnelles du chien et qui sert de base à la prescription médicamenteuse.
- Le diagnostic de troisième niveau qui concerne le groupe familial, c'est-à-dire à la fois les éléments favorables à la guérison (ressources) et les freins éventuels à la thérapie (résistance).

Ces 3 types de diagnostic sont surtout une aide pour le vétérinaire et ne sont pas formulés tels quels au propriétaire.

2) La communication du diagnostic

Dans la plupart des cas, le propriétaire qui arrive en consultation de comportement ne comprend pas le comportement de son chien. Il est dans l'ignorance, pense parfois que c'est de sa faute et l'annonce du diagnostic est parfois appréhendé.

Le but de l'annonce du diagnostic est donc d'informer le propriétaire, de lui permettre de comprendre pourquoi son chien agit comme ça et de rendre accessible cette connaissance pour qu'il ne soit plus dans l'ignorance. Ces nouvelles connaissances ont un rôle considérable dans la thérapie car le propriétaire passe d'un statut d'ignorant subissant le comportement de son chien à un statut compréhensif prêt à prendre les choses en main pour que la situation s'arrange. On parle alors de recadrage. Cette partie de l'annonce du

diagnostic a un rôle anxiolytique pour le propriétaire et permet une première modification du système mis en place avec le chien.

Le vétérinaire, par ses explications, permet au propriétaire de voir la réalité à travers de nouvelles données sur l'éthogramme canin, de rendre cette réalité compréhensible et l'ancienne absurde. L'avantage de ce recadrage est de permettre au propriétaire de partir sur de nouvelles bases et de gagner son adhésion pour la thérapie proposée par la suite.

Le recadrage est réussi lorsque le propriétaire est capable de reformuler le motif de consultation en utilisant les explications que le vétérinaire aura donné sur le comportement de son chien.

Le recadrage peut parfois être un échec quand le vétérinaire ne se met pas au niveau du propriétaire et lui donne l'impression que les connaissances sur l'éthogramme canin (et donc le comportement de son chien) sont hors de sa portée. Le discours du vétérinaire ne doit pas creuser un fossé avec le propriétaire, ni lui donner l'impression que la guérison de son chien n'est pas accessible. Pour être sûr de bien s'être fait comprendre, on peut demander au propriétaire de reformuler ce qu'il a compris.

C'est aussi lors du recadrage qu'il faut faire attention de ne pas donner l'impression au propriétaire qu'il est en tort et qu'il faut qu'il revoie toute sa manière de se comporter avec son chien. Par exemple, lorsque le chien est vu comme un substitut d'enfant, il ne faut pas dénoncer l'implication affective trop importante du propriétaire au risque qu'il ne se braque définitivement et qu'il pense qu'il doit changer toute sa relation avec son chien (BORDIER, 2000).

L'annonce du diagnostic ne doit donc pas se limiter à un mot posé sur un trouble. Grâce au recadrage, il doit être un moyen de fournir les informations nécessaires au propriétaire pour qu'il aborde le problème sous un nouvel angle. Cela lui permettra de s'ouvrir à la thérapie et aux clés que le vétérinaire lui fournira pour changer le système en place jusqu'à présent.

Enfin, il faut montrer au propriétaire qu'il n'est pas responsable du problème de son chien mais qu'il a plutôt été dans l'ignorance jusqu'à maintenant et qu'avec les bagages adaptés, il pourra avancer vers la guérison.

Mais il ne faut pas oublier que même si le diagnostic peut avoir un aspect rassurant car le propriétaire peut enfin comprendre pourquoi son chien agit comme ça, il peut aussi faire peur car il a souvent une valeur pronostique pour le propriétaire.

C) L'annonce du traitement et le contrat thérapeutique

1) Le contrat thérapeutique

« Le contrat thérapeutique est un moyen de présenter la thérapie sous la forme d'un accord tacite entre le propriétaire et le vétérinaire. Il englobe tout le processus thérapeutique, des premières prescriptions à l'arrêt de la thérapie » (BORDIER, 2000)

Le contrat thérapeutique est en quelque sorte une assurance pour le propriétaire que le thérapeute prend en compte sa demande et pour le thérapeute que le propriétaire s'engage à s'investir dans le processus thérapeutique. Ainsi propriétaire et vétérinaire peuvent travailler ensemble pour le bien être du chien.

Le contrat thérapeutique comprend (PARIS, 1998) :

- Des objectifs précis et concrets vers lesquels progresser.
- Le nombre de séances et la durée de la thérapie pour éviter de décevoir le propriétaire et qu'il sache à quoi s'attendre.
- Les tâches que le propriétaire devra effectuer, énoncées clairement.
- Les causes possibles d'échec.
- Les indices permettant d'évaluer le degré d'avancement de la thérapie.
- Les risques de mise en œuvre de la thérapie sont évalués (en cas de chien dangereux par exemple).
- L'accord du propriétaire sur tout ce que le vétérinaire propose dans la thérapie.

Le traitement des troubles de comportement est long et demande souvent beaucoup de courage et d'investissement pour les propriétaires. Le contrat thérapeutique permet de celer une alliance entre le vétérinaire et le propriétaire pour motiver ce dernier, l'encourager et l'investir encore plus. Il permet au vétérinaire d'exposer clairement les objectifs et les contraintes afin de se protéger de toute déception. C'est aussi une manière de détecter tôt toute forme de résistance venant du propriétaire, ce qui aurait à terme entraîné l'échec de la thérapie.

2) Le traitement

Les prescriptions du vétérinaire seront de 2 types :

- **La thérapie comportementale** :

Elle doit permettre un changement durable des habitudes du propriétaire vis-à-vis de son chien tout en respectant les attentes du propriétaire. Le vétérinaire doit fournir les éléments nécessaires au propriétaire pour qu'il induise lui-même ce changement. Selon la relation qu'il existe entre le propriétaire et son chien, l'application de la thérapie comportementale est l'étape la plus difficile, que ce soit dans la réalisation ou dans le maintien sur la durée. Il est parfois difficile au propriétaire de comprendre qu'il faut changer certaines choses et remettre le chien à sa place de chien. Le vétérinaire devra alors user des bons mots et d'une bonne manière de communiquer pour faire comprendre que c'est pour le bien du chien et pour faire en sorte que le propriétaire lui-même prenne conscience de la nécessité du changement.

- **La prescription médicamenteuse :**

La prescription médicamenteuse est parfois difficile à accepter pour le propriétaire qui a peur soit de « droguer » son chien soit de ne plus le reconnaître. Le vétérinaire pourra aussi se heurter à des propriétaires qui ont déjà dû prendre des antidépresseurs ou autres psychotropes et qui refuseront de donner ces médicaments à leur chien. Il est quand même important de mettre en place un traitement médicamenteux, en expliquant notamment qu'ils soulagent l'animal et bien souvent aussi son propriétaire. En effet ils vont efficacement combattre certains états psychologiques tels l'anxiété ou la dépression ou atténuer certains comportements gênants comme l'agressivité ou les destructions. Ils permettent d'avoir un effet rapide sur des comportements que bien souvent les propriétaires ne supportent plus et cet argument suffit souvent à les convaincre. Parfois l'effet du médicament est tellement spectaculaire que certains propriétaires refusent de l'arrêter ou se relâchent au niveau de la thérapie comportementale. Il est important d'expliquer aux propriétaires que l'effet du médicament n'est pas suffisant et que la thérapie comportementale et la prescription médicamenteuse sont complémentaires.

Le médicament permet aussi la mise en confiance du propriétaire car il représente une preuve matérielle de la prise en charge du chien par le vétérinaire, à l'opposé de la thérapie comportementale qui peut paraître, à tort, moins concrète.

3) Les difficultés rencontrées par le vétérinaire

Le propriétaire qui vient en consultation de comportement est souvent dans une situation émotionnelle délicate à gérer. Ce sont souvent des propriétaires très attachés à leur chien, qui ont supporté pendant longtemps une situation difficile et qui sont maintenant au bout de leur seuil de tolérance.

Cette consultation reste donc leur dernier recours mais ils n'ont pas forcément réfléchi aux conséquences et au fait qu'ils allaient devoir changer certaines choses et mettre en place un traitement long pour que leur chien change aussi de comportement. Par conséquent, la relation qu'ils liaient avec leur chien va changer, et bien souvent ils ont peur d'être moins aimés de leur compagnon.

C'est le rôle du vétérinaire de préparer le mieux possible le propriétaire au changement pour que celui-ci soit efficace et durable.

Nous verrons plus tard les stratégies de communication qui peuvent aider le vétérinaire.

L'annonce du traitement doit se faire sous la forme d'un contrat thérapeutique qui engage le vétérinaire et le propriétaire et permet de donner une certaine assurance aux deux parties pour mener le traitement à bien.

Le premier contact et l'annonce du diagnostic et du traitement sont des étapes clés que le vétérinaire devra gérer avec le plus d'empathie possible étant donné la charge émotionnelle que peut contenir ce type de consultation. Cette charge émotionnelle est à relier à la relation affective qui lie le propriétaire à son chien et ne pas la prendre en compte risque de rendre impossible toute alliance entre le propriétaire et le vétérinaire et donc inefficace le traitement prescrit.

L'importance émotionnelle de ce type de consultation à la différence d'une consultation de médecine générale impose pour le vétérinaire une observation minutieuse du propriétaire et de sa relation avec son chien.

III) Typologie du propriétaire et sa relation affective avec son chien

Lorsque le vétérinaire comportementaliste reçoit un couple maître-chien, il est face à un système complexe qu'il devra analyser selon différents angles :

- Initialement, le propriétaire vient pour que le vétérinaire traite son chien d'un trouble du comportement. Le vétérinaire doit donc analyser le comportement du chien.
- Pour mettre en place un traitement adapté, efficace et réalisable par le propriétaire, le vétérinaire doit identifier quel type de propriétaire il a en face de lui pour pouvoir s'adapter à lui, le comprendre, le conseiller au mieux et faire en sorte que le propriétaire soit complètement réceptif à ses conseils.
- Parallèlement à l'analyse des troubles du chien et à celle du propriétaire, le vétérinaire doit bien sûr prendre en compte la relation affective qui lie le propriétaire à son chien pour adapter la thérapie.

Le vétérinaire a donc 3 entités à prendre en compte, indissociables les unes des autres : le propriétaire, le chien et la relation qui les lie.

A) Le propriétaire

Nous avons vu précédemment comment appréhender le trouble comportemental du chien lors d'une consultation de comportement. Parallèlement à ce trouble, le vétérinaire doit s'appliquer à comprendre la personnalité du propriétaire car le traitement du chien dépendra aussi du propriétaire.

Le vétérinaire n'ayant pas de formation en psychologie humaine, certaines études répertoriant les « typologies des clients » peuvent l'aider à cerner le propriétaire venant en consultation avec son chien.

Les typologies présentées ci-dessous sont tirées d'études en psychologie humaine et utilisées en médecine vétérinaire générale. Mais elles peuvent tout aussi bien s'appliquer en comportement.

1) Typologie du client selon sa personnalité

Sachant qu'il y a autant de personnalités différentes que de personnes différentes, essayer de classer les clients selon leur personnalité n'est pas aisé.

Pour nous aider à identifier la personnalité du propriétaire, on peut s'aider d'une classification de René LE SENNE qui a déterminé 8 types de personnalité et qui sert aujourd'hui de base à la caractérologie (GIORDANO, 2002).

Cette classification se fait à partir de 3 facteurs fondamentaux :

- **L'émotivité**

Une personne émotive est une personne facilement troublée voire bouleversée par une émotion. Une personne non émotive est une personne difficilement impressionnée et déstabilisable.

- **L'activité**

Une personne active est une personne qui aime agir, à l'inverse d'une personne non-active qui agira toujours contre son gré. L'actif est énergique et efficace alors que le non actif est plutôt oisif et indolent.

- **La secondarité**

La secondarité se définit par « le profond retentissement des émotions et des actions sur la conscience » (GIORDANO, 2002). Chez un secondaire les circonstances ne provoquent pas une réaction immédiate mais différée et prolongée dans le temps. A l'inverse, quelqu'un de primaire sera vif et spontané et s'adaptera facilement et rapidement aux nouvelles situations.

A partir de ces 3 tendances psychologiques, un arbre peut être réalisé en combinant les tendances et pour définir 8 types de personnalités.

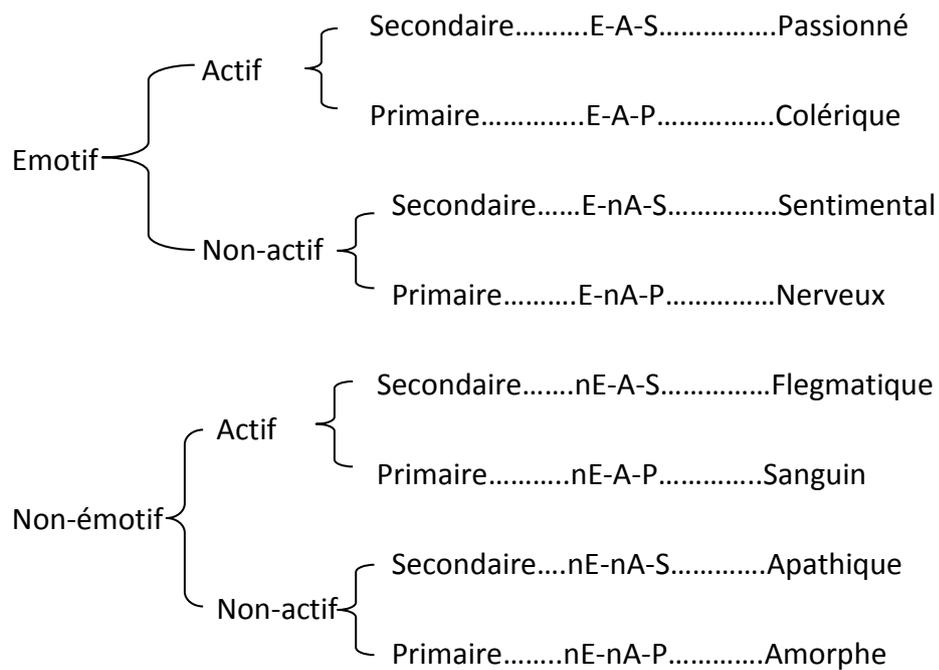


Figure 1 : Les 8 types de personnalités de LE SENNE (GIORDANO, 2002)

Le passionné est « un ambitieux qui réalise », il est organisé, déterminé, très exigeant et dominant. Il expose les objectifs à atteindre et veut des réponses claires et précises. Son style est classique. Sa valeur maîtresse est l'œuvre à accomplir.

Le colérique est spontané, opportun et inconstant. Son style est fantaisiste et un peu désordonné. Il reste toujours disponible, généreux, amical, enthousiaste et dynamique. Pour lui, il faut agir avant tout. Sa valeur maîtresse est l'action.

Le sentimental est « un ambitieux qui reste au stade de l'aspiration ». Il est calme, réfléchi et sa timidité le rend vulnérable. Il est maladroit et recherche la sécurité et la confiance totale. Son style est doux et harmonieux. Sa valeur maîtresse est l'intimité.

Le nerveux est un artiste, créatif, impulsif, ludique, bavard et original. Il est d'humeur variable. Son style est très singulier voire excentrique. Sa valeur maîtresse est le jeu.

Le flegmatique est un individu respectueux des principes, méthodique, persévérant et responsable. Il peut paraître froid et n'exprime jamais ses sentiments. Il reste toujours très poli et sollicite souvent un raisonnement rigoureux, logique, avec des arguments pertinents. Son style est très soigné et sobre. Sa valeur maîtresse est la loi.

Le sanguin est extraverti, charmeur, adaptable et très souple d'esprit. Sa diplomatie et son grand sens pratique sont ses alliés. Son style est très voyant. Sa valeur maîtresse est le succès social, il a besoin d'être reconnu. Il aime prendre des initiatives et ne supporte pas d'être contredit.

L'apathique est conservateur. Il est constamment replié sur lui-même, peu bavard, pensif, indécis. Il ne se sent à son aise que dans un environnement paisible et rassurant. Son style est décontracté et naturel et sa valeur maîtresse est la tranquillité.

L'amorphe a bon caractère mais se révèle assez indifférent. Il est marqué par son oisiveté et sa paresse, il est soumis à l'instant présent. C'est l'impulsion qui le pousse. Son style est naturel et sa valeur maîtresse est le plaisir.

Suite à ces différents types de personnalités, GIORDANO a essayé d'identifier le type de chien qui correspondrait le mieux aux différents types de personnalités.

Tableau III : Type de chien idéal en fonction du type de personnalité (GIORDANO, 2002)

	Caractère du chien	Exemple de race
Le passionné	Vif, déterminé, discipliné	Chien de chasse
Le colérique	Chien actif, volontaire et têtu	Chien de terrier
Le sentimental	Sensible, affectueux	Cavalier King Charles
Le nerveux	Indépendant et farouche	Chien loup
Le flegmatique	Obéissant, franc, fidèle	
Le sanguin	Séducteur, communicatif, social	Caniche nain
L'apathique	Calme, doux, aimable	Levrette italienne
L'amorphe	Placide, plaisant	Basset Hound

Ce tableau ne donne bien sûr que des exemples mais il souligne le fait que l'on peut essayer d'associer à un type de client un type de chien.

On peut donc essayer de mettre en relation les différents types de personnalité des propriétaires à leurs besoins. Par exemple, on peut en déduire que le client flegmatique (actif-non émotif-secondaire) sera selon le contexte plus attentif et plus attaché aux techniques et à la démarche diagnostique et thérapeutique. Le client sanguin (actif-non émotif-primaire) sera peut-être plus sensible aux idées nouvelles et aux grandes théories.

2) Typologie du client selon ses besoins

Une autre classification peut être réalisée en partant des différents besoins et motivations des clients. Pour mieux répondre à leurs attentes, il est important pour le vétérinaire de distinguer les différents besoins auxquels il doit répondre. Cette classification servira surtout en clinique mais peut être utile à connaître en comportement.

Ainsi, d'après JEANNEY et LAFON, on peut donc distinguer 4 types de clients en fonctions de 4 besoins fondamentaux (JEANNEY ; LAFON, 2000) :

- Le **promouvant**, représenté par un besoin de reconnaissance. C'est un client de nature expansive voire théâtrale qui nécessite un effort d'écoute particulier. En effet, ce type de client est dominant, il parle beaucoup et il ne faut pas l'interrompre ou le contredire. L'argumentation du vétérinaire doit donc se faire en douceur et doit

donner l'impression au client que c'est lui qui prend l'initiative de l'acte. Le prix n'est en général pas un élément fondamental pour lui et le côté innovant d'un produit peut constituer un atout. Il se décide rapidement si on réussit à le séduire en le flattant discrètement.

- Le **contrôlant**, représenté par un besoin de réalisation de buts et d'accomplissement personnel. Ce type de client est formel, dominant mais peu expansif. Il est difficile de lui faire adopter un avis contraire à celui qu'il avait déjà. Il est de type synthétique, exigeant et ne s'embarrasse pas de détails. Le vétérinaire doit lui exposer rapidement le cas et les objectifs à atteindre, sans hésitation. Si les arguments sont décisifs, les critères thérapeutiques précis et les réponses à ses questions claires, l'adhésion est gagnée rapidement.
- Le **conciliant**, représenté par un besoin affectif. Toutes ses relations sont basées sur de l'affectif. Pour obtenir l'adhésion thérapeutique, il faudra créer avec lui un climat chaleureux et paisible. Ce genre de client appréciera qu'on lui demande des nouvelles de son animal et de ses proches. Le conciliant est expansif et il est parfois nécessaire de reformuler sa demande pour recentrer le sujet sur le médical.
- L'**analysant**, représenté par un besoin de sécurité et de précision. Il faudra donc exposer la situation en détails, documents à l'appui. Ce type de client est très réfléchi et il ne doit pas être bousculé lorsqu'il s'agit de prendre une décision. Il est souvent peu expansif, formel et très respectueux des traditions. Il apprécie courtoisie et absence de familiarité mais il préférera connaître le praticien pour lui accorder sa confiance. Si le vétérinaire respecte ce besoin de précision, l'adhésion thérapeutique sera acquise.

La qualité de la communication entre le vétérinaire et le propriétaire dépendra donc en partie de la capacité du vétérinaire à cerner la personnalité et les motivations de celui-ci.

Ceci n'est pas facile pour le vétérinaire, d'autant plus que dans la plupart des cas il n'a pas reçu de formation adaptée, et qu'à côté de cette tâche il a aussi un rôle à jouer auprès de l'animal. Mais avec un peu d'entraînement, cela lui permettra d'améliorer son relationnel avec le propriétaire et de mieux cibler ses besoins pour adapter le traitement du chien.

3) Découvrir la démarche du propriétaire

Les outils présentés ci-dessus aideront le vétérinaire à cerner caractère et besoins du propriétaire, ce qui est essentiel pour gagner sa confiance et lui proposer un traitement adapté. Mais en comportement plus qu'en médecine générale, certaines questions clés sont aussi importantes à poser au début de la consultation.

La première question qui vient tout naturellement au vétérinaire comportementaliste sera « qu'est-ce qui vous amène ? ». Ceci permet bien sûr d'obtenir le motif de consultation mais aussi de voir ce que le propriétaire attend et de cerner son état d'esprit. En effet, différentes réponses peuvent être envisageables, en voici quelques exemples (BORDIER, 2000) :

- Une réponse claire et nette : « j'aimerais laisser mon chien seul chez moi sans qu'il aboie et dérange tout le voisinage ».
- Une réponse très réductrice : « il n'aime pas qu'on l'embête » pour sous-entendre que le chien a déjà mordu à plusieurs reprises.
- Une réponse fondée sur une fausse interprétation du comportement du chien : « mon chien se venge en détruisant mes affaires lorsque je le laisse seul ».
- Une réponse floue et s'éloignant du problème du chien pour s'étendre à la vie du propriétaire.

De cette réponse le vétérinaire va pouvoir avoir une première idée de l'état d'esprit du propriétaire, de ses attentes et de la relation affective qu'il lie avec son chien.

Pour étudier l'approche du vétérinaire vis-à-vis d'un propriétaire qui vient consulter pour un problème de comportement, nous pouvons nous intéresser aux études de MALAREWICZ, psychiatre, qui ont été réalisées en psychologie humaine. Il peut en effet être intéressant de les étendre à notre sujet dans le cadre du couple vétérinaire-propriétaire.

MALAREWICZ, souligne l'importance des premières questions posées au patient, ici donc au propriétaire. Selon lui, lorsque le propriétaire prend un rendez-vous, il effectue une démarche auprès d'un professionnel et il considère souvent que la démarche suffit, et que c'est ensuite au professionnel d'effectuer le reste du travail pour sa guérison (MALAREWICZ, 1996).

C'est alors au vétérinaire de transformer cette démarche en une demande précise. MALAREWICZ propose alors de poser au propriétaire les quatre questions suivantes pour cibler sa demande :

- *Qu'attendez-vous de moi ?*

Cette question peut entraîner 2 types de réactions tout à fait opposées : soit une surprise totale car le propriétaire ne s'imaginait pas une entrée en matière directe et formulera difficilement sa demande, soit une réponse claire et précise, souvent réductrice du problème, dans le cas où le propriétaire ait déjà anticipé cette question

ou ait déjà demandé de l'aide auprès d'autres professionnels (vétérinaire ou éducateur canin)

Cette première question a pour but de montrer au patient que le travail sera fait à deux et découlera d'un échange et non d'une simple analyse du vétérinaire.

- *Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour tenter de trouver une aide quant au problème dont vous me parlez aujourd'hui ?*

Cette question permettra au vétérinaire de voir ce qui a déjà été fait et ce qui a marché ou non.

- *Combien de temps me donnez-vous pour vous aider ?*

Cela permet de donner au vétérinaire un ordre d'idée du temps que le propriétaire est prêt à lui accorder, de recadrer celui-ci s'il pense pouvoir résoudre le problème en trop peu de temps et cela fera ensuite partie du contrat thérapeutique.

- *Quel sera pour vous le premier changement pertinent ?*

Ceci permet d'aborder 2 points différents : d'abord l'idée de changement, pour appréhender ce que le propriétaire veut définitivement changer, et l'idée de pertinence pour voir ce qui aurait particulièrement du sens pour lui. Ceci permet aussi de faire comprendre au propriétaire qu'il ne doit pas s'attendre à ce que tout change du jour au lendemain mais qu'il y aura une évolution progressive et que c'est important d'apprécier aussi les petits changements.

Il faut aussi demander au propriétaire comment il en est venu à consulter un vétérinaire comportementaliste, si cette décision est la sienne et si cela fait longtemps qu'il y réfléchit. Ceci permettra au vétérinaire d'évaluer si le propriétaire est complètement ouvert à la consultation, si cette consultation est vue comme un dernier espoir ou non et s'il est ouvert au changement.

MALAREWICZ en médecine humaine et BORDIER pour les vétérinaires, soulignent le fait qu'en plus de la demande initiale du patient, il y a souvent une demande « cachée », officieuse, qu'il faut savoir décrypter. Ceci demande souvent plusieurs rendez-vous et nécessite un climat de confiance entre le vétérinaire et le propriétaire. Par exemple, la demande énoncée peut être « mon chien est dangereux avec les gens et je ne veux pas qu'il le soit » et la demande cachée sera « je veux que le vétérinaire me confirme que je n'ai pas failli à mon rôle d'éducateur et que mon chien est taré » (PARIS, 1998). Le vétérinaire devra essayer d'identifier l'influence du chien fantasmatique dans l'inconscient du propriétaire et les conséquences sur la relation entre le propriétaire et son chien. Cette recherche permettra d'adapter la thérapie et de permettre le succès du traitement.

MALAREWICZ (1996) souligne que cette demande cachée ira dans le sens du « non-changement », d'où l'importance de savoir la décrypter.

Ainsi, dès le début de la consultation, certains éléments sont mis à disposition du vétérinaire pour cerner la volonté et le potentiel du propriétaire pour aller vers la guérison. L'analyse du propriétaire va un peu plus loin que dans une consultation de médecine générale dans la mesure où le propriétaire va être l'outil principal du traitement. Le vétérinaire devra donc user de talents de psychologue pour analyser la personnalité du propriétaire et ses motivations.

B) La relation affective du propriétaire avec son chien

Lorsque le chien et son propriétaire viennent en consultation, le chien se retrouve en milieu inconnu et hostile. Que ce soit les odeurs laissées par d'autres chiens, le lieu et la présence de personnes inconnues ou le stress communicatif du propriétaire, le chien est confronté à des éléments stressants. Selon le chien, le stress sera plus ou moins important, certains vont être parfaitement à l'aise, d'autres manifesteront des comportements de peur, de phobie, d'agressivité ou d'inhibition complète.

Dans cette situation, le seul élément source de réconfort pour le chien est son propriétaire. Ainsi, le vétérinaire se trouve dans une situation idéale pour évaluer le lien affectif que le propriétaire a avec son chien.

1) Ce qui se voit lors de la consultation comportementale

- **Avant l'entrée dans la salle de consultation**

A l'arrivée à la clinique, certaines observations peuvent déjà être réalisées. Certains chiens réagissent avant même l'entrée dans la clinique en tirant sur la laisse, en sautant sur leur propriétaire, en aboyant... On peut aussi évaluer la proximité entre le chien et son propriétaire, s'il marche au pied ou de manière désordonnée, collé à son maître ou en tirant sur la laisse.

L'entrée de la clinique étant souvent riche en odeurs, on peut aussi observer si le chien en arrivant a tendance à explorer toutes ces odeurs ou s'il est tellement paniqué qu'il cherche surtout à fuir.

L'extérieur de la clinique peut aussi être un test pour observer la réaction du chien lorsque la laisse est confiée à un tiers et que le propriétaire s'en va.

En salle d'attente, il est aussi intéressant d'observer les attitudes du chien et de son propriétaire.

Certains chiens vont se coucher calmement et attendre ou explorer l'environnement à proximité autant que la laisse le permet. D'autres, plus stressés, ne vont pas se coucher mais constamment rechercher l'attention de leur propriétaire, les regarder, mettre la patte sur leur genou ou monter dessus. Il est alors intéressant d'observer comment le propriétaire répond à ces demandes d'attention. Certains propriétaires vont ignorer leur chien, mais le cas est rare. Certains seront agacés et vont rejeter leur chien, mais il y a quand même regard et/ou prise de contact. Enfin, certains propriétaires essaient de rassurer leur chien en les caressant, leur laissant l'accès aux genoux, en gardant un contact permanent avec leur chien et en leur parlant doucement. Ce type de comportement peut s'apparenter à celui d'un parent qui essaie de rassurer un enfant, mais semble encore plus accentué car on peut penser qu'un parent va expliquer la situation à un enfant, celui-ci va comprendre et se calmer. Le propriétaire pensera que le chien ne peut pas comprendre et va constamment le rassurer par contact, parole et regard. Finalement, ce genre de réaction du propriétaire ne calme pas le chien et le conforte souvent dans ce sentiment de peur, ce qui accentue encore plus la réaction de protection du propriétaire. En clinique, il arrive même que certains propriétaires soient ensuite réticents à amener leur chien se faire soigner car ils pensent que cela stresse trop leur animal (MEGE, 2009).

- **En consultation**

Comme nous l'avons vu plus haut, il est nécessaire de demander au propriétaire de lâcher son chien pendant la consultation. Cela permet de voir le comportement du chien, s'il explore ou non la salle, et le type d'exploration : est-ce que le chien revient rapidement vers son maître ou est-ce que le chien a un mode d'exploration statique ou en étoile.

Le praticien doit aussi observer les demandes d'attention de la part du chien vers son propriétaire et les réponses de ce dernier. Ceci permet d'évaluer si le propriétaire est assez détaché de son chien pour ne pas répondre constamment à ses demandes d'attention.

On peut aussi observer que certains propriétaires ont constamment besoin d'un contact avec leur chien : ils prendront leur chien sur leurs genoux, auront une main sur eux lorsqu'il est assis à côté, l'appelleront constamment, ou jetteront régulièrement des regards sur lui (MEGE, 2009).

2) Ce qui se déduit de l'entretien

Pendant l'entretien, différentes données dans le discours du propriétaire pourront nous donner des indices quant à sa relation avec son chien :

- **Le nom du chien :**

Il n'est pas rare d'avoir en consultation des chiens portant un nom d'humain. Cette façon anthropomorphique de nommer son animal témoigne d'une relation plus parent-enfant que propriétaire-chien et place le chien comme substitut d'enfant. Ceci est important à noter, notamment pour les consignes de thérapie comportementale.

Il faut aussi noter les surnoms que les propriétaires donnent à leur chien en plus de leur nom. Ainsi on pourra entendre des petits noms affectifs tels « mon trésor », « mon bébé » ou autre qui placent aussi le chien comme enfant de la famille ou qui sous-entend que le chien est fragile et que c'est le devoir du propriétaire de le protéger.

- **Le lieu de couchage du chien :**

Il est important de savoir où dort le chien, d'abord pour recueillir les symptômes comportementaux, comme on l'a vu plus haut, mais aussi pour savoir pourquoi. Est-ce que le chien dort dans le lit parce qu'il l'impose au propriétaire par menace ou est-ce parce que le propriétaire souhaite que le chien dorme avec lui ? Certains propriétaires ont du mal à l'admettre mais ils recherchent eux même la proximité avec leur chien, d'où l'importance des bonnes questions et de ne pas juger le propriétaire pour qu'il se sente libre de donner des informations.

- **La nourriture :**

Certains propriétaires prennent plaisir à cuisiner pour leur chien ou souhaitent que leur chien mange en même temps qu'eux, à table avec eux ou la même chose qu'eux.

Malgré certains indices évidents, le discours du propriétaire n'est pas toujours facile à démêler car non objectif, conséquence d'une dimension émotionnelle importante à prendre en compte.

Ceci peut être un obstacle pour avoir des informations précises sur le trouble du chien, le propriétaire aura souvent tendance à s'éparpiller et à exprimer un ressenti plus que des faits. Nous allons donc exposer quelques techniques d'entretien qui peuvent être utiles autant pour recueillir les symptômes comportementaux que pour analyser la relation entre le propriétaire et son chien.

C) Quelques techniques d'entretien

1) Le « commérage organisé »

Comme il a été signalé plus haut, il est bien que toute la famille du chien vienne à la consultation de comportement pour que le vétérinaire puisse avoir une vue entière de l'environnement du chien et de « l'ambiance familiale ».

Lorsque cela est possible, le « commérage organisé » est une technique qui consiste à interroger un des membres de la famille pour savoir ce que pense l'autre membre de la famille avec des questions type « Que pense Mme quand le chien fait ça ? » (BORDIER, 2000). Cette technique permet d'accéder aux différentes représentations des membres de la famille entre eux.

2) L'écoute interprétative

L'écoute interprétative consiste à « traiter en temps réel les informations divulguées par le propriétaire » (BORDIER 2000), c'est-à-dire émettre des hypothèses à partir des dires du propriétaire puis les tester dans la foulée à l'aide de nouveaux indices dévoilés au fur et à mesure.

3) La méta-communication

La méta-communication est une méthode pour faire ressortir les émotions des gens avec des phrases du type : « j'ai l'impression que je vous ai choqué » ou « qu'est-ce qui vous gêne dans ce que je viens de dire ? » (BORDIER, 2000). Le vétérinaire peut ainsi avoir directement accès aux émotions des gens. Il s'agit en fait de communiquer sur la communication qu'il y a en cours (PARIS, 1998).

4) La règle des 4 R

La règle des 4R est une clé pour installer un climat de confiance et de compréhension entre le vétérinaire et le propriétaire (PARIS, 1998).

- **Recontextualiser**

« L'expérience montre que l'examen attentif d'une situation délicate apporte plus d'informations que l'examen rapide de plusieurs situations difficiles » (PARIS, 1998). Il ne faut pas hésiter à recentrer régulièrement le client un sujet précis parfois gênant et dont le propriétaire parle moins facilement, plutôt que de se noyer dans un flot d'informations moins intéressantes si le débat n'est pas recentré.

- **Résumer**

Résumer permet de faire une synthèse à différents moments de la consultation des propos du propriétaire et de voir si on les a bien compris. Cela permet aussi au vétérinaire de faire une pause, de synthétiser les informations et de faire un tri parmi toutes les données afin d'y réfléchir et de voir comment guider la suite de la consultation.

- **Renforcer**

Le vétérinaire doit dans la mesure du possible renforcer les dires du propriétaire, au moins dans la première partie de la consultation pour l'encourager à parler et ne pas le contredire. En effet, si le propriétaire a l'impression de se heurter à un mur et d'être contredit à chaque fois qu'il parle, il risque de se replier sur lui-même et ne plus donner d'information.

De plus, le renforcer dans ses choix (« vous avez bien fait de venir ») permet de le rendre plus sûr de lui.

- **Reformuler**

Utiliser la reformulation tout au long de la consultation et l'utiliser aussi bien pour le vétérinaire que pour le propriétaire est capital pour voir si le vétérinaire et le propriétaire se comprennent bien.

Premièrement, le vétérinaire doit constamment reformuler les propos du propriétaire, d'abord pour s'assurer qu'il les a bien interprétés, ensuite pour voir si le propriétaire appuie ses propos ou s'il les modifie. En effet, lorsqu'on reformule des propos, il peut arriver que le propriétaire se rende compte que ce n'était pas exactement ce qu'il voulait dire et que finalement ça ne colle pas vraiment à sa vision des choses ou alors qu'il a des éléments à rajouter. En pratique, lorsque le vétérinaire reformule les propos du propriétaire, on remarque que cela permet souvent d'obtenir des informations plus précises.

Deuxièmement, le vétérinaire doit constamment demander au propriétaire de reformuler ce qu'il a compris de la consultation, notamment à la fin lorsqu'il s'agit de la thérapie comportementale. Cela permet de vérifier que le propriétaire a bien compris la consultation et le traitement et de voir si l'alliance est solide entre les 2 protagonistes.

Toutes ces techniques sont importantes à maîtriser pour obtenir les informations souhaitées et pour renforcer la confiance entre le vétérinaire et le propriétaire. Ceci permettra par la suite le succès de la thérapie grâce à l'adhésion maximale du propriétaire au traitement.

Plus que dans toute autre consultation, le vétérinaire doit avoir des bases en psychologie humaine autant qu'en comportement canin. La thérapie comportementale ne peut être bien choisie sans avoir préalablement cerné un minimum le propriétaire et sa relation affective avec son chien. En effet, la relation affective qui lie le propriétaire à son chien va être le principal élément de résistance au changement car le propriétaire aura peur qu'en changeant, son chien l'aime moins. L'entretien va donc permettre au vétérinaire d'analyser le terrain avant de proposer une thérapie comportementale.

IV) La mise en place d'une thérapie comportementale

A la fin de la consultation, le vétérinaire doit expliquer au propriétaire si le chien souffre d'un trouble du comportement ou non et quel traitement il doit mettre en place. Comme nous l'avons vu, le traitement se compose la plupart du temps d'une prescription médicamenteuse et d'une thérapie comportementale.

Pour élaborer une thérapie comportementale, le vétérinaire va utiliser différents outils qu'il adaptera au couple propriétaire-chien pour réduire le trouble du chien et éliminer les comportements gênants. L'objectif est de proposer « le minimum de changements efficaces » pour qu'ils soient bien compris et réalisables par le propriétaire. Dans l'idéal le vétérinaire proposera 3 à 5 consignes comportementales pour que le propriétaire ne soit pas submergé par les informations (DRAMARD, 2007).

Les changements à apporter seront donc peu nombreux et sont en général des petits exercices concrets qui ne donneront pas l'impression au premier abord au propriétaire de changer sa relation avec son chien.

Pour mettre en place cette thérapie comportementale, le vétérinaire devra préalablement avoir parfaitement pris connaissance du système qu'il a en face de lui :

- Le propriétaire
- Le chien
- La relation affective liant le propriétaire à son chien

Une confiance mutuelle doit s'installer progressivement entre le propriétaire et le vétérinaire pour que la thérapie comportementale puisse être mise en place avec succès. On parle « d'alliance thérapeutique ».

A) L'alliance thérapeutique

L'alliance thérapeutique est indispensable entre le vétérinaire et le propriétaire en consultation de comportement. Pour le succès du traitement, le vétérinaire est dépendant de la confiance que le propriétaire voudra bien lui accorder.

La mise en place de l'alliance thérapeutique se fera tout le long de la consultation et même dès la prise de rendez-vous téléphonique (BORDIER, 2000). Elle constituera le ciment de la collaboration vétérinaire-propriétaire et inclut que :

- Le vétérinaire montre au propriétaire qu'il a pris acte de sa demande.
- Le vétérinaire doit pouvoir accéder à l'histoire et à la réalité du propriétaire (perception des problèmes du propriétaire selon sa propre vision).
- Le vétérinaire doit amener le propriétaire à s'investir dans la thérapie et à amorcer le changement.

Pour que cette alliance soit permise, le propriétaire doit être totalement en confiance face au vétérinaire. Cette confiance se travaille et il est important pour le vétérinaire de connaître les bases de la communication.

B) Installer un climat de confiance

1) Le cadre de la consultation

La salle de consultation joue un rôle important pour installer un climat de confiance. Elle doit être confortable et propice à la discussion. A l'inverse d'une consultation de médecine générale, où la salle devra avoir « un aspect médical » avec une table de consultation et du matériel médical, la salle du vétérinaire comportementaliste doit plutôt être agencée pour favoriser la discussion et adaptée pour recevoir un chien qui restera libre dans la salle en ayant à sa disposition jouets, eau, etc... Il ne faut pas oublier que la consultation dure au minimum 45 minutes, d'où l'importance que le propriétaire et le chien s'y sentent à l'aise. Par exemple, il faut penser qu'une table entre le thérapeute et le client peut mettre en avant un clivage client/docteur qui n'est pas recherché dans ce type de consultation.

Des études en psychologie ont montré que l'environnement du client influençait beaucoup le contenu de son discours (BORDIER, 2000). Même si ce type d'étude n'a pas été réalisé chez les vétérinaires comportementalistes, on peut facilement extrapoler ces résultats. Il a été noté par exemple que la distance entre le vétérinaire et le propriétaire avait une influence sur le contenu du discours du propriétaire. Une distance trop importante entre le vétérinaire et le propriétaire est interprétée comme un abandon du vétérinaire et

inversement un rapprochement trop important est interprété comme une intrusion du vétérinaire dans l'espace du propriétaire. Par exemple, lorsqu'une consultation est menée par 2 comportementalistes, le premier se trouvant en face du propriétaire et posant la plupart des questions, et le second plus éloigné en retrait et n'intervenant que rarement, on remarque que le propriétaire utilise différemment les 2 thérapeutes. En effet, il va préférentiellement révéler des informations descriptives sur le comportement de son animal au thérapeute le plus proche alors qu'il détaillera les informations susceptibles d'induire un jugement préférentiellement au thérapeute plus éloigné. Le propriétaire aura donc besoin d'une certaine distance avec le thérapeute pour pouvoir se livrer complètement, mais une trop grande distance pourra donner l'impression d'une mauvaise prise en charge.

2) Le comportement du vétérinaire

Pour favoriser l'installation d'un climat de confiance, le vétérinaire doit respecter certaines règles :

- **Utiliser un langage accessible** (BORDIER, 2000)

Il faut que le propriétaire ne soit pas intimidé par le vétérinaire et qu'il ait le sentiment d'être dans une discussion d'égal à égal et de parler le même langage. Ceci permet au propriétaire de se sentir assez à l'aise pour parler librement et se faire comprendre.

C'est donc au vétérinaire de s'adapter au propriétaire, en tenant compte de son niveau affectif, culturel et social.

- **Favoriser la position basse** (BORDIER, 2000)

Adopter une position basse dans une conversation consiste à ne pas chercher à démontrer une quelconque supériorité sur l'autre. Le vétérinaire devra donc préférer faire répéter le client, sous-entendre qu'il ne comprend pas et rester perplexe dans certaines situations pour finalement mettre le propriétaire en position haute. Cette technique a un côté manipulateur car c'est en adoptant la position basse que le vétérinaire arrivera à faire prendre l'initiative du changement au propriétaire. Ainsi, il le poussera à agir dans tel ou tel sens en lui soumettant des idées d'une façon telle qu'il pensera les avoir trouvées tout seul.

Cette technique permet aussi de pousser le client à parler et à réagir, de le faire sortir de sa réserve. Il passe d'un statut « passif de demandeur » à « actif d'interlocuteur ».

- **Savoir écouter le client** (VAN DER BEEK, 2002)

Il est important que le propriétaire se sente écouté et qu'il sente que le vétérinaire s'intéresse à ce qu'il dit, peu importe si c'est en relation avec le problème qui l'amène ou non. La plupart des propriétaires apprécient que le vétérinaire s'intéresse à leur vie, leur travail ou leurs vacances, et dans le cadre d'une consultation de comportement ça ne peut que permettre de mieux cerner le propriétaire et l'environnement du chien.

Qui dit écouter le propriétaire dit être très attentif à tout ce qui se dit, il s'agit de ne pas demander plusieurs fois la même chose parce qu'on a oublié, car en général le propriétaire s'en rend compte et cela donne une impression de négligence.

- **L'empathie** (BORDIER, 2000)

« Faire preuve d'empathie, c'est se montrer chaleureux, compréhensif, concerné par les problèmes d'autrui » (BORDIER, 2000). Elle consiste pour le vétérinaire à accéder aux émotions du propriétaire en les ressentant avec lui. C'est un travail difficile qui demande beaucoup de compréhension et qui nécessite de se mettre constamment à la place du propriétaire pour identifier ce qu'il a pu ressentir dans telle ou telle situation.

Par contre, il ne faut pas confondre empathie et sympathie, le vétérinaire doit comprendre son client et non l'apprécier. Il faut aussi éviter pour le vétérinaire de rapprocher les situations vécues par le propriétaire à sa propre expérience. En effet, le vétérinaire pourrait être tenté d'associer les sentiments et l'expérience du propriétaire à son histoire.

C) Principe de la thérapie comportementale

Une fois que l'alliance thérapeutique est mise en place et solide, le vétérinaire va pouvoir expliquer le principe de la thérapie comportementale. Comme nous l'avons signalé plus haut, il s'agit en général de 3 à 5 petits exercices ou consignes que le propriétaire devra réaliser ou suivre avec son chien. Même si ça peut être le cas, le vétérinaire ne doit pas absolument pas dire explicitement au propriétaire qu'il est responsable du trouble de son chien et qu'il va devoir changer sa relation avec son chien pour le guérir. L'intérêt de la thérapie comportementale est de donner des outils concrets au propriétaire qui amélioreront l'état du chien tout en changeant son rapport avec son propriétaire.

Il peut s'agir par exemple de simples consignes d'éducation, d'expliquer les principes de récompense et de réprimande, apprendre la marche en laisse ou certains ordres de base pour « cadrer » un chien qui n'a aucune structure hiérarchique dans le groupe social. On peut aussi utiliser une thérapie de détachement en donnant comme consigne de ne pas répondre aux sollicitations du chien ou de le repousser quand il se colle dans les cas d'hyperattachement (DRAMARD, 2007).

Dans tous les cas, la thérapie comportementale demande un changement dans les habitudes du propriétaire, et comme tout changement d'habitude, il est difficile à accepter et à réaliser. Mais dans ce cadre-là, nous avons en plus une dimension affective à prendre en compte. Le vétérinaire devra faire face à des résistances et le plus souvent le propriétaire aura peur que son chien l'aime moins. Certains seront aussi persuadés que leur chien n'écouterait pas et ne réaliserait pas les exercices demandés. Enfin, dans les cas de thérapie de détachement il peut être très difficile pour le propriétaire de repousser son chien ou de lui

apprendre à rester seul et cette réticence est ressentie par le chien ce qui ne fait qu'aggraver son anxiété.

Pour conclure, même la prescription de quelques exercices qui seront de prime abord anodins va vite apparaître pour le propriétaire comme une atteinte de la relation qu'il noue avec son chien et pourra vite, comme beaucoup de changement, l'effrayer.

La réussite de la thérapie comportementale sera la clé de la guérison chez le chien souffrant de troubles de comportement. Mais toute thérapie comportementale demande un changement, que ce soit un simple changement d'habitude ou un bouleversement du couple propriétaire-chien. Il sera souvent difficile à réaliser et à faire durer dans le temps. C'est au vétérinaire comportementaliste de donner au propriétaire les outils nécessaires pour initier lui-même son changement, et ceci ne peut se faire avec succès et dans la durée sans prendre en compte le lien existant entre le propriétaire et son chien.

V) Les clés d'une thérapie comportementale réussie

Selon Dehase, l'objectif d'une consultation de comportement est « de mettre les compétences du vétérinaire psy au service de celui qui consulte afin de l'aider à déterminer ses propres objectifs et ses propres stratégies de changement » (DEHASSE, 2006). C'est donc au vétérinaire de donner au propriétaire toutes les cartes nécessaires pour initier un changement, en prenant en compte la relation qui le lie à son chien et en faisant en sorte qu'il soit durable et positif pour le couple propriétaire-chien. Ensemble, vétérinaire et propriétaire doivent rétablir un équilibre devenu instable.

En général, la plus grande peur vient des conséquences du changement. Dans cette situation, où une relation affective est en jeu, la résistance vient du fait que le propriétaire a peur que son chien ne l'aime plus. Ce sera au vétérinaire de donner au propriétaire les moyens de ce changement.

A) Première étape : informer

1) Les besoins éthologiques du chien

Lorsque le vétérinaire explique le principe de la thérapie comportementale au propriétaire, celui-ci verra différentes consignes visant à changer certaines habitudes qu'il avait avec son compagnon. Dans certaines thérapies, comme par exemple une thérapie de détachement, le propriétaire peut penser que son chien sera plus malheureux et l'aimera moins à cause du détachement visé par la thérapie. C'est à ce moment-là que le vétérinaire doit informer le propriétaire des besoins éthologiques du chien pour qu'il puisse comprendre ce qui ne convenait pas à son compagnon jusque-là. C'est le « recadrage » dont nous avons parlé précédemment. Il concernera :

- La méconnaissance des besoins éthologiques du chien
- L'anthropomorphisme
- Les problèmes de communication

Tous ces paramètres sont bien entendu à relier entre eux.

Le vétérinaire devra donc intervenir à ces différents niveaux en informant le propriétaire.

Il n'est pas rare de constater que beaucoup de propriétaires ne connaissent pas le répertoire comportemental du chien et ne savent pas distinguer un comportement normal d'un comportement anormal. Selon les cas, le vétérinaire devra donc justifier certains comportements ou expliquer pourquoi certains sont anormaux ou pathologiques.

Il est aussi fréquent de devoir expliquer que certains comportements sont devenus pathologiques car les conditions de vie du chien ne respectent pas ses besoins éthologiques. C'est le cas par exemple d'un chien qui ne sort pas assez ou qui ne rencontre jamais d'autres chiens. Le vétérinaire devra alors aussi expliquer au propriétaire que ce qui lui semble normal à lui ne l'est pas pour un chien qui a certains besoins.

Le vétérinaire expliquera au propriétaire pourquoi certaines idées relèvent plus de l'anthropomorphisme que de la réalité et en quoi ceci génère des problèmes de communication.

2) La relation affective : d'obstacle à alliée

Donner au propriétaire des informations de base sur les besoins éthologiques du chien va lui permettre d'avoir un œil nouveau sur sa relation avec son chien. Il pourra ainsi mieux comprendre pourquoi certains comportements qu'il avait avec son compagnon pouvaient

être source d'incompréhension interspécifique et donc pourquoi sa relation avec son chien était génératrice de troubles de comportement.

Ainsi, une relation affective « obstacle » à la guérison car basée sur une méconnaissance du chien se transformera en relation affective « alliée » car elle sera la principale motivation à la thérapie comportementale. En effet, un propriétaire s'engageant dans un processus de guérison avec son chien le fera d'abord parce qu'il aime son animal, ensuite car les comportements pathologiques sont devenus trop gênants. En cas de découragement dans la thérapie, la phrase que le propriétaire se répètera sera « c'est pour son bien » ou « c'est parce que je l'aime ».

Néanmoins, même s'il est très important de recadrer le propriétaire dans ses connaissances et dans sa relation avec son chien, il ne faut pas oublier d'être prudent avec le regard que l'on peut avoir sur les réactions anthropomorphiques. Elles peuvent être nécessaires pour le propriétaire et faire partie intégrante de sa relation avec son chien. Il faut donc expliquer et démentir toutes idées anthropomorphiques responsables d'incompréhension et de trouble de comportement mais accorder au propriétaire celles qui ne sont pas néfastes au chien.

Un propriétaire informé sera un propriétaire beaucoup plus apte à changer ses habitudes une fois qu'il comprend pourquoi et ce qu'il doit changer. Il suffit de peu pour que la relation affective que le propriétaire avait nouée avec son chien ne soit plus un obstacle mais la motivation première pour la thérapie.

C'est pour cette raison que l'on dit qu'il faut que le vétérinaire fournisse les moyens au propriétaire de changer. Le changement est un processus personnel qui doit être de l'initiative du propriétaire. Le vétérinaire ne peut que lui donner les moyens en l'informant et à l'aide d'une stratégie de communication adaptée.

Pour explorer certaines pistes de stratégie du changement, nous nous intéresserons au psychiatre Malarewicz dont nous extrapolerons ses théories à l'utilisation en consultation de comportement.

B) 5 règles de la communication en faveur d'un changement

Selon MALAREWICZ (MALAREWICZ, 1996), le thérapeute a 5 règles à suivre pour faciliter l'initiative du changement chez le patient. Même si ces règles concernent la thérapie en humaine, nous pouvons les extrapoler dans le cadre du couple vétérinaire-propriétaire.

1) Les différentes positions

Comme nous en avons déjà parlé plus haut, MALAREWICZ défend l'utilisation de la position basse du thérapeute. Selon lui, la position basse est paradoxalement une position de pouvoir et la plus efficace pour pouvoir convaincre autrui. La position basse est celle de celui qui ne fait rien, qui ne s'engage pas, qui ne montre rien et qui ne prend alors pas le risque de se tromper. A l'inverse, la position haute est celle de celui qui sait mieux, qui peut mieux et qui comprend mieux. Dans une interaction, il y a toujours une personne en position basse et une en position haute. Si le thérapeute prend la position basse, il incite son patient à avoir la position haute.

2) Les deux types de relation

Selon MALAREWICZ il y a 2 types de relations possibles entre le thérapeute et son patient :

- **La relation symétrique :**

Les 2 interlocuteurs sont pris dans une escalade symétrique selon 3 modalités :

- Les 2 interlocuteurs cherchent à atteindre la position la plus basse possible
- Les 2 interlocuteurs cherchent à atteindre la position la plus haute possible
- Plus l'un des interlocuteurs cherche à avoir une position haute, plus le second recherche une position basse ou inversement

Dans ces trois cas de figure, on observe un appauvrissement du contenu de la communication.

- **La relation complémentaire :**

Les 2 interlocuteurs mettent en commun leurs moyens et leur position pour parvenir à un même but. Dans ce cas la conversation devient beaucoup plus constructive et les positions sont complémentaires.

3) Les différents types de langage

Lorsque nous communiquons avec le client, nous avons trois niveaux de communication (SANTANER, 2004) :

- Le verbal (les mots que nous utilisons)
- Le para-verbal (intonation, rythme, volume et articulation)
- Le non-verbal (gestes, mimiques, regard)

Paradoxalement, le verbal et le para-verbal représentent seulement 35% du message.

Le non-verbal comprend :

- Les gestes : en particulier les mouvements des bras et des mains.

- Le regard : regarder son interlocuteur est une manière de communiquer et de montrer qu'on est attentif à ce qu'il dit.
- La distance : classiquement comprise entre 45 et 180cm, une distance trop importante peut donner l'impression d'une fermeture à la communication.

Dans le cadre de la consultation, il est important pour le vétérinaire de maîtriser sa communication non-verbale pour qu'il y ait congruence entre ce qu'il dit et ce qu'il montre. Ainsi, le corps va donner une certaine image de notre relationnel avec le propriétaire.

De même, le vétérinaire doit être attentif à la communication non-verbale du propriétaire. Ce type de communication est un bon indice pour le vétérinaire car c'est souvent par le langage non verbal que se transmettent préférentiellement les émotions.

MALAREWICZ (1996) souligne lui aussi l'importance du langage non verbal :

- **La distance** : inconsciemment lorsque 2 protagonistes parlent, ils vont mettre en place une certaine distance entre eux qui, en général, leur conviendra à tous les deux. Mais dans certains cas de souffrance émotionnelle, la distance sera difficile à mettre en place car elle sera différente pour les 2 protagonistes, soit trop intrusive, soit laissant une impression d'abandon. C'est au vétérinaire de s'adapter à la distance de son patient.
- **Les gestes autocentrés** : ce sont tous les mouvements qui mettent en jeu la main et une autre partie du corps ou un vêtement. Ils peuvent être interprétés différemment selon le contexte :
 - Gène passagère, repli sur soi
 - Temps de réflexion supplémentaire avant de reprendre le cours de la discussion
 - Ressourcement à but anxiolytique

Lorsqu'il remarque en consultation une augmentation du nombre de ces gestes, le vétérinaire doit interpréter ceci comme l'expression d'une émotion en rapport avec la conversation actuelle.

- **Les gestes régulateurs** : ce sont tous les commentaires non verbaux concernant les propos émis par autrui (par exemple l'acquiescement par un mouvement de tête). Ils permettent d'acquiescer ou de contredire le discours de l'interlocuteur. Il est intéressant de noter dans une conversation s'il y a adéquation entre la communication verbale d'un des interlocuteurs et la communication non-verbale de l'autre interlocuteur, cela permet de voir si chacun prend en compte le message de l'autre.

Il faut souligner que le vétérinaire ne doit pas laisser paraître d'émotions dans son discours ni laisser passer de messages sous-entendant un jugement ou qu'il y a des bonnes ou mauvaises réponses aux questions qu'il peut poser. Le vétérinaire se doit de rester neutre.

4) Les logiques

- **La logique linéaire** vise à établir un lien plus ou moins immédiat entre la cause et son effet. Cette logique permet de situer dans le temps et de manière chronologique la cause et l'effet et d'appréhender les articulations entre les différentes actions. Ceci permet aussi de découper un phénomène en différentes séquences. Cette logique semble donc plus « abordable » mais selon Edgar MORIN (sociologue et philosophe) elle ne suffirait pas pour expliquer la complexité de l'être humain.
- **La logique non linéaire** propose « l'interchangeabilité des causes et des effets ». Selon cette logique, tout effet a lui-même un effet sur la cause et devient alors une cause à son tour, de telle manière que les causes et les effets échangent leurs rôles pour former une boucle. On distingue alors :
 - Les boucles de rétroaction positives, qui amplifient le phénomène auquel elles participent par le fait que l'effet favorise sa propre cause. On arrive alors à une situation de redondance sans fin.
 - Les boucles de rétroaction négatives, où l'effet régule certains éléments de la séquence qui le précède.

Ces boucles ont l'avantage de concerner le présent et non une évolution dans le temps et permettent d'avancer vers un but.

5) L'action

MALAREWICZ distingue enfin 2 types d'action, agir et réagir. Il insiste sur le fait que le thérapeute doit garder l'initiative de l'action et agir plutôt que réagir.

Tableau IV : les 5 règles de la communication (MALAREWICZ, 1996)

	+	-
POSITION	Basse	Haute
RELATION	Complémentaire	Symétrique
LANGAGE	Non-verbal	Verbal
LOGIQUE	Non linéaire	Linéaire
ACTION	AGIR	REAGIR

MALAREWICZ conclue donc que le thérapeute se doit de rester autant que possible dans la partie gauche du tableau. En extrapolant au couple vétérinaire-proprétaire, nous pouvons dire que le vétérinaire doit :

- Adopter une position basse
- Mettre en place une relation complémentaire plutôt que symétrique avec le propriétaire
- Décrypter le langage non-verbal du propriétaire et maîtriser le sien
- Réfléchir selon une logique non linéaire plutôt que linéaire
- Agir plutôt que réagir

C'est ainsi une manière pour le vétérinaire de s'assurer de la maîtrise du changement pour l'autre et du non-changement pour soi-même, donc la victoire dans la négociation.

C) Les étapes de l'initiation au changement

Selon MALAREWICZ (1996) et d'après le tableau ci-dessus, l'interlocuteur qui se situe plutôt dans la partie gauche du tableau augmente ses chances de remporter une négociation alors que celui qui se situe plutôt dans la partie droite risque de perdre la négociation.

Cependant, dans le cadre du couple vétérinaire-proprétaire, le propriétaire a naturellement plus tendance à se placer dans la partie gauche du tableau, en se mettant lui-même en position basse et en établissant une relation complémentaire (demande d'aide). Il mettra aussi plus facilement le vétérinaire dans la partie droite du tableau, en le plaçant en position haute et en recherchant une logique linéaire dans le comportement de son chien.

Cet équilibre précieux entre la partie droite et la partie gauche du tableau revient alors à l'équilibre entre le non-changement et le changement du propriétaire. Le vétérinaire devra alors pousser le propriétaire vers la droite pour lui montrer ce qu'il peut faire. Alors seulement il pourra entamer un processus de changement.

Le propriétaire passera alors par plusieurs étapes avant un changement effectif (MALAREWICZ, 1996) :

- **Je peux changer :**

Avant tout changement effectif, il faut que le propriétaire accepte de montrer qu'il croit en un changement possible. Ceci est difficile car il sait que cette étape « l'engage » pour la suite et il aura tendance à se dire que le changement n'est pas possible (ce qui est paradoxal car il vient demander de l'aide pour changer une situation devenue trop gênante).

- **Je peux prendre la décision de changer :**

Après l'idée de changer, l'action...en aucun cas cette décision doit venir du vétérinaire mais du propriétaire lui-même.

- **Je peux décider de changer :**

Le propriétaire doit décider lui-même de ce qu'il change dans son existence, le vétérinaire doit juste lui fournir tous les éléments de choix nécessaires.

- **Je change :**

Spontanément, le propriétaire arrivera à cette étape si les précédentes ont été bien menées.

D) Les axiomes du changement

MALAREWICZ (1996) propose 13 axiomes du changement que le thérapeute doit avoir en tête pour guider son interaction avec le patient.

Dans le cadre de notre étude du vétérinaire comportementaliste et du propriétaire, nous nous intéresserons seulement à 11 axiomes.

Axiome 1 : Le changement est un processus

Cet axiome permet de rappeler qu'un changement n'est pas immédiat et spectaculaire mais qu'il s'échelonne dans le temps et dans la vie de l'individu et va même au-delà de la thérapie. La thérapie est plus à considérer comme « un rite de passage » générant un changement qui se prolonge ensuite.

Axiome 2 : le changement est un processus saltatoire

Le changement ne se manifeste pas par une progression homogène et régulière. Il se fait par sauts suivis de phases de plateaux temporaires où il n'y a pas de changement.

Axiome 3 : le changement est un processus d'apprentissage

Dans le contexte thérapeutique, la plupart des propriétaires souffrent d'un besoin excessif de contrôler leur relation avec leur chien. Le processus de changement nécessite l'apprentissage d'un lâcher-prise pour s'ouvrir au changement.

Axiome 4 : le changement est un processus complexe

MALAREWICZ distingue 4 types de phénomènes existants :

- Les phénomènes simples qui sont soumis à une logique linéaire.
- Les phénomènes compliqués qui sont soumis à des logiques linéaires et non-linéaires et où les limites de notre connaissance sont connues.
- Les phénomènes complexes, aussi soumis à des logiques linéaires et non-linéaires mais où les limites de notre connaissance sont inconnues, une partie du phénomène nous échappe complètement.
- Le chaos, soumis uniquement à la logique non-linéaire, avec une amplification très rapide du même phénomène.

La notion de complexité est intéressante car elle permet de comprendre que le vétérinaire ne peut pas tout maîtriser dans sa relation avec le propriétaire. Par conséquent, le vétérinaire reste assez libre de ses actions et peut laisser un peu libre cours à sa créativité. De plus, comme le changement est un processus complexe car mêlé de logique linéaire et non-linéaire, il ne peut se résoudre que dans la complexité. Il en résulte que le vétérinaire devra user de techniques de logique linéaire et non-linéaire dans sa thérapie.

Axiome 5 : il n'est pas de demande de changement sans manœuvre visant au non-changement

Cet énoncé ne fait que reprendre l'ambivalence du changement dont nous avons déjà parlé et du paradoxe de la démarche officielle visant au changement et de la demande cachée visant au non-changement.

MALAREWICZ illustre ce principe par la phrase : « Aidez-moi à changer, mais ne touchez à rien ! ».

Axiome 6 : il n'est de changement que spontané

Les seuls changements valables dans la négociation sont ceux qui surviennent spontanément de la part du propriétaire. Les buts de la thérapie donneront au propriétaire les moyens de changer spontanément. Mais comme « il n'est de liberté sans contrainte », le vétérinaire donnera par ses prescriptions, les contraintes nécessaires au propriétaire pour qu'il ait la liberté de changer.

Axiome 7 : le problème est moins le problème immédiat que ce qui devra être assumé lorsque le problème sera résolu

Le blocage du propriétaire vient souvent de ce qu'il devra assumer ensuite une fois que le problème officiel sera résolu. Il anticipe les étapes du changement.

Axiome 8 : il s'agit moins de donner des solutions que de permettre que celles qui sont déjà connues soient utilisées

Axiome 9 : plus un système est complexe, plus il est facile d'y introduire un processus de changement

Plus la situation est complexe, plus il est facile d'introduire un petit changement significatif qui rapprochera la situation de l'équilibre. C'est encourageant car cela signifie que ce n'est pas parce que le vétérinaire a une situation très complexe à gérer que le processus sera long et fastidieux, c'est au vétérinaire d'apporter la petite touche pertinente pour permettre une avancée positive et un processus de changement curatif.

Axiome 10 : plus un système est simple, plus il est difficile d'y introduire un processus de changement

Plus le système est simple, plus il sera susceptible de résister au changement.

Axiome 11 : rien n'est jamais acquis

Cela signifie que les changements ne sont pas stables dans le temps et peuvent être constamment remaniés. Ils doivent être sans arrêt entretenus pour devenir durables.

E) « Guide de conduite » vis-à-vis du changement

Face au début d'un processus de changement, le vétérinaire se doit de respecter certaines règles utiles (MALAREWICZ, 1996) :

- **Cacher les objectifs :**

La transparence vis-à-vis de ses objectifs peut fragiliser le vétérinaire face à un propriétaire résistant car il est beaucoup plus difficile de résister à des finalités que l'on ignore.

- **Utiliser la résistance du propriétaire :**

Plus une résistance est solide plus elle est évidente et plus il est facile de la contourner. Il faut donc apprendre à utiliser ces résistances.

- **Utiliser les paradoxes de la situation :**

Face à certaines situations paradoxales ou absurdes dans lesquelles les propriétaires peuvent se trouver, le vétérinaire peut utiliser d'autres paradoxes pour faire réagir le propriétaire. Par exemple face à un chien « substitut d'enfant » qui dort dans le lit de ses propriétaires, le vétérinaire peut demander « et où dorment vos enfants ? » et « que diriez-vous s'ils voulaient dormir avec vous tous les soirs ? ». Bien souvent cela permet de mettre en avant l'absurdité de la situation aux propriétaires (le chien a plus de privilège que les enfants).

- **Etre perçu comme un être à la fois rigide et souple :**

Il faut être rigide dans sa science et dans sa méthodologie mais souple dans ses prises de position.

- **Toujours « sauver la face » du propriétaire :**

Il est très important que le vétérinaire permette toujours au propriétaire de garder la tête haute et l'estime de soi. Entre autre, le propriétaire doit toujours être maître de ses choix et ne jamais avoir l'impression que ceux-ci sont dictés par le vétérinaire.

- **Savoir quitter la thérapie au bon moment :**

Le vétérinaire doit savoir quitter la thérapie ni trop tôt (ce qui risquerait de réduire à néant les efforts faits jusqu'à présent et de laisser un sentiment d'abandon), ni trop tard (pour éviter le phénomène de dépendance). Ainsi le propriétaire apprend à continuer les progrès seul par la suite.

Lors des consultations de comportement, le vétérinaire accueille un couple propriétaire-chien. Le chien souffre d'un trouble du comportement et le propriétaire vient demander au vétérinaire de faire quelque chose pour arranger ce comportement gênant. Mais souvent, cela revient à changer quelque chose dans la relation entre le propriétaire et son compagnon. Le vétérinaire devra alors utiliser les bases de la psychologie du changement pour induire des modifications dans le couple propriétaire-chien.

La principale règle à retenir sur le changement est que le vétérinaire ne doit pas l'imposer au propriétaire mais lui faire prendre conscience que ce changement est nécessaire et possible et qu'il a les clés en mains pour le déclencher.

VI) Du suivi à la fin de la thérapie

Après la première consultation, des consultations de contrôle doivent être effectuées régulièrement (toutes les 4 à 8 semaines au début).

Elles permettent d'évaluer l'amélioration de l'animal par observation directe et grâce à l'entretien avec le propriétaire et de voir si d'éventuels effets secondaires aux médicaments n'entravent pas la bonne évolution de la thérapie.

En cas d'absence ou de mauvaise évolution, la consultation de contrôle permet de rapidement revoir le diagnostic et le traitement (DRAMARD, 2007).

Lors de ces suivis, l'entretien avec le propriétaire ne doit pas être négligé et est très important pour évaluer l'effet de la thérapie comportementale et son degré de réalisation.

Le vétérinaire devra questionner le propriétaire sur l'application de la thérapie comportementale et lui demandera si ça lui a semblé difficile, comment le chien a réagi, ce qui a posé problème et ce qui était facile. Il devra aussi s'intéresser aux ressentis du propriétaire par rapport à la nouvelle situation, s'il est satisfait, réticent, enclin pour continuer... la liste de questions est longue mais les principaux points à aborder concernent :

- L'application de la thérapie comportementale.
- Les résultats.
- Le ressenti du propriétaire sur l'évolution depuis la dernière consultation et sur sa vision de la suite.

Il est important qu'à toutes les consultations de contrôle le vétérinaire continue d'être observateur et d'analyser le propriétaire, ses sentiments, sa relation avec son chien et de noter les évolutions.

Est-ce que la relation se rééquilibre ? Est-ce que le propriétaire est satisfait de ce changement ? Regrette la situation d'avant ? Est-ce difficile pour lui d'appliquer les consignes et est ce qu'il pourra continuer sur la durée ?

Le vétérinaire devra parfois adapter la thérapie lorsqu'elle n'a pas été correctement réalisée ou la maintenir ou la compléter lorsqu'elle a été suivie avec succès. Ses ajustements doivent toujours être faits en fonction des dires et des ressentis du propriétaire et de l'évolution depuis la dernière consultation.

Les consultations de suivis doivent rester fréquentes tant que la situation n'est pas stable puis s'espacent lorsqu'elle évolue de manière satisfaisante. Des suivis téléphoniques peuvent aussi être réalisés pour contrôler la bonne évolution.

Lorsque les résultats sont satisfaisants et que le vétérinaire juge que la situation est suffisamment stable pour que le propriétaire maintienne le bon équilibre dans sa relation avec son chien, les rendez-vous peuvent s'arrêter. Des contrôles téléphoniques peuvent être réalisés même un an après le dernier rendez-vous.

Conclusion

Mes observations en consultation de comportement m'ont permis de prendre conscience de l'importance de la mise en place d'une relation de confiance et de l'empathie dans le dialogue entre le vétérinaire et le propriétaire du chien souffrant de troubles du comportement.

Nous avons montré dans cette étude que la nature de l'homme et la domestication du chien permettent aujourd'hui à l'homme de construire avec son compagnon une relation affective très forte.

Celle-ci peut, lorsqu'elle est poussée à l'excès, être source de réactions anthropomorphiques exacerbées et de problèmes de communication dans le couple propriétaire-chien, voire de troubles du comportement. Dans ces cas-là, le propriétaire devra alors faire appel au vétérinaire comportementaliste pour la prise en charge de ces troubles.

Ce travail explore certaines pistes afin d'avoir une relation propriétaire-vétérinaire optimale et de mieux prendre en charge les troubles du comportement. La relation affective que le propriétaire noue avec son chien devra être prise en compte dans la thérapie comportementale proposée et doit constituer l'aide principale pour le vétérinaire et le propriétaire pour la guérison. Il n'y aura donc pas un type de thérapie adapté à un type de troubles, mais une thérapie adaptée à chaque couple propriétaire-chien.

Ce travail souligne enfin les qualités humaines que doit avoir un vétérinaire comportementaliste et les notions de communication et de psychologie nécessaires pour mener avec succès la consultation avec le propriétaire et ainsi avoir la meilleure prise en charge possible du chien.

Thèse de Mlle VINCENT Emilie

Professeur Jean-Luc Cadoré
Département des Animaux de Compagnie
Le Professeur responsable
Médecine Interne
VetAgro Sup campus vétérinaire (SA)

Le Président de la thèse

Le Directeur général
VetAgro Sup

Par délégation
Pr F. Grain - DEVE

VetAgro Sup
Campus Vétérinaire

Vu et permis d'imprimer

03 OCT. 2012

Lyon, le

Pour le Président de l'Université,

Le Président du Comité de Coordination des Etudes Médicales,

Professeur F.N GILLY



Bibliographie

- BERNARD P., DEMARET A., (1997), Pourquoi possède-t-on des animaux de compagnie ? Raisons d'aujourd'hui, raisons de toujours. In : BODSON, L. (Ed) L'animal de compagnie : ses rôles et leurs motivations au regard de l'histoire. Colloques d'histoire des connaissances zoologiques –8- Journée d'étude Université de Liège, Liège, 23 mars 1996., 119-130.
- BIDEAUD J., HOUDE O., PEDINIELLI J-L., (1993), L'homme en développement, Collection Premier Cycle, 568p.
- BORDIER M., (2000), Le propriétaire, acteur et facteur en consultation de la pathologie du comportement du chien, Thèse Doct. Vét. Faculté de médecine, Nantes, 127p
- BOUVRESSE A., (2010), Les races canines : histoire, génétique et tendances comportementales, In : Comportement et éducation du chien, Dijon, 2010, Educagri édition, 245-267
- BOWLBY J., (2002), Attachement et perte 1, Presses Universitaires de France, Le fil rouge, 5^{ème} édition, Paris, écrit en 1969, 539p.
- CARIOU N., (1965), Les relations homme-chien de compagnie, comment le propriétaire de chien perçoit-il son animal ? Thèse Doct. Vét. Faculté de Médecine, Nantes, 89p.
- CICCOTTI S, GUEGUEN N, (2010), Pourquoi les gens ont-ils la même tête que leur chien ?, Editions Dunod, 100 petites expériences de psychologie, Paris, 266p.
- DEHASSE J, (2006), Mon animal a-t-il besoin d'un psy ?, Edition Odile Jacob, Paris, 345p
- DEPUTTE B.L, (2010), Communication, perception et expression du chien, In : Comportement et éducation du chien, Dijon, 2010, Educagri édition, 355-424
- DIGARD J-P, (1999), Les français et leurs animaux, Edition Fayard, 281p.
- DIGARD JP. (2006), Essai d'ethno-archéologie du chien, In : Société d'Ethnozootechnie, Le chien : domestication, raciation, utilisations dans l'histoire, Journées d'étude de la Société d'Ethnozootechnie et de la Société Centrale Canine, 17 novembre 2005, 28 février 2006, 236 p.
- DILLIERE-LESSEUR L., (2006), L'équilibre émotionnel du chiot. Guide des bonnes pratiques., Editions du Point Vétérinaire, Maisons-Alfort, 121p.
- DRAMARD, V. (2007), Vade-mecum de pathologie du comportement du chien et du chat, Edition Med'Com, Paris, 191p.
- DRUGUET A., (2004), Contribution à l'étude de la communication intra et interspécifique chez le chien : tentative d'approche de la relation homme-chien. Thèse Doct. Vét. Université Paul Sabatier, Toulouse, 113p.
- FABRE A. (1992), Interactions psychopathologiques et comportementales entre le maître et l'animal de compagnie : conséquences et applications en médecine vétérinaire, Thèse Doct. Vét., Université Claude Bernard, Lyon, 145p.

- GIORDANO C., (2002), Contribution à l'étude de la communication entre le vétérinaire, l'animal et le propriétaire, Thèse Doct. Vét. Université Paul Sabatier, Toulouse, 90p.
- JAGOE, A. SERPELL, J. (1996), Owner characteristics and interactions and the prevalence of canine behaviour problems, *Applied Animal Behaviour Science*, (47), 31-42
- JEANNEY M, LAFON M, (2000), Comment tirer les ficelles de la communication, *La dépêche vétérinaire*, 25-31 mars, (631), 11-12
- KELLY U., (2008), Les relations affectives entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie., Thèse Doct. Vét., Faculté de médecine, Créteil, 93p.
- Larousse, (Page consultée le 13 octobre 2011), Site du dictionnaire Larousse, [en ligne], adresse URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/anthropomorphisme>
- LE BAIL L., (2003), La mort de l'animal de compagnie, Thèse Doct. Vét., Faculté de médecine, Créteil, 113p.
- LE FAUCHEUR V. (2008), L'anthropomorphisme dans la relation homme-chien est-il compatible avec le bien-être du chien ? Aspects éthologiques, sociologiques, psychologiques et culturels, Thèse Doct. Vét., Faculté de Médecine, Créteil, 37p.
- LICARI S., (2006), Eléments d'émergence des principaux types de chiens à la lumière de témoignages iconographiques, In : Société d'Ethnozootechnie, Le chien : domestication, raciation, utilisations dans l'histoire, Journées d'étude de la Société d'Ethnozootechnie et de la Société Centrale Canine, 17 novembre 2005, 28 février 2006, 236 p.
- LIGNEREUX Y., (2006), Les origines du chien, In : Société d'Ethnozootechnie, Le chien : domestication, raciation, utilisations dans l'histoire, Journées d'étude de la Société d'Ethnozootechnie et de la Société Centrale Canine, 17 novembre 2005, 28 février 2006, 236 p.
- MALAREWICZ J-A., (1996), Comment la thérapie vient au thérapeute, ESF Editeur, Paris, 131p
- MALDONADO E., (1996), Le chiot : choix, acquisition, éducation, développement comportemental, prévention des troubles comportementaux., Thèse Doct. Vét., Faculté de Médecine, Nantes, 48p.
- MAY F, (2009), Chez le chien domestique, peut-on parler d'attachement ? Approche expérimentale de la relation chiot-mère, In : Zoopsy, L'attachement, Lyon, 24-27 septembre 2009, Collection Zoopsychiatrie, Solal, 145-150.
- MEGE C, (2009), Les gestes de l'attachement : ce qui se voit en consultation, In : Zoopsy, L'attachement, Lyon, 24-27 septembre 2009, Collection Zoopsychiatrie, Solal, 91-97.
- MEGE C. et al. (2003), Pathologie comportementale du chien, Masson, Paris, 319 p.
- MONTAGNER H., (1988), L'attachement. Les débuts de la tendresse, poches Odile Jacob, Paris, 331p.
- MULLER G, (2009), Attachement à l'animal et maladie, In : Zoopsy, L'attachement, Lyon, 24-27 septembre 2009, Collection Zoopsychiatrie, Solal, 19-23.
- O'FARRELL V., (1995), Effets of owner personality and attitudes on dog behaviour, In: SERPELL JA., (1995), *The domestic dog: its evolution, behavior and interactions with people*, Cambridge Ed., Cambridge, 154-158.

- PAGEAT P., (1995), Pathologie du comportement du chien, Editions du Point Vétérinaire, Maison-Alfort, 367p
- PAGEAT, P. (1991), Produire et commercialiser des chiots équilibrés. Prévention des pathologies comportementales, In : La vente du chiot-Aspect sanitaire et commercial, Maison Alfort, Société Francophone de Cynotechnie, 16-17 mars 1991,
- PARIS T., (1998), L'alliance thérapeutique : de la consultation vaccinale à la consultation comportementale, In : Congrès CNVSPA, Nice, 6 novembre 1998, 182-184
- PETERS J., (1994), Le chien dans l'antiquité, In : Société Francophone de Cynotechnie, Histoire et évolution du chien, Toulouse, Séminaire de la SFC.
- PICARD, A.M.F., (1994), Etude des réactions anthropomorphiques des propriétaires de carnivores domestiques à l'égard de leurs animaux. Bilan d'enquêtes menées en région parisienne et conséquence pour la pratique vétérinaire, Thèse Doct. Vét., Faculté de Médecine, Créteil, 135p.
- PLUCHART J., (2000), La communication perturbée entre les carnivores domestiques et leurs propriétaires, Thèse Doct. Vét., Faculté de Médecine, Créteil, 115p.
- ROSSET, E. (2006), La prévention des troubles du comportement chez le chiot à l'élevage, Thèse Doct. Vét., Université Claude Bernard, Lyon, 181p.
- SANTANER G., (2004), Comment mieux communiquer... Respecter quelques principes de base permet de mieux vous faire comprendre dans votre pratique quotidienne, Prat. vét. Anim. Cie, (1), 29-30
- SERPELL JA., (1996), Evidence for an association between pet behavior and owner attachment levels, Applied Animal Behaviour Science, (47), 49-60.
- TUCOO-CHALA P., (1994), Recherches sur les chiens du XIV^{ème} au XVI^{ème}, In : Société Francophone de Cynotechnie, Histoire et évolution du chien, Toulouse, Séminaire de la SFC.
- VAN DER BEEK A., (2002), Savoir écouter le client pendant la consultation ou comment adapter sa communication avec lui, Bull. mens. Soc. vét. prat. Fr., Vol 86 , (4) , 245-248

NOM PRENOM : VINCENT Emilie

TITRE : La relation affective entre le propriétaire et son chien et les conséquences pour le vétérinaire comportementaliste dans la prise en charge des troubles du comportement

Thèse d'Etat de Doctorat Vétérinaire : Lyon, le 09 novembre 2012

RESUME :

Depuis sa domestication, il y a plus de 10000 ans, le statut du chien au sein de la société a beaucoup évolué. Il est aujourd'hui devenu le compagnon idéal de l'homme et son ami le plus fidèle. En effet, l'homme d'aujourd'hui peut dans certains cas nouer une relation affective très forte avec le chien, parfois source de troubles de comportement. Parallèlement à l'émergence de ces troubles, les vétérinaires ont développé une récente spécialité avec l'apparition du diplôme de vétérinaire comportementaliste.

Ce travail souligne l'importance pour le vétérinaire comportementaliste de mettre en place une vraie alliance thérapeutique avec le propriétaire et de prendre en compte cette relation affective dans la thérapie comportementale pour mener à bien le traitement des troubles du comportement. Des conseils seront donnés aux vétérinaires comportementalistes pour installer le client dans un climat de confiance et des techniques de communication adaptées et des pistes de stratégie au changement seront données.

MOTS CLES :

- Comportement, Troubles du
- Affectivité
- Thérapie comportementale
- Résistance au changement

JURY :

Président : Monsieur le Professeur Claude GHARIB

1er Assesseur : Monsieur le Professeur Jean-Luc Cadoré

2ème Assesseur : Madame le Professeur Jeanne-Marie Bonnet-Garin

DATE DE SOUTENANCE : le 09 novembre 2012

ADRESSE DE L'AUTEUR : 9 rue Vaudrey , 69003 Lyon